CHAGRINS DOMESTIQUES

DE

NAPOLÉON BONAPARTE

A L'ISLE SAINTE-HÉLÈNE.

Ayant rempli toutes les formalités voulues par la loi, je déclare que je poursuivrai les contrefacteurs et débitans de tout exemplaire dudit ouvrage qui ne serait pas revêtu de ma signature.

Paris, *ce* 10 *septembre* 1821.

NAPOLÉON

D'APRÈS DAVID.

Paris. Germain Mathiot, *Libraire. Rue de l'Hirondelle, N.° 22, près le Pont S.t Michel.*

Hocquart j.ne sc.

CHAGRINS DOMESTIQUES

DE

NAPOLÉON BONAPARTE

A L'ISLE SAINTE-HÉLÈNE;

PRÉCÉDÉ

DE FAITS HISTORIQUES DE LA PLUS HAUTE IMPORTANCE ;

LE TOUT DE LA MAIN DE NAPOLÉON,
OU ÉCRIT SOUS SA DICTÉE.

piers enlevés de son cabinet dans la nuit du 4 au 5 mai 1821,

ET PUBLIÉS

PAR EDWIGE SANTINÉ,
EX-HUISSIER DU CABINET DE NAPOLÉON BONAPARTE A SAINTE-HÉLÈNE.

SUIVI

DE NOTES PRÉCIEUSES

SUR LES SIX DERNIERS MOIS DE LA VIE DE NAPOLÉON.

BIBLIOTECA MUNICIPAL
"ORIGENES LESSA"
Tombo Nº 35373

A PARIS,

CHEZ GERMAIN MATHIOT, LIBRAIRE,
Rue du Cimetière-St.-André-des-Arts, nº. 4.

Septembre 1821.

BIBLIOTECA MUNICIPAL "ORIGENES LESSA"
Londrina Paulista - SP

AVERTISSEMENT.

Les pièces dont se compose cet ouvrage, ont été apportées de Sainte-Hélène en Angleterre par le navire le Héron. La personne qui en était nantie, les fit parvenir en France dans le courant de juillet. De puissantes considérations nous font une loi de n'entrer dans aucun détail sur la manière dont ces pièces sont devenues une propriété particulière. Quant à leur authenticité, elle est plus que suffisamment prouvée par les importans secrets que le livre renferme, et qui voient le jour pour la première fois.

L'intention de Bonaparte n'était, en premier lieu, que de publier de simples mémoires, ou, pour mieux dire, un précis rapide des principaux événemens de sa vie. Une histoire complète lui présentait trop d'obstacles, et cela devait être. La difficulté d'écarter certains faits entachés de culpabilité apparente, pouvait bien le déterminer à ne publier que des Mémoires, où l'auteur est en quelque sorte libre de ne donner que des ébauches, en passant légèrement sur tout ce qu'il ne lui convient pas d'approfondir.

Les pièces que nous publions ici étaient-elles destinées, en tout ou partie, à figurer dans la grande histoire dont Bonaparte, dit-on, voulait occu-

per le monde? ou devaient-elles faire partie des simples Mémoires qu'en premier lieu il avait projetés? C'est une question que nous ne pouvons résoudre qu'à l'égard de certains morceaux dont la destination est consignée dans les marges.

Un double motif nous a déterminés dans la publication de cet ouvrage:

1°. Il circule un bruit à Londres, que le gouvernement britannique s'est assuré de l'inspection de tous les manuscrits qu'a laissés Bonaparte, sans égard même pour les personnes qui en étaient dépositaires. On dit même que Hudson Lowe, gouverneur de Sainte-Hélène, s'est provisoirement emparé de tous les papiers de feu son prisonnier.

Si ce fait est certain, cet ouvrage n'en aura que plus de mérite.

2°. Nous avons pensé que tout ce qui a trait à cet homme extraordinaire ne doit point être perdu pour la postérité.

Quant au style, nous avons cru devoir en respecter jusqu'aux incorrections.

CHAGRINS DOMESTIQUES

DE

NAPOLÉON BONAPARTE

A L'ISLE DE SAINTE-HÉLÈNE.

S'il faut en croire Bonaparte, qui vraiment idolâtrait son fils, ce fut uniquement en faveur de ce jeune enfant qu'il se décida à écrire l'histoire de sa vie.

C'était probablement une tâche bien difficile pour lui que la rédaction de cet ouvrage, puisqu'au dire des personnes qui l'aidèrent, plus de quinze livres pesant de brouillons ont été faites par Bonaparte ou sous sa dictée, avant d'arriver à l'entière confection de cette histoire. On y trouve certains passages qui

ont été faits et refaits à sept ou huit reprises; divers paragraphes de vingt lignes au plus ont coûté une journée de rédaction. Le passage qu'il approuvait aujourd'hui lui paraissait défectueux le lendemain. « C'est assez bien, » disait-il, mais cela ne remplit pas mes vues; » recommençons. »

Ces tâtonnemens, cette incertitude dans la composition de son ouvrage, étaient, on s'en doute bien, fortement motivés : c'était en effet une chose presque impossible qu'il n'éprouvât pas de grandes difficultés à rendre certaines actions de sa vie. Il en a même narré quelques unes avec beaucoup plus de fidélité qu'on n'était en droit d'en attendre, vu la nature des faits. « Mais sire, lui disait quel- » quefois M. Bert..., ne pourrait-on pas con- » cevoir cela autrement? Non, mon ami, » lui répondait-il, les faits ont été trop no- » toires, la plupart des personnages sont en- » core debout; allons, écrivons. »

La seule chose que Bonaparte eut le plus à cœur en écrivant sa vie, ce fut de lui donner toute la proportion et la majesté de l'histoire : aussi voulut-il en bannir tous les faits particuliers et les circonstances purement anecdotiques. « Un règne tel que le mien, disait-» il, doit passer à la postérité, dégagé d'his-» toriettes domestiques. Ce grand édifice » ne doit se composer que de grands mor-» ceaux. »

Cette manière de voir, et il faut en convenir, était grande, noble et digne en tout de l'homme extraordinaire qui voulait donner au monde les secrets de sa brillante existence. Néanmoins, lorsque, dans son petit comité, il lut la première partie de son ouvrage, on fut tout étonné de n'y point rencontrer autant d'intérêt que le sujet en avait promis. Quelque grand que fût le sujet, l'ensemble des récits était d'une froideur, d'une sécheresse difficiles à définir. « Cet édifice, se disaient

» en secret MM. B. et de M., ne se compose, » il est vrai, que de grands morceaux ; mais » tel qu'il est, il n'a pour lui que sa gran- » deur ; il est nu, sans ornemens, et privé » des légers accessoires qui recommandent » si puissamment un livre à l'attention du » lecteur. »

Le peu d'effet que faisait sur l'auditoire la lecture de cette première partie de l'ouvrage, ne pouvait échapper à Bonaparte qui voulut en savoir la raison. On eut d'abord beaucoup de peine à la lui dire ; car, et c'est une justice qu'il faut rendre aux hommes généreux qui le suivirent dans l'exil, toutes les personnes qui le servaient à Sainte-Hélène avaient autant de respects et d'égards pour lui que s'il eût été au palais des Tuileries : nous croyons même, et cela d'après ce que nous en avons appris des personnes qui l'approchaient alors, qu'il aurait cruellement souffert, si ces mêmes serviteurs ne l'avaient traité comme un sou-

verain du premier ordre. Il avait, sous ce rapport, une roideur de caractère à laquelle Hudson Lowe, gouverneur de l'île, fut à la fin obligé de céder (1).

Cédant enfin aux instances de son maître, M. de M. lui répondit, avec autant de respect que de ménagement, qu'à la vérité cette première partie de son ouvrage perdait quelque chose à se trouver privée de faits particuliers et de traits anecdotiques qui, en se rattachant aux faits principaux, briseraient l'u-

---

(1) On sait qu'il mangeait toujours seul et en particulier. Personne n'aurait osé ni se couvrir, ni s'asseoir en sa présence, si on n'en avait obtenu sa permission. « J'ai un fils, disait-il souvent, il faut qu'il » sache que son père, toujours supérieur à ses in- » fortunes, n'a jamais, même dans les plus petites » choses, oublié quels étaient ses titres et son rang. »

(*Discours tenu en présence du capitaine anglais* POPLETTON.)

niformité du récit, réveilleraient la curiosité, et soutiendraient l'attention.

Bonaparte tint long-temps à sa première composition ; mais enfin, voyant qu'on lui parlait de cœur et dans le sens de ses intérêts, il consentit à travailler sur un autre plan.

Son histoire se composa dès lors de morceaux de moindre dimension. Néanmoins il fit un choix rigoureux des matériaux dont il se servit, condamnant à l'oubli une foule de pièces que son propre intérêt ou la dignité de son rang ne lui permettaient pas de publier. Quelques unes de ce genre se trouvent dans cet ouvrage, et ce n'est pas ce qu'il y a de moins curieux.

FRAGMENT

D'UN

CHAPITRE ÉCRIT A L'ISLE D'ELBE,

Et qui, suivant une apostille mise en marge, se trouve autrement conçu dans l'histoire que Bonaparte destine au public.

.....

.....

« L'HISTOIRE, a dit Fontenelle, n'est qu'une » fable convenue. Cette assertion qui insulte » aux écrivains de tous les siècles, est encore » aujourd'hui, à peu de choses près, d'une » vérité incontestable : j'ai été plus que per-

» sonne à même de m'en assurer. On a beau-
» coup écrit sur les événemens de mon règne.
» Je me suis fait lire tout ce qu'en ont dit
» les Français, les Anglais, les Italiens et les
» Allemands. Que de pauvretés ! que d'igno-
» rance ! que de mauvaise foi ! J'ai vaine-
» ment cherché l'homme impartial, l'écrivain
» instruit et véridique ; je n'ai trouvé que
» l'homme de parti, l'écrivain ignare, ou
» l'historien passionné. Beaucoup ont déna-
» turé les faits parce qu'ils ont été mal infor-
» més; quelques uns m'ont calomnié parce
» qu'ils étaient les écrivains d'un parti ; quel-
» ques autres, en faisant mon éloge, ont
» oublié de laisser à la postérité les preuves
» incontestables que je n'ai pas démérité du
» peuple qui m'avait confié son bonheur et
» sa gloire. Partout enfin j'ai vu l'ineptie ou
» les passions conduire la plume. C'est un
» plus grand malheur qu'on ne pense. Que
» d'impostures et de bévues historiques pas-

» seront à nos neveux, si le registre de l'his-
» toire reste aux mains d'un Lacretelle ! Ce
» n'est pas le tout que d'avoir un style, il faut
» encore de la probité et une conscience
» nette. Le seul historien qui mérite d'être lu
» est celui qui ne s'efforce pas de diriger l'o-
» pinion du lecteur ; cela n'exclut pas les re-
» marques sages : mais pour en faire de ce
» genre il faut beaucoup d'impartialité.

» Après mes premières campagnes en Ita-
» lie, je n'aurais pas voulu être sorti d'une
» maison plus relevée que la mienne (1). Il

---

(1) Bonaparte ne pensait point ainsi à l'Ecole de Brienne. Un de ses plus grands chagrins était de n'être pas d'une maison plus illustrée. Ce désir chez lui n'était nullement condamnable ; et, certes, les circonstances étaient de nature à le lui commander.

Quoiqu'issu d'une honnête famille, puisque Charles Bonaparte, son père, était assesseur à la cour royale d'Ajaccio, il eut souvent à souffrir des sar-

» me paraissait beau de commencer ma fa-
» mille. La conviction d'avoir inscrit le nom
» de Bonaparte dans les annales du monde

---

casmes de quelques uns de ses compagnons d'études, qui se faisaient un plaisir de lui reprocher qu'il n'était que le fils d'un huissier.

Il est, à cet égard, un fait certain dont un romancier a fait son profit, et que M. Fauveles de Bourienne a souvent raconté. Le voici :

Bonaparte se prit un jour de dispute avec un de ses camarades, et encore au sujet de sa naissance. L'écolier ne craignit point de dire à Napoléon. Ton père? mais ce n'était qu'un sergent;

> Il vous eût arrêté le carrosse d'un prince,
> Il vous l'eût pris lui-même; et si dans la province
> Il se donnait en tout vingt coups de nerfs de bœuf,
> Ton père, pour sa part, en emboursait dix-neuf.
>
> *Parodie des Plaideurs de* RACINE.

C'était une injustice dont Bonaparte se vengea, dit-on, un peu trop sévèrement. Cette dernière assertion n'est point constatée.

» est peut-être le seul plaisir que j'aie bien » goûté. »

« La plupart des traits d'esprit attribués aux » enfans devenus grands hommes, sont sup- » posés. On en a prêté une foule à mon jeune » âge; tous sont faux, un excepté; le voici: » on parlait en ma présence de M. de Turenne » que quelqu'un mettait à la tête des plus » grands capitaines. Je l'aimerais mieux, dit » une dame, s'il n'eût pas incendié le Pala- » tinat. Il fit bien, répondis-je vivement, si » cet incendie était aussi nécessaire au succès » de son entreprise qu'à son avancement. » Plus tard j'aurais pensé autrement; mais » alors je n'avais que dix ans.

» Cette réplique, quoiqu'étonnante pour » mon âge, ne fut que faiblement relevée. » J'ignore comment on s'en est souvenu plus » tard. Toujours est-il vrai qu'on en a forcé » le sens pour y trouver le présage du rôle » qui m'est échu dans la grande pièce de

» notre révolution. Ces remarques après coup
» ont bien peu de mérite.

» Ma jeunesse n'eut rien de trop remar-
» quable, si ce n'est un peu de roideur dans
» le caractère et beaucoup moins de frivolité
» que les enfans de mon âge. Cette manière
» d'être se fit remarquer dans mes actions et
» dans le choix des études que j'affectionnais
» le plus. J'ai toujours eu fort peu d'aptitude
» pour les sciences d'agrément. Plus tard j'ai
» reconnu que c'était un calcul faux, mais
» je n'ai jamais fait cet aveu (1).

» J'ai toujours idolâtré mon pays. Il ne

---

(1) Dans les mémoires que Bonaparte destinait à devenir publics, tous ces détails sur ses premières années sont présentés d'une autre manière. Le style en est beaucoup plus digne de l'histoire, mais le fonds des faits en est beaucoup moins vrai; c'est ce qui rend les détails qui se trouvent ici infiniment curieux. C'est le jet de l'âme.

» fallait rien moins qu'une couronne pour me » faire oublier que la Corse doit être un jour » indépendante. C'était me faire un véritable » plaisir que de me dire que les Romains ne » voulaient point des Corses pour esclaves. » Je le crois bien; à chaque instant du jour ils » auraient pensé à étrangler leurs maîtres. »

» J'étais loin de prévoir que la révolution » serait ce qu'elle devint. Il n'est peut-être » pas en France dix personnes qui aient plus » souffert que moi des premiers chagrins don- » nés à la cour et surtout à la famille royale ; » cependant je n'y connaissais personne et » n'y étais pas connu. Je souffrais , non de » ce que la cour souffrait, mais bien de ce » qu'elle ne tançait pas assez vertement les » novateurs. Il m'est arrivé plus d'une fois, » pendant mes insomnies, de me mettre en » idée à la tête de la cause royale , et de tra- » cer un plan exterminateur de tout ce qui » voulait un nouvel ordre de choses. J'allai

» abonder dans le sens de mes intentions » secrètes. On ne saurait, sans injustice, me » faire un crime du parti que j'embrassai » alors ; mon peu de fortune et les circon- » stances m'en faisaient une loi.

» Croire qu'une grande ambition me dévo- » rait à cette époque, est une erreur. Le fait » est si vrai que si un armateur ne m'avait » refusé sa fille aînée que je recherchais en » mariage, j'aurais volontiers quitté la cape » et l'épée pour me vouer tout entier à l'état » de mon beau-père (1).

---

(1) On dit que cette circonstance ne se trouve pas dans les Mémoires ; que les intimes de Bonaparte lui conseillèrent de la supprimer. C'est, suivant nous, un tort qu'ils ont eu. Ce fait seul aurait donné un démenti formel à cette foule d'écrivains qui, mal instruits, font dater l'ambition de Bonaparte de sa plus tendre jeunesse. Ce point d'histoire méritait bien qu'on lui laissât quelque chose pour l'éclaircir.

(*Note de l'Éditeur.*)

» même jusqu'à jeter mes projets sur le pa-
» pier. C'étaient de bonnes folies bien dignes
» de mon âge, néanmoins on y trouvait par-
» ci par-là d'excellentes idées et de bons avis ;
» c'est au moins ce que m'en a dit, bien des
» années après, M. Patrault mon professeur
» de mathématiques. Quoi qu'il en soit, si,
» à cette époque, j'avais eu un grade à la
» cour, j'aurais organisé quelques coups d'é-
» clat contre les partisans de la liberté ; je
» les regardais tous alors comme de mépri-
» sables brouillons.

» Mes idées changèrent avec mon âge et
» les progrès de la révolution. Ce ne fut
» guères qu'en 1792 que je commençai à me
» rendre compte de ce que j'étais et de ce
» que je devais faire. J'en écrivis alors à ma
» famille qui, tout en ne s'expliquant pas
» cathégoriquement dans sa réponse, me
» laissa entrevoir que le parti de la révolu-
» tion était le seul qui me convînt. C'était

» abonder dans le sens de mes intentions » secrètes. On ne saurait, sans injustice, me » faire un crime du parti que j'embrassai » alors ; mon peu de fortune et les circon- » stances m'en faisaient une loi.

» Croire qu'une grande ambition me dévo- » rait à cette époque, est une erreur. Le fait » est si vrai que si un armateur ne m'avait » refusé sa fille aînée que je recherchais en » mariage, j'aurais volontiers quitté la cape » et l'épée pour me vouer tout entier à l'état » de mon beau-père (1).

---

(1) On dit que cette circonstance ne se trouve pas dans les Mémoires ; que les intimes de Bonaparte lui conseillèrent de la supprimer. C'est, suivant nous, un tort qu'ils ont eu. Ce fait seul aurait donné un démenti formel à cette foule d'écrivains qui, mal instruits, font dater l'ambition de Bonaparte de sa plus tendre jeunesse. Ce point d'histoire méritait bien qu'on lui laissât quelque chose pour l'éclaircir.

(*Note de l'Éditeur.*)

» Il est vrai que quelque temps après je » pensai bien différemment. Le champ de la » révolution était devant moi. Déjà une foule » d'hommes, que je ne qualifie pas, y avaient » fait une riche moisson. Cette perspective » donna l'éveil à toutes mes facultés. Ce fut » d'abord chez moi le désir d'un grade mar- » quant dans le corps où je servais ; ensuite » vint une inquiétude vague sur mon avenir ; » bientôt après je me trouvai pris de jalousie » pour les prospérités rapides des person- » nages qui m'entouraient : mais ce n'était » point cette jalousie basse et criminelle qui » voudrait voir dans l'abjection et l'homme » de bien qui se met à sa place, et l'homme de » génie qui s'assied à la première ; c'était de » de ma part, et malgré moi, un chagrin » secret d'être peu de chose au milieu de » gens qui se donnaient un état, un rang, un » nom.

» Le roi de France venait de payer de son

» sang un caractère divin dans un homme,
» mais condamnable dans un monarque. Ses
» frères, passés à l'étranger, victimes de la
» politique des cours, commençaient à ne
» plus se dissimuler qu'en politique il y a
» loin des promesses à la réalité.

» J'avais été élevé aux écoles royales, j'au-
» rais pu m'en souvenir; mais comment?
» Aurais-je été rejoindre les princes? qui
» m'aurait soutenu auprès d'eux? une foule
» de gentilshommes d'une fortune décuple
» de la mienne n'ont pu s'y soutenir. L'his-
» toire pèsera toutes ces raisons, et dira que
» la révolution était mon seul refuge.

» Pour bien juger les hommes, il faut les
» prendre où les événemens les trouvent, se
» bien pénétrer de ce qu'ils ont fait alors en
» bien ou en mal, et s'assurer s'il n'était pas
» impossible qu'ils ne fissent pas ce qu'ils ont
» fait. Cette manière de procéder à l'histoire
» des hommes, surtout des hommes de la

» révolution française, est la seule convena-
» ble. En agir autrement, c'est s'exposer à
» être injuste et à transmettre des calomnies
» à la postérité.

» L'époque de la révolution était celle du
» crime et du génie. Tous les deux y trou-
» vaient matière à se signaler. Parmi ceux
» qui ouvrirent la révolution étaient des hom-
» mes à la fois hommes de génie et hommes
» de bien. Si cela eût duré, la révolution eût
» été bienfaisante du commencement à la fin.
» Malheureusement les circonstances portè-
» rent au milieu d'eux des hommes qui avec
» autant de génie n'avaient aucune probité :
» alors tout dut être ce qu'il a été.

» La Constituante ne voulait, dans le prin-
» cipe, qu'une réforme avouée par les besoins
» de tous, réforme dont le monarque lui-
» même aurait eu à se louer. S'il en était
» ainsi, dit M. Mallet du Pan, pourquoi
» l'Assemblée constituante ne ferma-t-elle

» pas la bouche au premier démagogue qui » voulut outrepasser son mandat ?... Mallet » du Pan ne voit qu'un côté, et c'est un grand » défaut.

» Les démagogues, hommes de génie, étaient » en nombre égal aux hommes de génie sages, modérés et bien pensans : mais, et » c'est ce qu'il fallait remarquer, dix hommes de génie décidés à faire de grandes » choses, à ne suivre d'autres guides que » leurs passions, à ne ménager personne, » à profiter de tout pour arriver à leur but, » l'emporteront toujours sur un plus grand » nombre d'hommes qui, avec autant de » génie, ont naturellement moins d'audace » et plus de retenue. Voilà ce qui détermine » la gradation du plus ou moins d'iniquité » qui se trouve dans les actes de l'Assemblée » constituante, de l'Assemblée législative, de » l'Assemblée nationale et de la Convention : » plus les hommes pervers se sont entassés

BIBLIOTECA MUNICIPAL "ORÍGENES LESSA"
Lençóis Paulista - SP

» dans ces différentes assemblées, et plus le » mal s'est accru : cela devait être.

» Je n'ai jamais aimé que les trois quarts » de ce qui compose la révolution, encore » est-ce beaucoup. J'en appelle à mon ca- » ractère connu. Quoi qu'on en puisse dire, » la postérité peut m'absoudre, à justes ti- » tres, de quelques scènes bien rares où j'ai » figuré, et de quelques lambeaux de dis- » cours que j'ai prononcés en révolution. En » se reportant aux lieux et aux temps, on » se convaincra que ces actes et ces discours » étaient tous dans le sens de mon intérêt » particulier, et que si j'agissais et parlais » momentanément ainsi, c'est que la révolu- » tion me tenait à la gorge. Si, simple capi- » taine, je n'aimai point la totalité de la ré- » volution, je laisse à penser ce qu'elle dut » me paraître lorsque j'eus mis un diadème » sur mon front. »

« Cette haine secrète que j'ai constamment

» portée aux trois quarts des actes de la ré-
» volution, s'étendait aux personnes qui s'y
» étaient par trop signalées. Cependant je me
» suis servi de ces mêmes personnes; je les ai
» distribuées dans mes conseils et dans mes
» cours souveraines, quelques unes même
» ont été de ma société et mes amis en appa-
» rence. Si les Français aiment à me rendre
» justice, ils reconnaîtront quelque chose
» d'un grand caractère dans un homme assez
» maître de lui pour tromper, pendant vingt
» années, et tous les yeux et tous tous les
» cœurs, assez maître de lui pour s'appro-
» prier le génie et les talens d'une foule d'in-
» dividus, sans jamais leur laisser apercevoir
» qu'intérieurement il les mésestimait. »

« J'ai vu faire la révolution; quand je m'en
» suis emparée, elle était faite. Simple lieute-
» nant dans les gorges d'Olioulle, j'étais loin
» de prévoir ma destinée. Cependant ce fut
» là que je m'aperçus pour la première fois

» qu'on pouvait faire la guerre et plus vive-
» vement et beaucoup mieux. La première
» affaire à laquelle je me trouvai était une
» affaire de postes ; je vis, à ma grande sur-
» prise, brûler plus de trois mille cartouches
» pour se tuer réciproquement et sans motif
» une quinzaine d'hommes. Si jamais je com-
» mande, me dis-je alors, je manœuvrerai
» autrement : j'ai tenu parole et les gens du
» métier ne m'en feront jamais un crime. »

« Si on compare les guerres de la révolu-
» tion avec les guerres d'autres fois, pour
» ensuite comparer les pertes d'hommes que
» faisaient les anciens capitaines, avec les
» pertes que j'ai faites, on sera tout près de
» me croire prodigue du sang humain. Avec
» de la réflexion on pensera de moi tout au-
» trement. »

« Les guerres de la révolution ne ressem-
» blent pas plus aux guerres de Louis XIV
» et de Louis XV, qu'une affaire d'avant-

» postes ne ressemble à la bataille de Ma-
» rengo.

» La France alors n'avait pas cinq à six ar-
» mées sur pied, dont la moindre était de
» cent mille hommes. Jamais bataille n'ame-
» nait quatre cent mille combattans en pré-
» sence l'un de l'autre. Une ou deux grandes
» batailles, au plus, terminaient les querelles
» du temps passé. Les intérêts, beaucoup
» moins grands et beaucoup moins compli-
» qués, faisaient qu'alors les cabinets, moins
» acharnés entre eux, se rapprochaient plus
» vite pour se parler de paix. De mon temps
» la nature des guerres étant mille fois plus
» sérieuse, et l'acharnement entre les puis-
» sances mille fois plus prononcé, il a fallu
» livrer deux cents combats et dix batailles
» par année, encore n'arrivait-on au bout
» de tout cela qu'à la conclusion d'une paix
» que des circonstances forcées obligaient
» bientôt à rompre.

» Puisque la politique du siècle et la nature » des choses qui en découlaient, rendaient » inévitable cette multiplicité de combats et » de batailles, il devait s'en suivre beaucoup » plus de sang répandu qu'au temps de nos » anciens rois, sans que moi et les capitaines » que j'ai combattus, nous eussions été plus » prodigues du sang de nos soldats que nos » devanciers. »

« Quand de part et d'autre le nombre » des combattans est immense et le besoin » de vaincre fortement commandé, beau- » coup d'hommes doivent nécessairement » tomber sur les champs de bataille, chose » qui ne peut arriver dans les armées peu » nombreuses.

» J'arrivai avec moins de quarante mille » hommes en Egypte ; j'en ai laissé la moitié » à Klebert : que l'Europe voie maintenant » ce que j'ai fait avec l'autre moitié dont la » peste et les maladies m'enlevèrent plus du

» tiers. Ce fait seul, la postérité l'enregistrera » comme un démenti formel donné à ceux » qui voudraient m'accuser d'avoir prodigué » le sang des armées françaises; je le recom- » mande à mon fils comme une vérité qui » intéresse également mon honneur et ma » gloire. »

« Turenne et Condé, à mon époque, con- » duisant comme moi des armées de deux » cent cinquante mille hommes contre un » pareil nombre d'ennemis ainsi que nous » décidés à vaincre, auraient fait les mêmes » pertes que moi. L'histoire au moins ne me » reprochera pas, comme au prince de Condé, » d'avoir dit, en voyant un champ de ba- » taille couvert de morts : *Bah ! c'est tout* » *au plus une nuit de Paris* (1). »

---

(1) Si ce fait ne se trouvait dans plusieurs auteurs, on aimerait à croire que quelque ennemi du grand Condé lui a prêté cette phrase, non moins cruelle que

« Plus d'une fois je me suis rendu compte » des pertes que j'avais faites dans les affaires » les plus décisives : les comparant ensuite » aux pertes éprouvées par les anciens généraux dans de semblables actions, il m'a » été prouvé (le nombre des combattans » compensés) que nos pertes ont été dans » les mêmes proportions. Il suffira d'ouvrir » l'histoire pour être convaincu de l'impartialité de mon calcul. »

. . . . . .

. . . . . .

---

déplacée. Bonaparte disant, en pareil cas : *Voilà une grande consommation d'hommes*, fait preuve de moins d'insensibilité ; sa phrase, au moins, ne joint pas l'ironie à l'inhumanité. Soyons justes avant tout.

PARTICULARITÉS

HISTORIQUES

DATANT DU SIÉGE DE TOULON,

Entièrement de la main de Bonaparte ; en marge ces deux lettres alphabétiques F. B.

» Au siége de Toulon, j'appris à connaître
» que tout ce qui faisait partie de la révolu-
» tion n'avait pas le secret de me plaire. Je
» raisonnais juste, et j'avais pour moi tous
» les officiers qui méritaient ce titre. Quelle
» pitié de voir des hommes d'État, car il fal-
» lait à cette époque les nommer ainsi,
» quelle pitié, dis-je, de voir ces tribunitiens
» venir distribuer les manœuvres à des hom-
» mes qui en faisaient leur unique métier.

» Les représentans envoyés près des armées » coûtaient deux cent mille hommes à la » France, et quelques têtes d'un grand mé- « rite.

» Je me débarrassai de l'inspection de » Barras et de Fréron par un coup de tête. » La réduction des forts de Lamalgue et de » Malboquet prouve que j'avais raison de » mettre les représentans à leur place : néan- » moins, agissant ainsi, je risquais mon ave- » nir ; il y eut bonheur, mais non prudence. »

. . . . . .

. . . . . .

Ce qui suit n'est pas daté. Il n'est pas de la main de Bonaparte ; seulement, vingt-sept mots raturés y sont rétablis de son écriture. La feuille est cotée au bas, d'encre rouge, d'un double W.

» J'avais aimé Paoli, parce que dans l'effer- » vescence de l'amour que je portais à la

» Corse, je l'en croyais le héros. Je vis bien
» qu'il voulait agir en sens contraire de la
» révolution française. Je ne lui en voulus
» d'abord pas de mal, dans l'espoir qu'il vou-
» lait profiter de l'occasion, et travailler à
» l'indépendance de notre patrie.

» Je correspondais avec MM. Bow et Ca-
» meron que j'avais connus pendant leur
» séjour à Ajaccio. Ces deux Anglais étaient
» alors à Londres et en situation de me don-
» ner des nouvelles puisées aux bonnes sour-
» ces. Je laisse à penser de quel étonnement
» je fus saisi en apprenant que Paoli trahissait
» ses concitoyens. Ces messieurs avaient joint
» à leur lettre les pièces authentiques qui
» établissaient à quel titre et comment il était
» convenu de livrer l'île de Corse à l'Angle-
» terre. Dans le compte qu'il avait rendu de
» l'esprit des habitans de l'île, il ne m'avait
» pas ménagé. On présume bien qu'en li-
» vrant l'île aux Anglais, il ne s'était point

» oublié ; en effet, il devait en être le gou-
» verneur vice-roi.

» Les Corses et les Anglais, quoique éga-
» lement passionnés pour la liberté, n'au-
» raient pas été long-temps sans se détester.
» L'Anglais, trop absolu dans ses protec-
» tions, aurait traité la Corse moins en pays
» réuni qu'en province conquise. L'Anglais
» se croit supérieur à tous les autres peuples,
» et les Corses ne sont pas loin de s'estimer
» uniquement. De la nature de ces deux ca-
» ractères serait sorti l'esclavage de ma pa-
» trie, et c'est ce que je voulus prévenir. Mes
» seuls moyens de résistance étaient dans les
» élémens de la révolution, je m'en emparai.
» J'envoyai promptement à la Convention
» les documens établissant la trahison de
» Paoli ; je me fis nommer lieutenant-co-
» lonel de la garde nationale ; je m'entourai
» de tout ce qu'il y avait de plus prononcé
» pour la France et pour la révolution. Toute

» la Corse fut instruite que Paoli voulait la » livrer à l'Angleterre; il nia le fait et me » perdit dans l'esprit de mes concitoyens; » nous fûmes exilés moi et ma famille : mais » la Corse était avertie; je lui avais signalé » le péril; et Paoli n'osa plus mettre ses pro- » jets à exécution.

» Il est mille bonnes choses que les hommes » condamnent faute d'en pressentir les ré- » sultats; ma conduite en Corse est de ce » nombre : on la blâma; on m'en fit même » un crime, et cependant elle est un de mes » titres de gloire; j'ai conservé la Corse à la » France, et j'ai sauvé aux Corses toutes les » humiliations que l'Angleterre fait pleuvoir » sur l'Écosse et l'Irlande. L'histoire s'empa- » rera de ce trait, et m'en tiendra compte. »

. . . . . .

. . . . . .

Pièce cotée *R L.* moitié de la main de Bonaparte, moitié d'une autre écriture.

« Une grande ambition est le sentiment » d'un grand caractère. Celui qui en est » doué peut faire ou de bien belles choses ou » de bien mauvaises actions ; c'est suivant le » plus ou moins d'honneur qui le dirige. Les » grands en bien ou en mal se ressemblent ; » aussi n'était-ce pas avancer un sophisme » que de dire que l'âme de Cartouche avait » quelque chose de l'âme du grand Condé. » La révolution a eu trente sortes d'ambi- » tieux. Les uns furent ignobles et bour- » reaux, les autres estimables et dignes du » haut rang qu'ils ont pris dans la société. » Talleyrand de Périgord et Cambacérès » ambitieux, sont à Lebon et Chaumette » ambitieux aussi, ce que sont les aigles » aux chouettes.

» Les hommes d'une stupidité consommée,

» et un très-petit nombre de sages assez ri-
» ches pour n'avoir pas besoin de se risquer,
» furent les seuls à qui il fut possible de n'être
» pas ambitieux au milieu des chances qu'of-
» frait la révolution. Le reste des Français
» dut nécessairement former des projets et
» caresser de grandes espérances. J'étais de
» ce nombre, et il était impossible qu'il en
» fût autrement. Quoi qu'il en soit, je ne
» savais comment me pousser dans la car-
» rière ; tous les sentiers à cette époque m'en
» paraissaient fangeux. Les chefs d'armées
» étaient alors sans influence ; je pensai à
» tourner mes vues d'un autre côté. J'eus
» des liaisons avec Robespierre et quelques
» autres de sa trempe. Je fis peu de progrès
» auprès d'eux ; je n'étais pas leur homme.
» Cette liaison qui n'eut que la durée d'un
» éclair, me valut une destitution au 9 ther-
» midor. C'était une injustice, mais c'en
» était l'époque, il fallut la subir.

» Le gouvernement était changé. Il était » moins massacrant, mais presqu'aussi mé- » prisable et tout aussi injuste : la révolte des » sections en fut bientôt la preuve. Danican » les commandait. C'était un tout autre » homme qu'il fallait à des bourgeois, qui » ne furent et ne seront jamais à craindre » quand on aura des troupes de ligne à leur » opposer. Cette vérité fait la force des rois.

» Barras me confia la défense de la Con- » vention. Il y avait là ma tête à perdre ou » ma fortune à faire. Je fis ma fortune et je » conservai ma tête. L'ignorance et la mau- » vaise foi ont jugé le 13 brumaire ; en voici » la vérité dépouillée d'artifice :

» J'avais la Convention à défendre ; l'es- » prit des sections armées contre elle était » chancelant et irrésolu. Le plus léger succès » pouvait leur rendre le courage et l'énergie. » Les effrayer de prime-abord, c'était ga- » gner la partie ; je jetai l'épouvante sur les

» degrés de Saint-Roch, et tout fut dispersé.
» Ce mouvement était dans le sens de l'hu-
» manité et de mes devoirs. Si j'eusse laissé
» les sections s'engouffrer dans le cul-de-sac
» Dauphin, j'aurais été contraint de les mi-
» trailler par milliers, ou de leur laisser en-
» lever la Convention. Général, j'ai fait mon
» devoir; Français, j'ai ménagé mes conci-
» toyens.

» Quelques jours après j'épousai madame
» de Beauharnais. Ce mariage me valut bien-
» tôt le commandement en chef de l'armée
» d'Italie.

» L'antiquité n'a peut-être rien à compa-
» rer aux faits d'armes de cette mémorable
» campagne. Le courage et l'intrepidité du
» soldat français y furent portés au plus haut
» degré où le courage et l'intrépidité hu-
» maine pussent aller. Mes dispositions mili-
» taires eussent été mauvaises, que j'aurais
» vaincu. J'en ai eu la preuve dans quelques

» fautes commises par deux de mes géné-
» raux, et qui cependant n'ont point empê-
» ché la victoire d'être de notre côté. L'au-
» dace et le mépris de la mort suppléèrent
» aux fausses mesures. MM. Kray, Beaulieu,
» Wurmser, firent aussi parfaitement bien de
» leur côté : il est telles manœuvres de ces
» généraux qui, sous le rapport de la science
» militaire, valent bien les nôtres.

» Je savais les Français braves, mais je ne
» les soupçonnais pas aussi éminemment in-
» trépides. Leur histoire, quoique pleine de
» hauts faits, ne m'avait rien montré de
» comparable aux ponts de Lodi et d'Arcole.
» J'avoue même que de pareils passages doi-
» vent rarement se tenter. Il y avait plus que
» de l'audace, il y avait témérité. Si le succès
» n'en avait couronné la tentative, elle n'était
» point excusable.

» De cette intrépidité éminente, reconnue
» dans le soldat français, date la hardiesse

» inconcevable de mes autres exploits. Il me
» fut prouvé que je pouvais tout entreprendre
» avec de tels hommes. Cette conviction, je
» l'avoue, agrandit mes désirs et mon ca-
» ractère. Il y parut probablement, car j'ap-
» pris que les étrangers m'avaient en grande
» considération.

» Les victoires d'Arcole et de Lodi m'a-
» vaient livré vingt mille prisonniers polonnais
» qui servaient dans l'armée Autrichienne. Je
» fis preuve de connaissance en les soup-
» çonnant susceptibles de me bien servir. Je
» les enrôlai sous mes enseignes, et c'est un
» des meilleurs calculs que j'aie jamais fait;
» les services que depuis ils m'ont rendus en
» sont la preuve immortelle.

» Il leur fallait un chef de leur nation; je
» devinai le général Dombrowski, et ce fut
» encore une excellente acquisition.

» Peltier, journaliste français en Angle-
» terre, qui se disait bien instruit, me fait

BIBLIOTECA MUNICIPAL "ORÍGENES LESSA"
Lençóis Paulista - SP

» écrire à ma famille, sitôt après la victoire » d'Arcole, une lettre dans laquelle se trou- » vaient ces phrases : » *Vous pouvez concevoir les plus douces espérances. Après ce que j'ai fait et ce que je vais faire, il n'est pas en France une place, tant éminente soit-elle, à laquelle je ne puisse atteindre.* « On sent » combien aurait été ridicule une pareille » opinion. Eût-il été vrai que ce fût là ma » croyance, que je me serais bien donné de » garde d'en consigner l'expression par écrit. » Mais à quoi mes pareils ne sont-ils pas ex- » posés ?

» Ce n'est point précisément des victoires » d'Arcole et de Lodi qu'il faut dater la con- » viction intime, pour moi, de pouvoir » être un jour l'arbitre des destinées de la » France.

» Je n'étais encore que soldat ; et, à cette » époque, un soldat qui n'avait que son épée » pesait bien peu de chose dans la balance

» des Directeurs, vétérans de révolutions,
» brisés à rendre au néant quiconque portait
» le moindre ombrage à leur ambition. Je
» sentis seulement alors qu'il fallait, avant
» tout, me créer des protecteurs et des amis,
» dont les secours réunis pussent en imposer
» à la haine et à la jalousie du Directoire. Ce
» fut alors qu'une partie des contributions
» imposées à l'Italie me devint d'un grand
» secours. J'en achetai des créatures dans
» toutes les classes, et bientôt je fus en état
» de ne point me traîner pas à pas sur les
» ordres du Directoire. Il s'en aperçut au peu
» de cas que je faisais des plans de campa-
» gne qu'il m'avait tracés. Il est vrai que ce
» penchant à m'écarter des ordres émanés
» du cabinet directorial servit merveilleuse-
» ment bien l'intérêt de la France. Dans le
» nombre de ces instructions données pour
» faire la campagne, il en était plusieurs
» qui étaient garans d'une défaite ; le cabinet

» de Vienne n'aurait pas mieux fait pour son » intérêt. L'abbé Sieyès m'assura depuis » qu'une partie de ces instructions m'avaient » été données pour me faire battre, et » mettre ainsi un terme à ma naissante in- » fluence.

» Le Directoire, effrayé du vol rapide » que je prenais, crut devoir s'occuper au » plus tôt de ma chute. Plusieurs circonstan- » ces de ma conduite en Italie semblèrent lui » signaler l'instant propice pour me perdre.

» Je dois à mon honneur et à mon fils » d'entrer ici dans quelques détails; ces dé- » tails d'ailleurs sont essentiellement du do- » maine de l'histoire. Ce sont des faits que » l'ignorance et la mauvaise foi ont pris » plaisir à tronquer. Les rétablir impar- » tialement ce qu'ils furent, c'est travailler » dans les intérêts de tous.

» Mesurer l'homme public à l'aune de » l'homme privé est le grand secret de porter

» de faux jugemens; et c'est ce dont notre » siècle a le plus besoin de se défendre.

» On m'a fait un crime des exécutions » ordonnées à Pavie, Livourne, Arquata » et dans les Marches. C'était me juger sur » l'apparence. Ces exécutions m'ont été im- » pérativement commandées par les circons- » tances et par le salut de l'armée française. » Si j'eusse balancé, elle était perdue; il n'y » avait pas de milieu. Si cela n'eût été, les » aurais-je ordonnées ces exécutions, moi, » qui, pour mes projets ultérieurs, avais plus » que jamais besoin de me faire bien venir » des peuples d'Italie. En Europe et de nos » jours, on ne verse pas inutilement le sang » des hommes. »

« Lors de la révolte des fiefs impériaux, » je me trouvai dans une position éminem- » ment critique : qu'importe qui m'avait » amené à me trouver ainsi, j'y étais, et la » manière dont je m'en suis tiré était la seule

» bonne. Voici quelle était cette position.
» J'en laisse à juger aux gens qui connaissent
» le pays et l'esprit des habitans.

» J'occupais, il est vrai, la ville de Milan
» qui en apparence était républicaine. Mais
» cette république informe n'était l'ouvrage
» que d'un petit nombre d'hommes, forts
» seulement de ma présence, encore plus
» tourmentés d'ambition que de liberté.

» Si parmi ces républicains il se trouvait
» quelques hommes de mérite et du premier
» rang, le plus grand nombre appartenait à
» la populace et aux classes ouvrières; or il
» y a peu de fonds à faire sur une association
» ainsi composée : j'aimai toujours à ne m'ap-
» puyer que sur du solide.

» Ebloui de mes premiers succès, j'avais
» fait une faute grave, et dont les suites pou-
» vaient avoir les plus funestes résultats pour
» ma gloire et la sûreté de l'armée française.
» Je voulais, dans une saison où les chaleurs

» sont mortelles aux environs de Mantoue,
» prendre à la fois cette ville sans grosse ar-
» tillerie, anéantir l'armée ennemie, con-
» quérir les Etats romains, et soumettre Ve-
» nise. C'était, je le répète, une faute, une
» très-grande faute ; je ne m'ouvrais de cette
» faute à aucun de mes généraux ; mais j'en
» connaissais toute l'étendue : néanmoins l'a-
» voir réparée, c'est m'en être à moitié ab-
» sous. Je ne pense pas encore, sans quelques
» palpitations de cœur, à cette époque de
» ma vie, tant mon trop d'ardeur avait cu-
» mulé de périls autour de moi.

» Mantoue se défendait avec courage ; le
» pape et Venise étaient sous les armes ; le
» roi de Naples avait toutes ses forces sur
» pied ; la Romagne menaçait de se soulever,
» comme elle le fit peu de jours après d'une
» manière si effrayante ; la plupart des fiefs
» impériaux étaient en pleine révolte, et,
» pour compléter mes dangers, le général

» Wurmser (1) arriva tout-à-coup pour se
» mettre à la tête de l'armée autrichienne.
» A la nouvelle de son arrivée, les Tyroliens,
» sortis de leur stupeur, se montrèrent tout
» prêts à m'écraser. Ma position, et j'en ap-
» pelle à mes contemporains, était-elle assez
» critique? La moindre faiblessse de ma part,
» et tout était perdu, ma gloire et mon ar-
» mée. Si j'eusse été deviné par mes troupes,
» c'eût été un grand malheur. Je connais le
» soldat français; il n'aime pas se savoir en
» péril : le lui déguiser en pareil cas ou le me-

---

(1) En marge de la feuille qui contient ce paragraphe, est une apostille de la main de Bonaparte, ainsi conçue : « Wurmser a essuyé de grandes défaites, mais jamais, que je sache, il n'a fait de grandes fautes. Beaulieu connut mieux que lui l'art des positions et la guerre des défilés, mais Wurmser l'emporte sur lui dans l'ordonnance générale d'une affaire décisive.

» ner dessus, est tout ce qu'il y a de mieux à
» faire.

» Des dangers qui m'environnaient le plus
» pressant était la révolte des peuples au mi-
» lieu desquels je me trouvais. Ce n'était pas
» une répression commune que j'avais à
» opérer ; c'était un châtiment terrible que
» j'avais à infliger afin de répandre une ter-
» reur salutaire. Le temps me pressait ; le
» châtiment fut aussi prompt qu'effrayant,
» et l'effet inconcevable qui s'ensuivit, est
» une réponse victorieuse à l'accusation qu'on
» a voulu et qu'à l'avenir on voudrait faire
» peser sur moi.

» Le nuage qui devait crever sur ma tête
» se dissipa comme par enchantement, et je
» repris le cours de mes succès guerriers.

» Que faisait alors le Directoire ? Il s'em-
» parait, pour me perdre, des révoltes de
» l'Italie, des contributions imposées à quel-
» ques princes, et de quelques concussions

» particulières auxquelles j'étais totalement » étranger. Il me faisait imputer le tout par » des journalistes à ses gages, qui cherchèrent » à me noircir dans l'esprit public, mais qui » n'y réussirent pas, tant j'avais bien pris » mes mesures.

» Je n'ignorais rien de toutes ces perfidies. » Je pensai qu'il me serait non moins utile » qu'honorable de forcer indirectement le » Directoire à donner un démenti officiel aux » folliculaires que lui-même soudoyait. Il » était impossible que, dans la lettre que je » lui fis remettre à ce sujet, il ne reconnût » pas que je savais quelque chose de la vérité. » Néanmoins il se décida à nier le tout. Cette » négation, bien en harmonie avec sa pusilla- » nimité, me valut une réponse, chef-d'œuvre » de bassesse et d'hypocrisie (1). Cette lettre

(1) Nous ignorons pourquoi Bonaparte ne donne point cette lettre, qui pourtant viendrait fort à pro-

» du Directoire fait époque dans l'histoire de
» ma vie. J'y trouvai, pour la première fois,

---

pos à l'appui de ce qu'il raconte. Les papiers de l'époque, où cette lettre est probablement insérée, peuvent bien n'être pas toujours à portée des lecteurs; c'est pourquoi nous avons cru devoir réparer cette omission de Bonaparte, en mettant sous les yeux la lettre qui, dit-il, fait époque dans l'histoire de sa vie; la voici :

« *Le Directoire au Général en chef de l'armée*
» *d'Italie.*

» GÉNÉRAL,

» Le Directoire n'a qu'à se louer de l'infatigable
» activité avec laquelle vous combattez les ennemis
» de la liberté. Il partage avec tous les vrais amis de
» la patrie, l'admiration qu'inspirent les grands ta-
» lens que vous déployez. Il voit avec indignation
» la perfidie avec laquelle des folliculaires coalisés
» se sont permis d'attaquer la loyauté, la constante

» la certitude que je pouvais, sans témérité,
» aspirer à régler les destinées de la nation.

» fidélité de vos services. Il se doit à lui-même le
» démenti formel qu'il donne aux absurdes calomnies
» que leur a fait hasarder le besoin d'entretenir la
» malignité, par quelque récit qui puisse l'aiguil-
» lonner et faire lire leurs productions.

» Non, citoyen, jamais les amis de l'Autriche n'ont
» pu prévenir le Directoire contre vous, parce que
» les amis de l'Autriche n'ont ni accès ni influence
» au Directoire; parce que le Directoire connaît
» vos principes et votre attachement inviolable à la
» république. Non, jamais il n'a été question de
» votre rappel; jamais le Directoire, jamais aucun
» de ses membres n'a pu penser donner un succes-
» seur à celui qui conduit si glorieusement les ré-
» publicains à la victoire.

» Le folliculaire qui, voulant vous défendre, ose
» dire qu'il avait connaissance de l'intrigue ourdie
» contre vous, et dont une affaire d'argent n'est que
» le prétexte, ce folliculaire en impose, il trompe
» le public, et il est indigne de sa confiance. S'il a

» En vain lança-t-on contre moi un nou-
» veau pamphlet à l'occasion de la fortune
» scandaleuse de Salliceti qui, je l'avoue,
» m'avait quelque peu compromis : la honte
» en resta au pamphlétaire ; j'avais rangé l'o-
» pinion de mon côté, et, de gré ou de force,
» il fallut que les Directeurs y souscrivissent.

» La lettre que le Directoire m'avait adres-
» sée à l'armée d'Italie m'avait donné le
» degré de sa pusillanimité : mais il mit le

» connaissance d'une intrigue, qu'il la découvre, qu'il
» la fasse connaître au Directoire. Vous avez, ci-
» toyen général, la confiance du Directoire. Les
» sommes considérables que la république doit à vos
» victoires, prouvent que vous vous occupez tout
» à la fois de la gloire et des intérêts de votre patrie.
» Tous les bons citoyens sont d'accord sur cet objet.
» Vous n'aurez pas de peine à abandonner les jac-
» tances et les calomnies des méchans au mépris
» qu'elles méritent par elles-mêmes, et plus encore
» par l'esprit qui les a dictées. »

BIBLIOTECA MUNICIPAL "ORIGENES LESSA"
Lençóis Paulista - SP

» comble au mépris qu'il m'inspirait, lors-
» qu'il fit insérer dans les journaux et placar-
» der au coin des rues une espèce de procla-
» mation justificative de sa conduite à mon
» égard. Je suis encore à me demander com-
» ment un brave général tel que Hoche vou-
» lut bien prêter son nom à cette proclama-
» tion. Certes, il ne devait pas se trouver là.

» Un Gouvernement qui, pour s'excuser
» auprès d'un de ses généraux, se respecte
» assez peu pour descendre dans l'arène
» avec de misérables folliculaires, devait
» nécessairement enfler mes espérances; car
» il me paraissait certain que la France n'o-
» béirait pas long-temps à de pareils maîtres.
» Cependant mon épée, en faisant plus alors
» que je ne lui demandais, me mit tout-à-
» coup hors de la carrière que je parcourais
» si heureusement; ce fut en forçant l'Au-
» triche à la paix.

» Je ne m'étais élevé que par l'épée; la

» remettre dans le fourreau, c'était m'en-
» lever les moyens de m'élever davantage.
» Cette réflexion ne m'était point échappée,
» mais je n'avais pas cru devoir sacrifier la
» France à mon avancement, en la privant
» des avantages de la paix. J'aurais peut-être
» été moins généreux, si je n'avais eu l'espoir,
» en signant la paix, d'être pour quelque
» chose dans le gouvernement de la répu-
» blique. Mes créatures et mes amis m'en
» avaient donné l'assurance, surtout Lucien
» mon frère, qui me promit alors beaucoup
» plus qu'il ne pouvait tenir.

» Si mes désirs étaient de me glisser dans
» l'administration de l'État, l'intérêt du Di-
» rectoire était de m'en éloigner. Il y réussis-
» sait à merveille, et je me vis prêt à rentrer
» dans l'oubli.

» Le Français est tout de feu pour un héros
» dont une action d'éclat lui apporte le nom ;
» mais ce héros est-il rentré dans la vie do-

» mestique, qu'il n'y a plus qu'un très-petit
» nombre d'honnêtes gens qui se souviennent
» de lui, témoin Moreau.

» J'avais enfourché un trop brillant cour-
» sier, pour souffrir qu'il dépérît inutilement
» à l'écurie. J'appréciai les dangers d'une
» plus longue inaction, et je mis tout en
» œuvre pour la faire cesser. L'Europe ne
» m'offrait rien ; j'imaginai l'expédition d'É-
» gypte. Ce ne fut d'abord pour moi qu'un
» pis-aller ; m'enfonçant toutefois en idée
» dans les suites que pouvait avoir cette en-
» treprise menée à bonne fin, je fus agréa-
» blement surpris de voir que la France y
» trouverait des avantages incalculables.
» L'Anglais en était persuadé, et la postérité
» sera de l'avis de l'Angleterre.

» Accuser le Directoire d'avoir conçu le
» projet de conquérir l'Égypte pour m'y en-
» voyer et se débarraser de moi, est une
» calomnie. Le projet est de moi et de moi

» seul. Il se peut faire qu'en y donnant son
» consentement, le Directoire ait eu l'espé-
» rance que je n'en reviendrais pas : mais ce
» n'est là qu'une supposition, et en pareille
»matière il faut des preuves positives.

» La régénération des peuples d'Egypte
» m'eût fait beaucoup d'honneur ; mais elle
» était impossible. Ces peuples, à quelques
» exceptions près, sont généralement abru-
» tis de despotisme ; trop stupidement orga-
» nisés pour en tirer vengeance, ils s'y com-
» plaisent machinalement ; mortels dégra-
» dés de tous sentimens généreux, ils sont
» moralement et physiquement incapables
» d'apprécier les bienfaits de la civilisation
» européenne, et de bénir la main du lé-
» gislateur qui voudrait les rendre à la di-
» gnité des autres nations. J'ai été tenté plus
» d'une fois d'imiter Omar et Mahomet,
» mais dans un autre sens ; c'était d'appeler à
» coups de sabre les peuples d'Égypte à la

BIBLIOTECA MUNICIPAL "ORIGENES LESSA"
Lençóis Paulista - SP

» jouissance de tous leurs droits; mais des » intérêts plus personnels réclamaient tous » mes soins. »

« L'amiral français voulut, mal à propos, » combattre Nelson, et notre flotte fut dé- » truite à Aboukir; Brueix, il est vrai, mou- » rut glorieusement à son bord. Sa mort ex- » pia sa faute, mais ne la répara pas. Je dis » sa faute, car ce fut la sienne. Il y avait » cinq jours que Rapp ou Junot, mes aides » de camp, lui avaient porté l'ordre de se re- » tirer à Cadix. »

« Une armée transportée sur un autre hé- » misphère, qui, privée de correspondre » avec la métropole, ne peut plus en être » ravitaillée, est une armée aux deux tiers » perdue. C'est même un miracle que les » Français aient autant fait en Égypte. »

« Je n'ignorais rien de ce qui se passait en » France : Klébert pouvait me remplacer en » Egypte, où tôt ou tard il fallait en finir

» par une capitulation. Je mis ordre à tout,
» je m'embarquai, j'arrivai heureusement à
» Fréjus.

» Je fus navré de douleur en voyant la
» France si différente de ce que je l'avais
» faite avant mon départ pour l'Égypte.
» Mes conquêtes étaient perdues, les armées
» étaient découragées et souffrantes; et les
» factions déchiraient l'intérieur. Il en fallait
» moins pour m'indigner contre le Direc-
» toire, cause de tout le mal, et principale-
» ment contre Barras que je savais avoir plus
» spécialement conduit les affaires et donné
» le ton. »

« L'accueil encourageant qui m'avait été
» fait de Fréjus à Paris, et celui que je re-
» çus ensuite dans la capitale, me prouvèrent
» que les Français plaçaient en moi de gran-
» des espérances. »

« Menacée au dehors, déchirée de fac-
» tions dans l'intérieur, la France réclamait

» une bonne tête et une main ferme pour la » tirer du précipice. Je me crus réservé à » l'honneur de lui rendre ce service. Le gé- » néral Moreau pouvait, il est vrai, avoir » les mêmes prétentions, mais il se rendait » justice en ne se croyant de génie qu'un » jour de combat : c'était sagement penser, » car il aurait échoué. »

« Cependant, lorsqu'entre moi et mes » amis des deux conseils, il fut question de » dissoudre celui des Cinq-Cents, je fus un » moment effrayé des moyens qu'il fallait » mettre en œuvre pour opérer cette disso- » lution. Il ne fallut rien moins que les dan- » gers de la patrie pour me décider à donner » des ordres, l'épée à la main, à des hommes » encore revêtus du titre de législateur. Le » sort enfin en fut jeté; le gouvernement fut » détruit et remplacé par trois consuls dont » je fus le premier. »

« Du point d'où j'étais parti au point où

» je me trouvais, la transition ne se fit pas
» sans me donner beaucoup à penser. Je me
» voyais lancé, mais je ne pouvais me dire
» quand et où je m'arrêterais. Je n'aimai
» jamais l'incertitude ; je tranchai le nœud
» et je me décidai en secret pour le rang su-
» prême. Cet aveu est d'autant plus histo-
» rique, que je n'avais jamais eu la plus lé-
» gère idée de cette grande ambition.

» J'étais surveillé de toutes parts ; aussi
» ma résolution fut-elle non moins secrète
» qu'irrévocable. Si mon projet eût été
» ébruité il aurait échoué. Royalistes, répu-
» blicains et jacobins, m'auraient accablé
» tous à la fois. Avec des faveurs, des em-
» plois, des promesses et des récompenses,
» je préparais insensiblement les esprits aux
» grands changemens que je voulais opérer.

» J'avais trouvé la France criblée de partis
» et de factions ; ils avaient disparu. Fut-ce
» ambition ou repentir, jacobins et répu-

» blicains s'étaient liés à ma destinée ; chaque » jour ils s'y attachaient de plus en plus, » parce qu'ils soupçonnaient que la fixité de » mon pouvoir consoliderait leur fortune et » leurs dignités. »

« Si jamais on fait un crime à ma mé- » moire de ne m'être entouré que des hommes » de la révolution, je prie mon fils de ne » point répondre à cette accusation, elle » serait tout au plus digne de pitié. »

« En m'entourant de tous les hommes de » la révolution, je faisais preuve de jugement. » Ces mêmes hommes composaient alors les » deux tiers de la nation ; là se trouvaient » toutes les sortes de génie et de mérite ; » avec eux seuls enfin, je pouvais faire mon » chemin et régner. Quel parti aurais-je tiré » des royalistes et de ces individus, qui, » par caractère, demeurèrent étrangers à la » révolution ? Les premiers auraient ou refusé » de me servir, ou ne m'auraient servi que

» pour me trahir ; les seconds m'auraient » servi mollement. Qu'en aurait-il resulté ? » Que je n'aurais pas fait dix pas dans la » carrière que je m'étais ouverte. J'ai mieux » fait, et c'est mon chef-d'œuvre ; je me suis » fait l'homme des hommes de l'époque ; » tout ce qui n'était point eux eût été pour » moi caduc ou mal disposé.

» Le consulat à vie me fut donné. C'était » un grand pas de fait, mais ce n'était encore » qu'un état précaire pour le peuple et pour » moi. A une grande nation il faut un gou- » vernement fixe, que la mort d'un homme » ne puisse pas reverser. Je me préparais à » la guerre ; le même coup de canon pouvait » tuer et le premier consul et le gouver- » nement consulaire. Les factions, quoiqu'é- » teintes, pouvaient alors renaître de leurs » cendres et replonger la France dans l'a- » bîme d'où je l'avais tirée. Tout le monde » sentait cela et moi encore plus que les

» autres. Cependant je remis à m'en expli-
» quer après la campagne qui venait de s'ou-
» vrir en Italie.

» La victoire de Marengo, en décidant
» du sort de l'Autriche, plaça la France en
» tête des premiers États de l'Europe. Ma ré-
» putation et ma puissance en furent dou-
» blées. Ce fut à cette époque que, pour la
» première fois, je fis part à Joséphine de
» mes projets ultérieurs. Elle était ordinai-
» rement de bon conseil, mais cette fois-ci
» je la trouvai froide et réservée. Je présumai
» qu'effrayée de la grandeur de l'entreprise
» elle n'osait me donner son avis. Il y avait
» bien un peu de cela, mais il s'y joignait
» autre chose dont, avec beaucoup de peines,
» j'obtins d'être éclairci. »

« Il est contre mon caractère connu d'en-
» tretenir la curiosité publique de faits parti-
» culiers, presque toujours indignes du cercle
» que j'ai parcouru ; cependant les détails

» dans lesquels je vais entrer malgré moi,
» sont de nature à me laisser chargé d'un
» crime atroce, si je dédaignais de m'en
» laver. Mon fils, c'est encore un sacrifice
» que je te fais.

» Il me semble encore être auprès de l'im-
» pératrice Joséphine alarmée de me voir dé-
» cidé à mettre sur ma tête la couronne de
» nos anciens Rois. Mais me rappeler ses
» mêmes expressions, c'est impossible; en
» donner le sens, c'est déjà beaucoup après
» un laps de quinze ans (1).

» La grandeur de l'entreprise, dis-je à mon
» épouse, est probablement ce qui vous
» étonne au point de ne pouvoir me répondre.
» — Non, mon ami, votre projet est digne
» des sentimens que je vous connais, mais

---

(1) Il est probable que cette conversation eut lieu en 1804, ce qui prouverait que Bonaparte écrivit ce passage dans le courant de 1819.

BIBLIOTECA MUNICIPAL "ORIGENES LESSA"
Lençóis Paulista - SP

» l'époque que vous choisissez pour l'exécuter
» m'a glacée de frayeur. — Pourquoi cela,
» madame? — Consul, l'éclat de votre gloire
» fatigue les yeux de la calomnie; vos ennemis
» se sont reveillés; depuis la bataille de Ma-
» rengo ils font circuler des bruits affreux.
» — Quels sont-ils, je vous prie? — Que me
» demandez-vous? — La vérité. — Ce sont
» des horreurs. — Que m'importe. — Mon
» ami, Désaix a trouvé la mort à Marengo.
» Des monstres insinuent que ce sont des
» Français qui la lui ont donnée par vos
» ordres. »

. . . . . .

« Cette nouvelle, je l'avoue, venait de me
» mettre la mort dans le cœur. C'est peut-être
» le chagrin le plus vif que j'aie jamais res-
» senti. Cependant j'étais le plus innocent des
» hommes à cet égard. Mais il est des calom-
» nies contre lesquelles l'innocence même
» perd courage; celle qu'on avait dirigée

» contre moi était de ce nombre. Moi, l'as-
» sassin de Désaix !... de Désaix qui avait
» toujours été mon ami, qui le fut jusqu'à
» son dernier soupir ! — Mais, disaient les ca-
» lomniateurs, vous aviez commis des cri-
» mes en Egypte, et contre l'Hunaté, et con-
» tre Klébert, et contre vos propres soldats ;
» les autres généraux lui en avaient donné
» la liste ; il l'avait acceptée et promis de la
» publier sitôt après son retour en France. —
» Outre que ce sont autant d'atroces impos-
» tures, j'ai la conscience nette de tout ce
» que j'ai fait en Egypte. Je n'y ai fait que ce
» que j'ai dû faire, et cela dans l'intérêt de
» tous : j'en appelle à la postérité. Quant à
» la commission dont mes ennemis ont gra-
» tifié Désaix, c'est un outrage dont sa grande
» âme eût été indignée, s'il eût vécu plus
» long-temps pour l'amitié. Les cruels ne le
» connaissaient pas ce Désaix, ce brave, cet
» honnête homme par excellence. Il eût

» donné son sang pour moi ; eût-on voulu
» le charger d'une liste contre moi, qu'il l'eut
» acceptée, mais c'eût été pour la brûler se-
» crètement et en boire les cendres. Veut-
» on une preuve de l'estime que je lui por-
» tais et de l'amitié que je lui avais inspirée ?
» De tous les Français qui étaient en Egypte,
» il est le seul, absolument le seul à qui j'a-
» vais confié le secret de mon retour en
» France qu'il avait approuvé, comme de-
» vant avoir la plus grande influence sur le
» sort de l'armée que je laissais en Egypte. »

« Désaix repose dans l'éternité où sans
» doute je ne tarderai pas à le rejoindre.
» S'il m'est permis de l'aborder, ce sera le
» premier de mes compagnons d'armes dans
» les bras duquel je me précipiterai (1). »

---

(1) Tout ce passage sur Désaix est écrit de la main de Bonaparte. Lorsqu'il en donna connaissance à ses amis, ils lui conseillèrent de le supprimer ou de le rédiger

« Ce que Joséphine venait de m'apprendre » et certains rapports sur les menées sourdes » de quelques jacobins incorrigibles, me firent quelque peu différer à ceindre mon » front du bandeau des monarques. Je vis » bien que dans cette grande affaire il ne fallait rien omettre et jouer à coup sûr. Je » me décidai donc à ne rien entreprendre » avant d'avoir ôté à la fortune tout ce que » la prudence pourrait lui enlever. »

« L'Autriche n'était plus en mesure de me » nuire, et cette raison seule lui en ôtait la » volonté. »

« L'Espagne était mon alliée de bonne foi. » La neutralité de la Prusse était achetée. » L'Angleterre m'avait déclaré officielle-

---

dans un autre style. Il n'en voulut absolument rien faire, quelles que bonnes raisons qu'ils lui en donnassent. Nous croyons que ce passage, tel qu'il est ici, se trouve dans la seconde partie de ses Mémoires.

» ment que le rétablissement de la maison de
» Bourbon ne serait point une condition ex-
» presse du traité de paix.

» La Russie seule aurait pu m'inquiéter,
» en donnant aux autres puissances l'exemple
» dangereux d'un refus, lorsqu'il aurait été
» question de me reconnaître en qualité de
» souverain : mais il y avait quelque temps
» que je m'étais acquis la considération de
» Paul Ier. Voici à quel sujet.

» Je venais d'être informé que Paul Ier et sa
» famille avaient parfaitement bien accueilli
» le prince de Condé chef des émigrés, lors-
» qu'abandonné des autres puissances il fit le
» voyage de Saint-Pétersbourg. Cette cir-
» constance était vraiment alarmante pour
» mes desseins ultérieurs. Paul Ier n'était
» point tout-à-fait le maître dans sa mai-
» son (1). Déjà sa famille préludait au sort

(1) Tout ce passage est de la main de Bonaparte.

» qu'elle lui réservait. J'avais là-dessus
» des notions multipliées, et si j'ai un repro-
» che à me faire, c'est de n'avoir pas averti
» l'infortuné monarque des périls dont il
» était environné. C'est, de ma part, une
» grande faute, car j'ai beaucoup perdu en
» perdant Paul Ier. Mais je répugnais à croire
» aux trames ourdies contre lui. Je les sup-
» posais impossibles dans la nature.

» J'ai dit que l'accueil plein de bienveil-
» lance fait au prince Condé par l'empereur
» et principalement par sa famille, m'avait
» alarmé sur mes futurs projets. Cela devait
» être. Les sollicitations du prince de Condé
» fortement soutenu de la famille impé-
» riale russe, pouvaient décider l'empereur
» à me déclarer la guerre, et mettre l'Au-
» triche de la partie. Dieu sait ce qu'il en
» serait arrivé pour mon entreprise. Con-
» vaincu qu'il fallait tout mettre en œuvre
» pour parer le coup, je me conduisis en

» conséquence. J'avais sur les lieux un homme
» habile qui ne ménageait ni l'or, ni les séduc-
» tions. Le prince K.....in fut une de ses
» premières conquêtes. Il y avait, outre ce-
» la, neuf à dix mille Russes prisonniers en
» France. Je les fis habiller à neuf des pieds
» à la tête, et, par journées d'étapes, je les
» renvoyai sans rançon à Paul Ier. C'était un
» coup de maître dont j'eus tout lieu de m'ap-
» plaudir; il me plaça hautement dans l'es-
» time de Sa Majesté Impériale, de laquelle
» je n'eus bientôt plus rien à craindre. Néan-
» moins, et pour ne rien laisser au hasard,
» madame....., munie d'un riche porte-
» feuille, partit secrètement pour Saint-Pé-
» tersbourg; et c'est peut-être aux soins et
» au génie de cette dame que je dus plus tard
» la dissolution et la dispersion de l'armée
» des émigrés.

» On voit que tout au dehors souriait à mes
» desseins. Il n'en était pas de même de l'in-

» térieur. Le nombre de mes ennemis y gros-
» sissait à vue d'œil. C'étaient des républi-
» cains et des jacobins, qui, sur le dire des
» royalistes, qui peut-être le pensaient de
» bonne foi, croyaient que je méditais de
» restituer le trône aux Bourbons. Quant aux
» jacobins, je m'étais attiré leur inimitié de
» gaîté de cœur et sans besoin, lors de l'ex-
» plosion de la machine infernale, qui, pour
» le coup, était bien l'ouvrage des royalistes.
» Néanmoins j'en avais pris le prétexte pour
» me défaire de quelques jacobins par trop
» prononcés. Le préfet de police, Dubois,
» ne m'aida que trop bien à commettre cette
» grande faute, car c'en est une que j'ai payée
» bien cher; elle m'a coûté le sacrifice d'une
» tête auguste à laquelle je ne pensais guère,
» et qu'en toute autre occasion j'aurais res-
» pectée. »

« Cependant plus j'allais en avant et plus
» les jacobins, qui ne me pardonnaient point

» le supplice de leurs amis, devenaient dan-
» gereux. Dans cette extrémité, je fis appe-
» ler Carnot et Fouché. — Messieurs, leur
» dis-je, après de longues tempêtes, j'aime à
» croire qu'il vous est prouvé, comme à moi,
» que les intérêts de la France n'ont point en-
» core été en harmonie avec les divers gou-
» vernemens qu'elle s'est donnés dans le cours
» de la révolution : aucun encore n'a été sa-
» gement calqué sur sa position géographi-
» que, sur le nombre et le génie de ses habi-
» tans. Quelque paisible que l'État vous pa-
» raisse aujourd'hui, il est encore sur un
» volcan : la lave bouillonne; il faut à tout
» prix en prévenir l'irruption. Je pense, ainsi
» que beaucoup d'honnêtes gens, qu'il n'est
» qu'un seul moyen de sauver la France, et
» de lui assurer à jamais tous les avantages
» de la liberté qu'elle a conquise; ce serait de
» la mettre sous la sauve-garde d'une monar-
» chie constitutionnelle, dont le trône serait

» héréditaire. — Carnot et Fouché ne furent
» point surpris de ma proposition, ils s'y at-
» tendaient. Carnot me dit, sans biaiser, qu'il
» voyait bien que je visais au trône. Et quand
» cela serait, lui répondis-je, trouverez-vous
» à reprendre, s'il doit en résulter la gloire et
» le repos de la France ? — Que vous détrui-
» sez en un seul jour l'œuvre de tout un
» peuple qui pourrait bien vous en faire re-
» pentir.

» Je vis bien qu'il n'y avait rien à faire avec
» Carnot ; aussi terminai-je la conversation,
» me réservant de la reprendre avec Fouché,
» qu'en effet je fis appeler quelques jours
» après.

» Carnot avait divulgué mon secret, qui,
» à la vérité, commençait déjà à n'en être
» plus un. Ne lui ayant pas demandé le si-
» lence, je ne lui sus point mauvais gré
» de son indiscrétion. Il fallait bien après
» tout que mes projets fussent connus afin

» que je sache quel effet ils feraient sur les » esprits.

» Les actes émanés de moi, depuis que j'é- » tais à la tête des affaires, avaient-ils préparé » les Français à me voir un jour saisir le scep- » tre, ou croyaient-ils cet acte de ma part » susceptible de leur rendre le repos et le » bonheur? C'est ce que j'ignore; toujours » est-il vrai que l'affaire ce serait passée à » l'amiable, si un génie infernal ne s'en était » mêlé, c'était Fouché. S'il crut sincère- » ment au bruit qu'il fit répandre, il est » moins coupable; s'il ne le fit répandre » que pour me susciter des embarras, c'est » un monstre. »

« A peine instruit de mes desseins sur le » trône, Fouché, à l'aide de ses agens et sans » qu'il parût que cela vînt de lui, fit circuler » chez les principaux jacobins que je vou- » lais refaire la royauté dans l'unique inten- » tion de restituer la couronne à l'héritier

» légitime. On ajoutait que, par un traité se-
» cret, je serais appuyé dans cette restitution
» par toutes les puissances étrangères. L'in-
» vention était diabolique, aussi me mit-elle
» à dos toutes les personnes dont le rappel
» des Bourbons pouvait compromettre la for-
» tune ou l'existence.

» Outre qu'à cette époque je ne connais-
» sais pas bien Fouché, je ne pouvais natu-
» rellement le soupçonner de cette noirceur.
» Ce que je dis est si vrai que je l'avais chargé
» d'explorer les opinions. Il n'eut pas de
» peine à me rendre compte des bruits qui
» circulaient puisqu'ils étaient de son inven-
» tion. Les jacobins, ajouta t-il, verseront
» jusqu'à la dernière goutte de leur sang
» avant de vous laisser arriver au trône. Ce
» n'est pas un souverain qu'ils redoutent, je
» crois même qu'ils ne sont pas loin d'être
» convaincus que c'est le meilleur moyen
» pour en finir, mais ce sont les Bourbons

» qu'ils repoussent parce qu'ils croient en » avoir tout à craindre. »

« Ce discours, tout en me présentant des » obstacles, n'était pas de nature à me dé- » courager, moi qui ne pensais pas du tout » aux Bourbons. J'en fis la remarque à Fou- » ché en lui demandant comment on s'y » prendrait pour démentir les faux bruits et » convaincre les jacobins que je ne travail- » lais que pour mon compte. Il me demanda » deux jours pour me donner réponse.

» L'astucieux ministre était sans doute per- » suadé que j'abandonnais difficilement un » projet quand je l'avais conçu; peut-être » aussi craignit-il de me voir monter au trône » en dépit de tous les efforts du jacobinisme. » Quoi qu'il en fût, il visait moins à m'écar- » ter du trône qu'à me lier de manière à ne » pouvoir y rappeler les Bourbons qu'il » craignait et devait craindre. »

« Deux jours après il me dit que les choses

» s'étaient bien améliorées ; que sur l'assu-
» rance qu'il avait donnée aux jacobins que
» je ne travaillais pas pour le prétendant, ils
» consentiraient à me laisser régner pourvu
» que je leur donnasse de fortes garanties.
» A cela ne tienne, lui répondis-je, et en
» cela ils ne me préviennent pas, je leur des-
» tine et des places et des dignités.

» Je suis certain que les opposans se seraient
» contentés de ces promesses, qui de ma
» part étaient sincères et dont chaque jour
» ils voyaient la réalité : mais Fouché diri-
» geait cette affaire, et probablement c'était
» une garantie d'un autre genre qu'il voulait
» obtenir de moi. »

« Il est de mon honneur d'être en garde
» contre les calomnies que je pourrais, sans
» le vouloir, léguer à mon fils et à la posté-
» rité. Néanmoins, depuis bien des années,
» il s'est élevé d'affreux soupçons dans mon
» âme sur les découvertes faites par la police

» au-delà du Rhin et comme à point nommé.
» Un fait aussi grave veut des preuves posi-
» tives, et je n'ai que de fortes préventions.
» Quoi qu'il en soit, si Fouché n'avait arrangé
» les misérables intrigues qui compromirent
» le duc d'Enghein, il faut convenir que le
» hasard est une terrible chose. »

« J'étais à peine instruit qu'au-delà du Rhin
» il existait des menées royalites où figurait le
» duc d'Enghien, que Fouché vint me trouver.
» Je fus étonné qu'il ne me parlât point de
» ces découvertes ; je voyais cependant qu'il
» avait quelque chose d'important à me com-
» muniquer. Il me dit, avec un air effrayé,
» qu'il ne répondait plus de rien ; que ceux
» qu'il me plaisait de nommer jacobins, ne
» voulaient pas se contenter des garanties
» que je leur offrais ; qu'ils les regardaient
» comme insuffisantes et nullement en pro-
» portion avec les dangers auxquels ils s'ex-
» posaient; qu'une fois sur le trône, je serais

» en mesure de les dégrader tout aussi vite » que je les aurais élevés. Eh bien ! lui répon- » dis-je, outré de colère, que veulent-ils ? » que demandent-ils ? — Je l'ignore ; mais » vous-même voyez si dans les découvertes » faites au-delà du Rhin, il n'y aurait pas » moyen de leur prouver qu'il n'entre pas » dans votre projet de servir la cause des » Bourbons.

» J'en avais assez entendu. Je ne pouvais » plus me dissimuler quel genre de garantie » on me demandait. En effet, la mort du » duc d'Enghien tranchait la question, me » liait irrévocablement aux destinées des » hommes qui avaient outré la révolution, et » principalement à celles des individus qui » avaient voté la mort de Louis XVI : c'était, » en un mot, un mur d'airain à mettre entre » les Bourbons et moi.

» Ce n'est pas qu'en politique ces hommes » raisonnassent mal : il y allait de leur fortune

» et de leur existence ; et pour de moindres » intérêts, il sort tous les jours des actes, au » moins aussi cruels, des cabinets des sou- » verains. Voilà ce qui est vrai et ne peut ces- » ser de l'être.

» Cependant le sacrifice qui m'était demandé » méritait bien que j'y pensasse à deux » fois. Malheureusement il me fut plus que » prouvé que ce sacrifice était indispensable » dans la position où je m'étais mis.

» Que l'homme, à la fois homme d'État » et impartial, mette un voile sur le buste » de l'humanité, et qu'il se rende compte » des choses telles qu'elles étaient alors, il » sera bientôt forcé d'avouer que moi ou le » duc d'Enghien nous devions laisser la vie » dans cette déplorable affaire. »

« J'avais annoncé hautement le projet de » relever le trône, qu'au prix de son sang » la nation avait réduit en poudre, pour » se constituer en république. C'était, sui-

» vant les lois du jour, un crime au pre-
» mier chef et dont rien ne pouvait m'ab-
» soudre.

» Il me revenait de toutes parts que les
» jacobins, et généralement toutes les per-
» sonnes intéressées à proscrire la royauté, se
» préparaient sourdement à me faire porter
» la peine d'avoir voulu refaire la monar-
» chie. D'un autre côté, ces mêmes hommes
» me proposaient non-seulement d'éluder
» cette peine capitale, mais bien encore de
» mettre une couronne sur ma tête, à la seule
» condition de traiter en conspirateur un
» homme contre lequel s'étaient élevés des
» soupçons de conspiration. Voilà bien, dans
» toute la vérité, ce qu'il en était du duc
» d'Enghien et de moi. Il fallait que ce fût
» lui ou moi, ce fut lui. »

« Les royalistes de l'intérieur et ceux du
» dehors se refusèrent, jusqu'au dernier mo-
» ment, à croire que j'en voulais au trône.

BIBLIOTECA MUNICIPAL "ORÍGENES LESSA"
Lençóis Paulista - SP

» Peu instruits de l'immensité de mes res-
» sources et de la solidité de mes relations
» avec les autres puissances, ils me déniaient
» le pouvoir et la volonté de cette grande
» prise de possession. L'un d'entre eux, Mon-
» sieur de M....., qui probablement pensait
» déjà à se rapppocher de moi, croyant ces
» bruits semés à dessein de me perdre, m'en
» avertit charitablement. Ce fut la source
» des titres que dans la suite lui et son épouse
» obtinrent à ma cour. »

» Lorsque les royalistes, principalement
» ceux du dehors, virent que tout de bon
» je visais à la couronne, ils crurent n'avoir
» rien de mieux à faire que de conspirer ma
» mort. Malheureusement ils se confièrent
» à un faux frère qui instruisit la police de
» tout. C'était une véritable Macédoine que
» cette conspiration. On y voyait des géné-
» raux et des chevaliers d'industrie, des gen-
» tilhommes et des voleurs de diligences,
» des rentiers et des laquais.

« Pichegru, génie assez vulgaire hors d'une » armée, mais d'une bravoure à toute épreuve, » s'étrangla dans sa prison. J'aurais donné » beaucoup pour que cela n'eût pas eu lieu ; » il aurait monté sur l'échafaud qu'il avait » mérité, ou je lui aurais fait grâce. »

« Moreau, d'une popularité soi-disant co- » lossale, ne m'inquiétait guère plus. S'il eût » été condamné, une bouteille de vin et un » petit écu à chaque homme de la garnison » de Paris lui auraient fait une haie de baïon- » nettes du palais à la Grêve où il aurait fini » comme un autre. Quant à la populace qui » ne se frotte guère où il y a de bonnes baïon- » nettes, elle se serait un peu plus marché » sur les talons pour le voir passer et tout en » serait resté là. Sa mort eût produit le même » effet que son absence ; on l'aurait oublié. » Néanmoins, ce fut un malheur pour lui et » pour moi de n'avoir pu vivre ensemble. » Mais il y avait impossibilité physique et

» morale. Je ne le jalousai jamais; chez lui
» ce fut tout le contraire. Sa jalousie était
» d'autant moins motivée qu'il ne voulait
» rien être, et, certes, on lui avait offert d'ê-
» tre quelque chose. Le plaisir de contribuer
» à ma ruine lui a coûté cher. Le boulet qui
» l'enleva du champ de bataille le tua lui et
» sa gloire. Il est encore sans exemple que
» l'on ait mis au rang des grands hommes
» le guerrier mort les armes à la main con-
» tre son pays. Les nations se respectent
» encore assez pour ne point encourager les
» traîtres (1).

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

---

(1) L'expérience est pour ce raisonnement : Moreau lui-même en est une forte preuve. Quoique l'empereur Alexandre lui eût fait un brillant accueil, le jour où on lui rendit les honneurs funèbres à Saint-

DE LA RELIGION,

DE SES MINISTRES,

DU

PAPE ET DU CONCORDAT DE 1801 (1).

« La religion a cela de commun avec les rois;
» de même que ceux-ci on peut la détrôner.
» Quand cela arrive il y a plaie au corps so-

Pétersbourg, on afficha dans plusieurs endroits un distique russe dont voici la traduction :

Traîtres de tous pays, accourez en Russie,
Pour y trouver, bravant la justice du sort,
Des trésors pendant votre vie,
Des honneurs après votre mort.

(*Note communiquée.*)

(1) Tout ce morceau était en marge et sans date; nous avons pensé qu'il serait bien placé ici.

BIBLIOTECA MUNICIPAL "ORÍGENES LESSA"
Lençóis Paulista - SP

» cial. Les honnêtes gens et les imbéciles ont
» également besoin d'une religion. Les pre-
» miers la suivent par probité et par amour
» d'ordre, les seconds par ignorance et pour
» se désennuyer : elle satisfait les uns et con-
» tient les autres. »

« Dans un pays où le roi, faisant son bras
» droit du clergé, lui donne gain de cause
» partout, le peuple est tourmenté par les
» prêtres pour se mettre stupidement aux
» genoux du prince ; et comme il est reçu
» que qui s'agenouille devant le maître est
» contraint de se courber devant les valets,
» il en résulte une abjection continuelle. »

« Rien n'avilit plus une nation que le des-
» potisme religieux. Un peuple, quel qu'il
» soit, aimera mieux courber la tête sous une
» voûte de baïonnettes que sous l'étole sa-
» crée. Le despotisme militaire réprime les
» sentimens généreux, la tyrannie sacerdo-
» tale les étouffe. »

« Comme souverain je puis avoir eu des » valléités de despotisme, mais au moins les » Français avoueront que je leur ai sauvé » bien des servitudes. Ils n'ont pas à me re- » procher de les avoir fait gourmander par » des prêtres qui, sous mon règne, n'étaient » que les ministres du Seigneur. Persuadé » que l'homme de Dieu qui cesse d'en prê- » cher la parole pour s'occuper d'affaires mon- » daines peut aujourd'hui nuire au prince, » demain au peuple, suivant le plus ou le » moins d'intérêt qu'il trouve à servir l'un ou » l'autre, j'ai toujours tenu la main à ce que » la politique ne montât point en chaire. »

« Le concordat de 1801, en ne laissant » qu'une influence modérée au clergé catho- » lique, remplissait à la lettre le précepte du » saint législateur; il y était donné à Dieu ce » qui était dû à Dieu, et à César ce qui ap- » partenait à César.

» Ce concordat, le seul qui convienne à la

» France même aujourd'hui, déplaisait sou-
» verainement au S. Père qui ne me le par-
» donna jamais. On ne se douterait pas de
» toutes les tracasseries qu'il m'a secrètement
» suscitées. M. Patraut, qui dirigeait ma cor-
» respondance avec lui, pourrait bien dire
» à quel point fut motivée ma conduite avec
» le Saint-Siége. Il n'est rien que l'on n'ait fait
» pour me faire sortir des bienséances. Quel-
» que soit néanmoins ce que j'ai fait à cet
» égard, je ne le crois point blâmable, je
» défendais l'honneur du trône et les franchi-
» ses de la nation. »

« La meilleure vengeance que j'aie tirée de
» Pie VII, c'est de l'avoir contraint à venir
» me sacrer dans la capitale. La première fois
» que je le fis pressentir sur ce voyage, il
» s'y refusa nettement. Lorsque je le lui de-
» mandai officiellement, sa réponse fut un
» refus poliment déguisé. Si j'avais voulu en
» croire MM. Cambacerès et Fouché, je n'au-

» rais pas insisté davantage ; j'aurais fait faire
» ma besogne chez moi et par un de mes
» gens. Mais cela aurait eu moins d'éclat.
» J'avais besoin alors de captiver toutes les
» façons de penser politiques et religieuses.
» D'ailleurs les procédés du S. Père m'avaient
» donné de l'humeur, et je ne voulais pas
» commencer mon règne par un acte de
» mollesse. Je fis parler au Pape de manière
» à lui donner à entendre que s'il ne voulait
» venir me sacrer à Paris, que j'étais homme
» à aller me faire sacrer à Rome, sous bonne
» escorte. Je n'en avais pas la plus légère in-
» tention, mes affaires, au surplus, ne me l'au-
» raient point permis ; mais il eut peur et
» vint à Paris faire contre fortune bon cœur.»

DE

MON AVÉNEMENT A L'EMPIRE

ET DE QUELQUES HOMMES

DONT JE M'ENTOURAI (1).

« Un seul motif m'a fait préférer le titre » d'empereur à celui de roi.

» Le titre d'empereur (*imperator*) se don- » nait chez les Romains à un général chef » d'armées. Or, comme je présumais que » mon gouverment serait tant soit peu mili-

(1) « Ce passage, entièrement de la main de » M. Lascazes, était presque illisible, tant Bonaparte » l'avait chargé de corrections et de ratures, ce qui » prouve l'embarras qu'il eut à rendre ses pensées. »

» taire, je pris ce titre par analogie, d'ail-
» leurs il était neuf en France et c'était
» beaucoup pour l'instant.

» Mon avénement au trône des Français
» commença, pour ainsi dire, l'existence
» politique et morale d'une foule de person-
» nes, depuis les grands dignitaires de l'Em-
» pire jusqu'au simple juge de paix. 1804,
» sous ce rapport, a quelque analogie avec
» 1789. »

« Lors de la révolution tout ce qui avait du
» génie ou de l'audace dut se croire appelé
» à marquer dans ce bouleversement de l'unité
» sociale. Le plus ou moins de moyens devait
» y élever l'homme plus ou moins. Si dans la
» carrière dont les Bailly et les Mirabeau
» tracèrent le point de départ au jeu de
» paume, on eût aperçu le fleuve de sang
» qu'il fallait traverser pour atteindre au but,
» les neuf dixièmes de ceux qui entrèrent
» dans la lice ne s'y seraient point présentés

» et la révolution eût été réprimée à sa nais-
» sance.

» Le commencement de cette révolution
» marqué au coin de la grandeur et de la
» justice, séduisit les plus honnêtes gens, et
» cela devait être. MM. Cazalès, Desprémé-
» nil, Maury, Mirabeau, Le Chapelier,
» Barnave, Boissy-d'Anglas et une foule
» d'autres, ne pouvaient, simples specta-
» teurs, demeurer paisibles sur les banquet-
» tes de ce grand théâtre, il fallait nécessai-
» rement qu'ils y prissent un rôle. L'ignorance
» même crut devoir se faufiler dans les cou-
» lisses, en attendant l'occasion de se mettre
» en scène, sauf à se voir foudroyée par le
» génie, si toutefois les circonstances n'enle-
» vaient pas au génie le pouvoir de l'écraser.
» Malheureusement les passions exaltées pri-
» rent les rênes du char révolutionnaire, et le
» crime fit la loi. »

« Lors de ma prise de possession de la cou-

» ronne, il fallut, comme au commencement
» de la révolution, qu'une foule de person-
» nages prissent un rôle dans cette grande
» pièce; le sujet n'étant plus le même que
» celle dont j'avais proscrit la représentation,
» il fallait aux acteurs de nouveaux costumes
» et de nouveaux gestes, ou pour parler sans
» figures, tous ceux que j'approchais du
» trône, dûrent se conformer aux intentions
» de celui qui l'occupait. Je ne pouvais guères
» éprouver de résistances; je ne visais qu'au
» bonheur des individus et à la gloire de la
» nation. D'un autre côté, le plus grand
» nombre de mes ministres, de mes géné-
» raux, de toutes les personnes enfin que
» j'avais placées dans mes conseils et dans
» mes cours souveraines, avaient ou un ave-
» nir à se créer, ou une fortune et des em-
» plois à se conserver; est-il étonnant que
» j'aie été aussi bien servi à mes débuts.

» L'Angleterre et la France, à puissance

» égale, ne peuvent vivre en paix : c'est » Carthage en présence de Rome. La chute » de l'une ou de l'autre terminera le diffé- » rend. Depuis 1814, la France en est à l'a- » baissement ; moyennant quelques affronts » secrets qu'on lui impose, on la laisse tran- » quille jusqu'à la première occasion de lui » faire de nouvelles plaies.

» La prospérité toujours croissante de la » France en 1805, devenait insupportable » au Gouvernement anglais. L'Autriche en » reçut cinq cent mille livres sterlings, et la » guerre recommença entre l'Allemagne et » la France : je n'en fus pas fâché. L'enthou- » siasme de la victoire m'avait frayé le che- » min du trône : m'y faire suivre, en com- » mençant, par de nouvelles victoires, c'était » m'en assurer de plus en plus la tranquille » possession. Je n'avais aucune inquiétude » sur le succès de mes armes. Outre une » grande valeur que le soldat avait héritée de

» ses triomphes, il y avait entre l'armée et
» son chef unité et confiance ; n'avais-je pas
» aussi institué la Légion d'Honneur ? Que
» ne doit-on pas attendre, un jour de bataille,
» d'une armée où le plus simple soldat peut
» conquérir à la fois le signe du brave et un
» contrat de rente. L'idée seule de savoir
» qu'en rentrant parmi ses concitoyens cha-
» que factionnaire lui portera les armes, au-
» rait suffi pour lui faire affronter le péril :
» mais j'avais pensé à tout. Il n'est par donné
» à tous les hommes de sentir le prix des
» honneurs qui ne sont que cela ; un peu
» d'argent ne gâte rien.

» Légion d'Honneur, ce titre est aussi
» beau qu'heureusement trouvé ; il est mon
» œuvre et ma propriété ; il n'appartient point
» aux hommes de m'en déshériter. On n'ap-
» préciera jamais bien tout ce que je dois à
» cette institution immortelle ; aussi l'éloge
» que j'en fais ici ne surprendra personne. Si

» jamais cet ordre est détruit, la France aura » tout perdu jusqu'à l'honneur.

» La bataille d'Austerlitz apprit à Fran- » çois II, qu'avec l'or des Anglais on peut » lever une nombreuse armée et perdre une » belle couronne. Il vint me voir à mon bi- » vouac ; il sentait son prince de la tête aux » pieds ; je vis trop en lui le souverain mal- » heureux, et pas assez l'ennemi que je devais » pousser jusqu'à l'extrémité. Je ne me mon- » trai point assez exigeant : ce fut une faute » qu'il m'a fait payer. Trois fois je lui ai rendu » sa couronne, et cependant je ne tenais à » lui par aucun lien qui dût me parler en sa » faveur. Plus tard, à mon tour, la fortune » m'a tourné le dos, et sa jeune fille que j'a- » vais rendue mère, était mon épouse... » L'histoire dira qui de l'empereur d'Au- » triche ou de l'empereur des Français a été » le plus généreux.

» Quelque peu que j'aie fréquenté Fran-

» çois II, je crois pouvoir hasarder sur lui le
» jugement suivant (1).

» Ce prince a plus de réflexion dans l'es-
» prit que d'imagination dans la tête, plus
» de jugement que de sagacité; il verrait
» beaucoup mieux, s'il aimait à voir par ses
» yeux; il porterait des jugemens plus sûrs,
» s'il ne les prenait tout faits dans la bouche
» des autres; facile à influencer quand on ne
» touche point son amour-propre, je le crois
» de bonne composition avec les autres sou-
» verains; quoiqu'il sache bien que les intérêts
» des peuples et des rois ne sont plus les
» mêmes qu'il y vingt-cinq ans, il est encore
» tout entier à l'ancien système : si jamais il
» fait à ses peuples quelques concessions, ce
» sera la force des choses qui les lui arrache-

---

(1) Ce portrait de l'empereur d'Autriche par Napoléon, a été tracé à l'île d'Elbe.

» ra; routinier par caractère, sa politique
» n'est que celle de quelques nobles qui, au
» lieu d'avancer avec le siècle, voudraient
» le faire rétrograder. Du reste, prince fa-
» cile à vivre, d'une loyauté à toute épreuve,
» et d'une amitié rare. »

BLOCUS CONTINENTAL

Décrété en 1806, AB (1).

« D'INCONCEVABLES succès avaient couronné » toutes mes entreprises. La France était à » l'apogée de sa gloire. Néanmoins cette » gloire, quelque colossale qu'elle fût, ne » pouvait reposer sur des bases certaines » qu'autant que l'Angleterre, sa mortelle en- » nemie, ne serait plus en mesure de l'in- » sulter ou de la faire insulter à prix d'ar- » gent.

» La marine de l'Angleterre est plus que

(1) Nous ignorons ce que signifie cette double lettre.

» supérieure aux flottes réunies de toute
» l'Europe. Je ne conseillerais pas à ces der-
» nières de la combattre. Convaincu de cette
» supériorité du pavillon anglais, il n'entra
» jamais dans ma pensée de mettre en mer
» pour l'insulter. Le continent me restait;
» j'en étais alors la puissance prépondérante.
» Une grande pensée me vint. C'étaient les
» prospérités du monde que je voulais ébau-
» cher en commençant par l'Europe : je
» croyais les Européens assez mûrs pour me
» comprendre et me seconder. Je déclarai
» mon système de blocus continental; les
» autres puissances jurèrent d'y coopérer. Si
» cette volonté bien décidée de repousser
» toutes les productions manufacturières et
» coloniales, se fût également soutenue du
» nord au midi, l'Angleterre était frappée
» au cœur. Les Etats-Unis d'Amérique, dont
» j'avais pressenti les dispositions, ne se mon-
» traient pas éloignés de faire cause commune

» contre les incendiaires de Philadelphie.
» Eût-il fallu faire des sacrifices pour les dé-
» cider, je n'en connais pas qui m'eussent
» coûté le moindre regret. Les Etats-Unis
» d'Amérique, si riches de leurs flottes et de
» leurs rades, coalisés tout-à-coup avec les
» puissances européennes contre l'insatiable
» Angleterre, c'en était fait de cette der-
» nière, les droits du monde étaient recon-
» quis et les mers libres : j'en serais mort de
» joie.

» L'Angleterre sentit la grandeur du péril,
» et n'épargna rien pour l'écarter. On achè-
» terait un royaume de ce qu'il lui en coûta
» pour anéantir mon système de blocus et
» soulever les peuples contre lui. Quand je
» pense que pour une tasse de café plus ou
» moins sucrée, on arrêta la main qui voulait
» affranchir l'univers, je ne puis que m'é-
» crier : O peuples! que vous méritez bien
» vos fers et votre ignominie ! »

« Quoi qu'en aient dit des hommes qu'il » est de mon rang de ne point qualifier, » l'histoire sanctionnera la grandeur et le » mérite de mon système de blocus conti- » nental. Que l'indolence et l'impéritie des » peuples l'aient repoussé, j'en suis moins » surpris qu'affligé. Toujours est-il vrai qu'il » accrut de moitié la dette de l'Angleterre ; » toujours est-il vrai qu'il a prouvé à l'Eu- » rope qu'elle pouvait amener les Anglais à » composer avec elle ; et qu'il suffit pour cela » de fermer le continent à leurs produits co- » loniaux et manufacturiers. N'eussé-je qu'in- » diqué ce côté faible de l'Angleterre, que » ce serait un titre à la reconnaissance des » autres nations.

. . . . . .

. . . . . .

BIBLIOTECA MUNICIPAL
"ORIGENES LESSA"
Tombo Nº 35.373

1807, GUERRE DE PRUSSE.

ALEXANDRE Ier (1).

« L'or et les intrigues de l'Angleterre avaient » fait merveille. Déjà quelques puissances ne » demandaient pas mieux que de me cher- » cher noise. La Prusse devança les autres, » et sur le refus de lui livrer le Hanovre elle » me déclara la guerre.

» J'ai toujours été pourvu d'assez de sagacité » pour ne point ratifier les réputations usur- » pées. Celle de la Prusse était de ce nombre; » l'événement l'a prouvé. Au dire de certaines

(1) La moitié de ce passage est datée de l'île d'Elbe, ce qui le termine a probablement été écrit à Sainte-Hélène.

BIBLIOTECA MUNICIPAL "ORIGENES LESSA"
Lençóis Paulista - SP

» gens qui jugent une puissance invincible, » parce qu'ils ont vu de beaux uniformes bien » défiler une parade, la Prusse était la première » puissance militaire du continent. Je n'en » croyais rien, mais je me gardais bien de » de le dire. C'était l'unique puissance à la- » quelle je n'avais point encore prouvé ma » supériorité. Il fallait bien, au moins une » fois, en venir aux mains afin de savoir à » quoi s'en tenir; cependant je n'aurais pas » le premier sonné la charge.

» Le roi de Prusse, il est vrai, homme » sage et bien pensant, ne partageait pas » l'opinion vulgaire sur la supériorité de sa » force militaire. Tout en la croyant respec- » table, il s'avouait que d'autres souverains » pouvaient la rivaliser; mais il adorait la » reine qui, pressée par la jeunesse prussienne, » sollicitait le roi de déclarer la guerre à la » France. Guillaume, moins convaincu que » séduit, prit prétexte du refus que je lui

» fis du Hanovre, pour marcher contre moi.
» Ce fut une faute, mais enfin d'aussi grands
» hommes que lui en ont faites d'aussi gran-
» des pour de moins jolies têtes : la reine de
» Prusse que je vis à Tilsitt était la plus jolie
» femme du monde.

» Mille folies furent faites à Berlin lors de
» cette déclaration de guerre. De jeunes
» étourdis vinrent aiguiser leurs sabres jusque
» sous les fenêtres de l'ambassadeur français;
» c'était probablement pour nous sauver
» les frais de leur faire donner le fil, car peu
» de jours après ces mêmes sabres n'apparte-
» naient plus à leurs maîtres qui les avaient
» déposés modestement à nos pieds.

» Je croyais bien l'emporter sur la Prusse.
» S'il se fût agi de toute la soumettre, j'aurais
» demandé deux ans; mais la conquérir en
» deux mois, c'est ce qui ne pouvait tomber
» dans l'idée de personne.

» Mon avant-garde rencontre les Prussiens

» à Salfeld. Le frère du roi qui les com-
» mandait, brave soldat, est tué en se pre-
» nant corps à corps avec un maréchal de
» logis; partie des ennemis est taillée en
» pièces; ceux qui restent sont nos prison-
» niers; très-peu se sauvent. Je me mets
» alors à la tête de l'armée; les Prussiens
» m'attendent à Jéna. C'est l'un des plus
» beaux jours ma vie. L'armée prussienne
» est anéantie; et bientôt après, ce tant
» vanté royaume est à la veille de ne plus
» compter parmi les puissances européennes.

» La France avait à se récupérer de tout
» l'or que depuis vingt-cinq ans elle versait
» en Prusse. J'en tirai de grosses sommes;
» mais elles n'équivalèrent jamais à celles
» qu'elle avait reçues de nous dans des temps
» où nous avions la bonté de la craindre.

» J'avais de grands desseins sur la Prusse;
» et ce ne fut que quelques jours après la
» paix de Tilsitt que je les abandonnai, par

» amitié pour l'empereur Alexandre, qui ce-
» pendant n'avait pas mon secret.

» Je savais de bonne part que la majorité
» des Prussiens inclinait beaucoup vers un
» gouvernement moins despotique. Je m'é-
» tais arrangé de façon à lui faire offrir par
» ses principaux magistrats une monarchie
» constitutionnelle ; je leur aurais laissé les
» coudées franches, et, sans que je m'en
» mêlasse en rien, ils se seraient donné le
» gouvernement qui leur aurait le mieux
» convenu. En ne me mêlant en rien dans
» leur nouvel ordre de choses, et c'est ce qui
» serait arrivé, j'aurais obtenu leur confiance
» et donné large carrière à leurs inclinations
» révolutionnaires. »

« Guillaume III, qui probablement n'aurait
» pas voulu abandonner sa couronne, se se-
» rait trouvé contraint de sanctionner la cons-
» titution que son peuple venait de se choisir:
» de là deux grands avantages pour moi.

» 1°. Les Prussiens, vivant sous un régime » plus doux, n'oublieraient pas que c'était » moi qui leur en avais donné le signal, » que c'était moi qui leur avais laissé la fa- » culté de le conquérir : conséquemment il » était impossible qu'il ne me restât pas beau- » coup d'amis parmi eux. Cet avantage est » d'autant plus à considérer, que plus tard » le cabinet de Berlin sut tirer un bon parti » de la haine qu'il avait inspirée contre moi » à ses peuples.

» 2°. Si le roi de Prusse eût refusé de sous- » crire à la nouvelle Charte, chose qui pro- » bablement serait arrivée, l'avantage alors » devenait immense pour moi. Le monarque » se mettait en guerre ouverte avec ses su- » jets : de là des factions à combattre, des » conspirations à déjouer, et mille autres » embarras inséparables d'une révolution. » Qu'en aurait-il résulté ? que le roi de » Prusse, occupé à soumettre son peuple,

» n'aurait eu ni le temps ni les moyens de
» faire une nouvelle levée de boucliers contre
» moi. En politique une telle faute est im-
» pardonnable. »

« Lors de la bataille d'Austerlitz, les
» Russes se trouvaient tellement hors de
» mesure, qu'il me suffisait de manœuvrer
» sur leur extrême gauche et sur leur centre
» pour les obliger à mettre bas les armes. Je
» n'en fis rien par égard pour l'empereur
» d'Autriche. Les Russes furent libres de se
» retirer. J'avais été généreux, Alexandre
» fut ingrat : quelque temps après il fit cause
» commune avec les Prussiens et marcha de
» nouveau contre moi.

» La bataille d'Eylau fut une des plus
» meurtrières que j'aie commandées. Les
» Russes s'y montrèrent dignes de leurs
» adversaires ; les Français y firent des
» prodiges. Je restai maître du terrain ; il
» m'avait coûté cher ; encore deux victoires

» comme celle-là et j'étais obligé de revenir
» me refaire sur le Rhin : les Russes ne s'en
» doutèrent pas. »

« La victoire de Friedland fut moins
» achetée et beaucoup plus décisive. Elle
» amena la paix de Tilsitt, surnommée par
» le soldat la paix des trois Empereurs,
» parce qu'en effet trois Empereurs s'y trou-
» vèrent. »

« Cette paix, qui sauva le roi de Prusse
» à qui je me préparais à tailler de la be-
» sogne dans ses propres États, je ne l'aurais
» pas consentie si, avant tout, je n'avais eu
» besoin de captiver l'estime et l'amitié du
» jeune Alexandre, et cela dans l'intérêt des
» grands desseins que j'avais sur la maison
» des Bourbons espagnols. »

. . . . . .

DE LA GUERRE D'ESPAGNE

ET

DES TROIS FRÈRES DE BONAPARTE.

« J'occupais le trône des Bourbons. Rien de » plus naturel que tout ce qui faisait partie » de cette famille ne fût toujours disposé à » me nuire dans un temps ou dans l'autre. »

» Expulser cette famille des trônes de » l'Europe, était bien certainement ce que » j'avais de mieux à faire pour ma sûreté et » celle de mes successeurs. En effet, tant » qu'un Bourbon occuperait un trône, celui » que j'avais reçu de l'assentiment général » de la nation ne serait toujours que précaire. » Voilà sans doute une vérité constante, une » vérité qui découle du sceptre que j'avais

» acquis, et que tous les raisonnemens pos-
» siples ne métamorphoseront pas en so-
» phismes. Or, si l'impartialité de mes con-
» temporains s'unit à celle des générations
» futures pour sanctionner cette vérité, que
» deviendra cette accusation bannale d'am-
» bition outrée ? Elle deviendra ce que de-
» viennent tous les faux jugemens du vul-
» gaire, on la méprisera pour rendre hom-
» mage à la vérité.

» Ne rien négliger de ce qui pouvait
» consolider ma couronne et la garantir à
» ma famille, m'était devenu d'une obliga-
» tion indispensable envers les Français, à
» qui je ne devais pas léguer des élémens de
» troubles. Il était cependant avéré que
» ces élémens se trouvaient en permanence
» contre le repos de la nation, tant qu'un
» sceptre européen serait dans la main d'un
» Bourbon. Or il est constant que l'impi-
» toyable politique repoussait des trônes

» cette antique et malheureuse famille. Un
» acte, quel qu'il soit, quand il est formel-
» lement commandé par la politique, cesse
» d'être un acte d'ambition ; la guerre d'Es-
» pagne fut de ce nombre. Quelques hommes
» d'État l'ont avoué de mon temps ; un plus
» grand nombre le publiera quand je ne
» serai plus. »

« Charles IV, il est vrai, se comportait
» bien à mon égard. Son fils l'aurait-il imité ?
» Je l'ignore. En aurais-je même été certain,
» que cela n'aurait rien ôté à la nécessité de
» l'expulser du trône. Je voulais bâtir pour
» des siècles, et l'existence d'un Bourbon
» roi menaçait, et dans le présent et dans
» l'avenir, l'existence de mon édifice. »

» Si je n'avais pas à me plaindre de Char-
» les IV personnellement, il n'en était pas de
» même de son gouvernement. Bien loin de
» tenir la main à ce que le blocus continen-
» tal fût maintenu sévèrement au terme de

» nos conditions, il favorisait de tout son
» pouvoir les fraudeurs anglais. C'était m'af-
» fliger dans ce que j'avais de plus sensible.
» Quoi qu'il en fût, j'aurais encore long-
» temps dévoré ces chagrins, si les trou-
» bles qui s'élevèrent tout-à-coup dans le
» royaume ne m'avaient impérieusement
» marqué l'instant favorable à l'exécution
» de mes projets.

» J'étais en paix avec le Nord. L'empereur
» de Russie et moi nous nous étions vus se-
» crètement. Je ne le connaissais pas encore
» assez pour me livrer à lui. Cependant je le
» poussais doucement et de manière à lui ins-
» pirer de la confiance. Ce ne fut pas sans suc-
» cès ; il me dit franchement que si les affaires
» d'Europe le lui permettaient, il voulait,
» une bonne fois pour tout, mettre les Turcs
» hors d'état d'inquiéter ses États. L'occasion
» me parut faite tout exprès pour lui faire
» confidence de mes desseins sur l'Espagne.

» Je lui fis part des motifs qui me déterminaient : ils lui semblèrent concluans, et il » me dit (ce sont ses propres mots) : D'honneur, à votre place, j'en ferais de même. » Nous nous jurâmes alors mutuellement, » lui qu'il ne me nuirait en rien dans ma guerre » avec l'Espagne, moi que je ne ferais rien » contre lui dans la guerre qu'il projetait faire » aux Turcs. S'il en est arrivé autrement, » toujours est-il vrai que nous étions l'un et » l'autre de bonne foi. »

« La ridicule ambition de Godoy, prince de » la Paix, avait tout mis sans dessus dessous » dans la famille royale ; la reine, qui était » l'âme des conseils, ne voyait plus que par » ses yeux. Charles IV, vieux et malade, sous- » crivait à tout. L'impéritie politique de Go- » doy et sa ridicule ambition lui avaient aliéné » tous les cœurs. Ses intrigues et ses rapports » avaient mis la famille royale à couteau ti- » rer avec son chef. L'occasion était belle,

BIBLIOTECA MUNICIPAL "ORÍGENES LESSA"
Lençóis Paulista - SP

» je la saisis : néanmoins je ne croyais pas en
» agir si brusquement avec les Bourbons es-
» pagnols qui s'étaient mis en mon pouvoir ;
» mais deux mémoires que Savary m'apporta
» de Madrid, sur la situation morale, poli-
» tique et financière de l'Espagne, me déci-
» dèrent à mettre la famille royale en chartre
» privée. Mes armées entrèrent alors dans les
» Espagnes. Parmi les généraux qui les com-
» mandaient il se trouvait de grands capi-
» taines, mais c'était l'œil du maître qu'il
» fallait là, plus que partout ailleurs. Je ne
» me suis jamais pardonné de n'avoir pas
» conduit cette guerre moi-même. C'est une
» grande tache dans l'histoire de mes entre-
» prises. En me bornant exclusivement à
» cette grande opération, en la dirigeant
» moi-même, je l'aurais conduite à bien, et
» l'Espagne n'aurait point été le théâtre de
» tant d'horreurs. Les moyens qui, à cette
» époque, étaient en ma puissance, sont un
» garant de cette assertion.»

« De grandes fautes ont été commises en » Espagne. La plus grande c'est de n'avoir pas » poussé plus vivement les Anglais. C'était là » qu'il fallait frapper de jour, de nuit, sans » relâche ; c'étaient là les troupes qu'avant » tout et à tout prix, il fallait anéantir. Je » n'ai été persuadé de cette vérité qu'après » coup, j'étais mal informé. »

« Cambacérès est peut-être le seul qui m'ait » donné un bon conseil dans cette grande » affaire. J'ignore encore comment et pour- » quoi je ne l'ai pas suivi. Ce n'était, il est » vrai, qu'un essai à faire ; néanmoins les ré- » sultats pouvaient en être incalculables. »

« Puisque dans cette guerre, me disait-il, » l'unique but que se propose Votre Majesté » est de voir une autre dynastie sur le trône » des Espagnes, signifiez-le franchement aux » Cortès ; dites-leur qu'il n'est rien que vous » ne soyez prêt à sacrifier pour obtenir ce » changement auquel est attachée la sûreté

» présente et future de votre couronne ; dites-
» leur que, s'ils souscrivent à cette unique
» condition, vous abandonnez à leur sagesse
» les destinées de leur patrie ; que vous leur
» laissez pleine et entière liberté de se don-
» ner tel roi qu'ils jugeront à propos, soit
» qu'il le prenne chez eux, soit qu'ils le choi-
» sissent au-dehors, promettant de n'influen-
» cer en rien leur choix, de l'approuver,
» quel qu'il fût, et de les aider à le soutenir
» envers et contre tous, toutefois et quand il
» leur plaira d'appeler Votre Majesté à leur
» secours ; qu'enfin, si leur réponse et leur
» décision sont conformes aux desseins de
» Votre Majesté, vous retirerez sur-le-champ
» toutes vos troupes du territoire espagnol.
» Vainement, ajoutait Cambacérès, m'objec-
» tera-t-on l'antique attachement des Espa-
» gnols à la maison de Bourbon. Les temps
» ne sont plus où cet amour était exclusif
» de tout autre intérêt. L'Espagne est indi-

» gnée de son abjection ; les neuf dixièmes
» de la nation soupirent après un nouvel
» ordre de choses ; les troupes partagent les
» mêmes sentimens, et le caractère connu
» de Ferdinand ne leur promet aucune con-
» cession dans l'avenir.

» Dans cet état de choses, il serait possible
» que les Cortès prissent en considération la
» proposition de Votre Majesté. Ce qui n'est
» ici qu'une supposition, prend un semi-ca-
» ractère d'évidence en voyant ce que sont
» aujourd'hui les hommes et les choses. Il en
» est des Cortès comme de nos assemblées
» nationales au commencement de la révolu-
» tion ; il s'y trouve des hommes qui ont
» personnellement besoin d'un grand mou-
» vement politique ; le changement de dy-
» nastie que leur proposerait Votre Majesté,
» avec promesse de l'appuyer en cas de
» besoin, cadrerait parfaitement bien avec
» leurs vues. Voilà sans doute de bonnes

» raisons en faveur d'un essai qui, s'il ne
» réussit pas, laissera les choses *in statu*
» *quo.* »

« C'est bien à peu près ainsi que s'était ex-
» pliqué Cambacérès. Tout en ne pouvant me
» rendre compte de tous les motifs qui m'em-
» pêchèrent de faire cet essai, je me souviens
» que la crainte d'établir une révolution si
» près de mon Empire y entrait pour quelque
» chose. Aujourd'hui cependant que je vois
» les choses ce que réellement elles étaient
» alors, il m'est prouvé que l'avis de Camba-
» cérès était sage, utile, bien pensé et sus-
» ceptible d'heureux résultats. »

« Les mémoires qui m'avaient été remis
» concernant la situation politique de l'Es-
» pagne, ne contribuèrent pas peu à me faire
» prendre de fausses mesures. On m'avait dit
» qu'ils avaient été rédigés d'après une étude
» approfondie des hommes et des choses. Je
» le crus; et cependant tout y était faux, jus-

» qu'au jugement porté sur le caractère des
» habitans. »

« Parmi les causes des revers et des cha-
» grins que j'ai éprouvés, soit en Espagne,
» soit ailleurs, je dois mettre en ligne de
» compte la presque nullité de mes frères,
» excepté Lucien qui aurait pu me rendre de
» grands services si sa mauvaise tête à mon
» égard ne m'avait contraint de l'éloigner de
» moi. Les trois autres n'étaient ni de taille,
» ni de force à gouverner le royaume d'Yve-
» tot. Il fallait nécessairement que toute la
» besogne roulât sur moi : c'est ce qui a fait
» dire qu'en leur donnant un sceptre je pré-
» tendais n'en faire que mes lieutenans. Cette
» assertion, quels qu'aient été les faits qui
» l'appuient, est tout-à-fait mensongère. J'ai
» transmis, il est vrai, des instructions à mes
» frères, je leur ai même donné des ordres;
» mais, et les preuves ne me manquent pas,
» leur impéritie et parfois leur mauvaise vo-

» lonté m'ont forcé d'en agir ainsi. Un mo-
» narque, dira-t-on, ne doit gouverner ses
» peuples que dans le sens de leurs intérêts
» et de leur génie. Ceci est moralement vrai
» pour tous les autres princes; mais on ne me
» niera pas qu'il en était bien autrement à
» l'égard de mes frères. Certes, si les nou-
» veaux rois d'Espagne, de Naples et de Hol-
» lande eussent voulu gouverner conformé-
» ment aux vœux et aux goûts de leurs peu-
» ples, ils auraient sur-le-champ rompu avec
» moi; peut-être même eussent-ils été forcés
» de faire cause commune avec mes ennemis.
» Qe serait alors devenu leur trône, qui ne
» pouvait être le leur qu'autant qu'il serait
» soutenu par la force et la gloire du mien? il
» aurait eu le sort du trône de Naples lors-
» que Murat abandonna ma cause pour plaire
» à ses sujets. C'est ainsi qu'en politique deux
» et deux ne font pas toujours quatre. »

» La guerre d'Espagne tirait en longueur;

» je pensais bien lasser ainsi la patience des
» Espagnols ; je me trompais, et cela devait
» être ; on me les avait peints le contraire de
» ce qu'ils étaient. Ce peuple, je lui rends
» justice, s'est montré dans son malheur, su-
» périeur aux peuples anciens et modernes ;
» il n'y aura jamais qu'une voix là-dessus.
» Chez lui ce fut un désespoir unanime et
» raisonné, passé dans toutes les classes des
» deux sexes. Une vierge et une prostituée,
» un honnête homme et un bandit, s'unis-
» saient sans répugnance pour tuer un Fran-
» çais. Cela valait mieux que dix armées. Si,
» en 1814, les Français eussent été, de moi-
» tié seulement, inspirés de même, les alliés
» n'auraient pas revu leurs foyers. Cela est
» d'autant plus vrai, qu'outre notre déses-
» poir, nous aurions eu de plus que les Es-
» pagnols, une armée de vieux soldats prête
» à se former de nos débris. Mais, et il faut
» le dire, l'idée d'une invasion avait réuni

» tous les Espagnols, et les Français, au con-
» traire, se désunirent à l'approche des al-
» liés : ce fut, il est vrai, l'ouvrage de quel-
» ques hommes que l'histoire proclamera
» traîtres ou gens de bien. Peut-être aussi,
» et pour être juste envers les Français, n'est-
» il pas donné à tous les peuples de s'ar-
» mer d'un grand désespoir, de faire abné-
» gation de tout, de ses biens, de sa vie, de
» ses affections les plus chères, de brûler en-
» fin sa maison pour en jeter les tisons à la
» tête de son ennemi : c'est ce qu'ont fait les
» Espagnols.

» Quelque fût l'état des choses en Espa-
» gne, il ne me vint pas dans l'idée que de
» simples habitans, armés de leur seul dé-
» sespoir, pussent tenir long-temps contre
» des soldats qui avaient défait les plus
» belles armées de l'univers. De telles ré-
» sistances n'étaient plus de mon siècle, et
» bien d'autres que moi ne les eussent pas

» devinées. Certain que la valeur de mes
» troupes lasserait le désespoir des Espa-
» gnols, je quittai l'Espagne, laissant à mes
» généraux le soin de la réduire. »

. . . . . .

DE JOSÉPHINE
ET DE MARIE-LOUISE.

« Le mortel que les événemens, et peut-
» être aussi les décrets éternels, appellent au
» gouvernement des nations, est sans con-
» tredit l'homme qui s'appartient le moins :
» plus que tout autre, j'étais sur le trône cet
» homme-là. Je devais plus aux Français que
» les Rois mes prédécesseurs ; j'étais l'élu du
» peuple, et non son maître par droit de
» naissance ; j'avais placé la France au pre-
» mier rang des puissances européennes. C'é-
» tait superbe ; mais pour que cela fût stable,
» il me fallait un héritier, et sous ce rapport
» Joséphine était sans espoir.

» Je ne pense pas que dans tout l'univers

» il fût une femme qui me convînt mieux
» que ma première épouse. Sut-elle se mettre
» en rapport avec mes goûts, mes habitudes,
» mes principes, mon humeur et mes vo-
» lontés, ou tout cela lui était-il naturel, tou-
» jours est-il vrai qu'elle était la personne de
» son sexe avec laquelle j'aimai le mieux à
» vivre, avec laquelle j'ai connu plus de
» bonheur domestique. Ces vérités, que sem-
» ble démentir notre séparation, n'en sont
» pas moins aussi constantes que la lumière.
» Si ma première épouse m'eût donné un
» héritier, quelque important qu'il fût à ma
» gloire et à l'illustration de ma famille, de
» m'allier à la fille des Rois, cet alliance
» n'aurait jamais eu lieu. Cet aveu, je le dois
» à la mémoire d'une femme que les Français
» n'ont pas assez connue (1), et que mon
» intérêt peut-être a mis dans la tombe.

---

(1) Bonaparte ne doit s'en prendre qu'à lui si les

» S'il n'eût entré dans mon caractère de » me montrer supérieur à tous les genres de » chagrins, j'aurais, lors de ma rupture avec » Joséphine, prouvé aux Français que c'était » de ma part un grand sacrifice fait à leur » bonheur et à leur tranquillité future. Je » n'en parlai que faiblement, et ce trait de » caractère et de fermeté m'a fait mettre in- » justement au rang des ingrats par des gens » qui datent mes tribulations du jour où » je répudiai ma première épouse. C'est en- » core un reproche dont je me sens intérieu- » rement absous.

» Mon union avec la fille de François II » satisfaisait à la fois ma politique et ma fé- » licité personnelle. Le rang de l'Archi- » duchesse, sa jeunesse et sa candeur, me

---

excellens conseils que lui donna son épouse ne sont point venus à la connaissance du public. Il ne voulut jamais permettre que son nom parût quelque part.

» promettaient des jours de gloire et de
» bonheur; bientôt elle me donna un fils.
» Comme homme, je n'avais plus rien à dé-
» sirer; comme souverain, et appelé à de
» grandes choses, il en était autrement. Je
» crus qu'il était de ma gloire et de l'intérêt
» des Français de les mettre, eux et les autres
» peuples d'Europe, à l'abri d'une grande ser-
» vitude à venir. Ce projet, tout en faveur de
» l'indépendance des États européens, fut
» réputé l'acte d'une ambition insatiable. On
» me prêta des idées absurdes, un projet im-
» praticable au siècle où nous sommes, celui
» d'une monarchie universelle en Europe.
» On ne vit plus qu'un conquérant dans un
» monarque qui voulait mettre ordre à ce
» que les Baskirs et les Cosaques ne vinssent
» un jour donner le knout aux habitans de
» Varsovie, de Vienne, de Berlin et même
» de Paris. L'idée que l'ambition seule me
» dirigeait sur la Russie prévalut. Si les

BIBLIOTECA MUNICIPAL "ORIGENES LESSA"
Lençóis Paulista - SP

» autres souverains n'y mirent pas tout de
» suite opposition, c'est qu'ils n'étaient pas
» en mesure de le faire. Plus tard, ils levè-
» rent le masque. »

. . . . . .

. . . . . .

GUERRE EN RUSSIE.

« Le blocus continental fut conçu dans l'in-
» térêt des peuples qui le repoussèrent, parce
» qu'ils ne le comprirent pas; c'est le sort des
» grandes entreprises au-dessus de la portée
» du vulgaire. Ma guerre contre la Russie,
» qui n'avait d'autre but que d'affranchir l'Eu-
» rope des chaînes que chaque jour les Czars
» lui forgent à bras de géant, m'a fait des
» ennemis chez les nations que je voulais
» préserver.

» Cinq ans se sont à peine écoulés depuis
» que j'ai marché contre la Russie, que déjà
» l'énorme accroissement de sa puissance jus-
» tifie le frein que je voulais mettre à son
» ambition. La Pologne est sous le joug des
» Moscovites!

» La servitude européenne commencera » par la Turquie. Je sais aujourd'hui ce que » veulent dire ces paroles qu'Alexandre m'a- » dressa lors de notre secrète entrevue : Sitôt » que les affaires d'Europe me le permettront, » je veux mettre les Turcs hors d'état d'in- » quiéter mes provinces. Le Czar saisira la » première occasion d'humilier le Croissant. » J'ai eu par devers moi des preuves que » le cabinet de Saint-Pétersbourg est à l'af- » fût de tout ce qui peut susciter des em- » barras au grand Seigneur. La lutte entre » les deux puissances ne sera pas long-temps » douteuse ; car tel est le vice du gouverne- » ment turc, qu'une bataille perdue fera de » Constantinople une succursale de l'Empire » des Czars.

» Une seule puissance peut encore sauver » l'Europe des suites inévitables du succès des » Russes au-delà du Bosphore ; c'est l'Angle- » terre.

» Si cette dernière puissance ne s'oppose » à ce que les Czars démembrent l'héritage » des sultans, elle court risque de perdre un » jour une grande partie de sa suprématie » maritime (1). Il en résultera que, pour se » conserver l'empire des mers, l'Angleterre » ne souffrira point que le pavillon russe s'é- » tablisse dans les ports ottomans. C'est » ainsi que l'Europe devrait son indépen- » dance à la rivalité de ces deux grandes » puissances. Disons aussi qu'en partant ha- » billement de ce point, le système politique » des autres gouvernemens se trouverait tout » tracé. »

« Les Russes sont aujourd'hui sur le con- » tinent ce que les Anglais sont sur les mers ; » or ce qu'ont de mieux à faire les autres » peuples, c'est d'encourager ces deux grandes

(1) Ce passage est d'autant plus curieux qu'il est daté du 27 nombre 1817.

» puissances à s'entr'égorger. Quand deux superbes lions, la terreur des forêts, viennent » à se prendre aux crins, bien mal-avisés » seraient les autres animaux de vouloir les » séparer ; de la destruction des deux combattans dépend la sûreté de tous. »

« Je crois avoir suffisamment prouvé que » j'avais de bonnes raisons pour porter la » guerre au sein de la Russie. Cependant je » ne me décidai tout-à-fait qu'en apprenant » que l'empereur Alexandre avait dit qu'a- » vant deux ans la Pologne ferait partie de » ses Etats. Je pensai devoir le prévenir. Un » homme qui passe pour s'y connaître a dit » qu'une grande faute que j'avais faite avant » de commencer cette guerre, avait décidé » de mes armes en Allemagne ; c'était, selon » lui, de n'avoir pas rétabli le royaume de » Pologne sur de fortes bases, en intéressant » les puissances voisines à sa conversation par » de grands sacrifices faits autre part. »

« Quelque spécieux que paraisse ce rai-
» sonnement, je n'ai pas cru devoir le faire ;
» et le caractère des Polonais en est la cause.

» Ce peuple naturellement plus léger que
» le Français, soupirant comme lui l'indépen-
» dance et la liberté, ne lui ressemble plus
» quand il s'agit de persévérance et de téna-
» cité ; tout chez lui se fait par enthousiasme
» et par secousse. Un plan vaste, à la réus-
» site duquel grands et petits doivent néces-
» sairement concourir en dépit des périls et
» des événemens, me parut outre-passer ses
» forces et ses qualités morales. Je crois ne
» m'être pas trompé sur son compte, et néan-
» moins je suis presque certain qu'il m'aurait
» été plus avantageux d'en faire une forte
» puissance du second ordre. »

« Mon arrivée dans la seconde capitale des
» Czars se compose d'une succession de faits
» militaires tels qu'il n'en est pas de sem-
» blables dans les annales du monde. L'intré-

» pidité seule de mes troupes pouvait m'y
» préparer des revers. Il fallait sauter à la
» bride des chevaux et au collet des fantas-
» sins pour les empêcher d'avancer. J'ai failli
» faire décimer quarante-cinq chasseurs pour
» avoir sabré, sans commandement, un esca-
» dron de la garde impériale russe. C'était un
» véritable scandale de valeur et d'intrépidi-
» té, contre un ennemi qui, de son côté, se
» battait bien ; c'est une justice qu'il faut
» rendre aux Russes. »

« Certains politiques de carrefours ont, de
» propos délibéré, condamné mon expédi-
» tion en Russie. Pauvres têtes qui n'ont point
» vu qu'à Moscou les destinées du monde
» étaient sur le tapis ! C'était déjà quelque
» chose que d'avoir engagé un si grand
» jeu dans l'intérêt des autres hommes. Moi
» vainqueur, l'antique manière de gouverner
» les nations était à jamais anéantie, l'univers
» prenait une autre forme ; moi vaincu, les

» souverains se retrouvaient en mesure de
» gouverner les peuples comme par le passé,
» si toutefois les peuples ne se décidaient à
» affronter les baïonnettes des souverains.
» C'était l'ancien régime en présence d'un
» nouveau. Les élémens ont décidé en fa-
» veur de ce dernier.

» La fortune me commandait de mourir à
» côté de mes soldats en retraite ; l'honneur
» et l'urgence de sauver l'Empire d'une ruine
» totale me faisaient une loi de revenir au
» plus vite à Paris, où je n'arrivai qu'à temps
» pour intimider les traîtres qui, plus tard,
» ouvrirent les portes de la capitale aux alliés.

» Si j'étais mort dans la retraite de Mos-
» cou, les Bourbons ne régneraient point
» en France. Après le passage de la Bérésina,
» l'Empire n'était encore à la merci de per-
» sonne. Les souverains d'Allemagne eus-
» sent-ils fait à l'instant même cause com-
» mune avec les Russes, que les Français

» pouvaient, en peu de jours, leur opposer » une armée respectable sans appeler des » secours de l'intérieur. Les nombreuses gar- » nisons retirées des places fortes, et réunies » aux braves échappés à la retraite de Mos- » cou, eussent présenté une masse de vieux » soldats capable de se maintenir sur le Rhin » et de se reporter plus tard en avant. Les » forces que je mis sur pied six mois après » sont une preuve irrécusable de ce que j'a- » vance.

» Mon nom eût manqué à l'armée ; peut- » être était-ce quelque chose ; mais cela n'eût » rien décidé, parce que je laissais après moi » une foule de bons capitaines, élevés à » mon école, et susceptibles de rivaliser les » meilleurs généraux ennemis alors en petit » nombre.

» Dans cet état de choses et à cette époque, » les Bourbons n'avaient pas même une lueur » d'espérance. Le sol français était non-seu-

» lement intact, mais de grandes conquêtes
» en faisaient encore partie. Quelques fac-
» tions auraient peut-être un moment troublé
» l'intérieur ; mais la régente et mon fils
» étaient là : vingt-quatre heures leur eussent
» suffi pour écraser les factieux, parce que
» mon fils avait pour lui l'armée et les quatre
» cinquièmes de la nation. La régente n'a-
» vait-elle pas encore la ressource de resti-
» tuer l'Italie à son père qui, à ce prix,
» se serait levé contre les ennemis de son
» petit-fils. Les intérêts de l'Autriche diffé-
» raient alors de ce qu'ils devinrent deux ans
» plus tard.

» Les pertes que nous avions faites en Rus-
» sie se trouvaient presque entièrement ré-
» parées. Les sacrifices de la nation avaient
» été dignes d'elle. Au mois de février, j'étais
» de nouveau formidable au cœur de l'Alle-
» magne. Là, sans doute, j'aurais ressaisi ma
» première supériorité, si tous mes ennemis

» eussent été sur le champ de bataille. Mal-
» heureusement j'en avais laissé à Paris, qui
» pour être moins en évidence n'en étaient
» que plus dangereux. L'Angleterre qui,
» pour consommer ma ruine, m'aurait cher-
» ché des adversaires dans les entrailles de la
» terre, soldait des traîtres jusque dans les
» premiers corps constitués de l'Empire. Je
» m'en aperçus lors de ma présence au corps
» législatif.

» L'un d'eux, assis sur des sacs de guinées
» anglaises, m'attaquant en abus de pouvoir,
» osa me signaler aux reproches de la nation.
» Cet homme ne méritait pas moins qu'un
» cul-de-basse-fosse : ses intentions eussent-
» elles été bonnes que l'instant choisi pour
» les proclamer suffisait seul pour le rendre
» coupable au premier chef.

» Supposé même que mes actions eussent
» été en sens inverse des constitutions que
» j'avais jurées, était-ce au moment que j'al-

» lais me mettre seul en présence de l'Europe
» armée qu'il fallait essayer de lui apprendre
» que je n'avais ni toute l'estime de la na-
» tion, ni toute sa confiance? J'en appelle
» à la politique la plus indulgente, quel
» souverain en Europe n'aurait point appelé
» les tribunaux à prononcer sur le crime
» d'un tel homme? Si j'eusse fait faire bonne
» justice de ce traître et de cinq à six autres
» qui ne valaient pas mieux, les Cosaques
» n'auraient jamais campé dans les Tui-
» leries. Tout acte d'indulgence déplacé est
» presque toujours plus dangereux qu'un
» meurtre politique. »

« S'il faut en croire des hommes inca-
» pables d'apprécier la conduite d'un sou-
» verain qui ne veut pas s'exposer à cesser
» de l'être, j'aurais voulu asservir le corps
» législatif. Eh bien, non. Quand je lui ai
» parlé haut, c'est que je m'apercevais qu'il
» voulait outre-passer ses pouvoirs. J'avais

» pour en agir ainsi les fautes de la cour en » 1789 et la fin tragique du roi de France. » L'une et l'autre se sont perdus en ne s'op- » posant pas de toutes leurs forces à ce que » l'Assemblée constituante outre-passât son » mandat. Ce fut d'abord de légères usur- » pations sur les priviléges du monarque ; » bientôt elle se crut souveraine comme le » prince et plus inviolable que lui. Cette » grande opinion que l'Assemblée avait d'elle- » même était l'unique chose qu'avant tout la » cour devait lui enlever. Ce n'était point » le marquis de Bressé qu'il fallait lui en- » voyer, c'était à tous risques et périls des » baïonnettes. »

« J'ai toujours eu le plus profond mépris » pour les raisonnemens faits après coup, » et, selon moi, c'est en politique ce qu'il » y a de plus commun et souvent de plus » inutile. Quoi qu'il en soit, j'ai pensé devoir » hasarder ce paragraphe. Premièrement

» parce qu'il est une grande leçon pour les » souverains vivans et à naître ; en second » lieu, parce que du jour où l'Assemblée » constituante empiéta sur les priviléges de » la couronne, datent les progrès de la ré- » volution ; enfin, parce qu'en pareille po- » sition j'en aurais tout autrement agi que » la cour de France. Ce n'est pas cependant » que, de prime-abord, j'eusse fait courir sus » aux Bailly, aux La Fayette, aux Mirabeau » et autres personnages de l'époque ; de tels » hommes méritaient bien qu'on s'expliquât » avec eux ; mais, à coup sûr, j'en aurais » fait mes amis ou mes victimes : entre ces » deux manières d'opérer il n'y avait pas de » milieu. »

. . . . . .

« Mon départ pour Dresde avait élargi » le champ aux machinations secrètes des » traîtres cachés dans la capitale et dans » quelques autres grandes villes de l'Empire.

» Bientôt de faux bruits et des nouvelles » alarmantes furent semés dans toutes les » classes ; l'ignorance trompée ou séduite » prit rang, sans trop savoir pourquoi, dans » les factions ennemies du gouvernement. »

« Cet état de choses, élevé contre moi, » me plaçait entre deux lignes de dangers » presque insurmontables, ceux de l'intérieur » et ceux du dehors. L'affaire de Leipsick et » notre retraite sur le Rhin mirent le comble » à nos infortunes. »

« La France fut envahie ; cependant rien » n'était encore désespéré, et son sol serait » devenu le tombeau des armées ennemies, » si les Français de 1814 eussent été seule- » ment les Français de 1812. Mais la trahi- » son y avait pourvu. Les partis s'étaient » formés sous l'influence des différens chefs ; » l'irrésolution, l'inquiétude étaient passées » des citoyens dans les corps administratifs ; » de là l'homicide indolence dans le service

» des armées, la mollesse des maires et des
» préfets à la recruter. Le gouvernement
» frappé de stupeur ne savait ni ce qu'il fai-
» sait ni ce qu'il avait à faire ; Savary voyait
» beaucoup de méfaits, et ne sévissait pas ;
» l'armée seule faisait bien son devoir. Ces
» pelotons de guerriers dont la valeur et la
» patience tenaient du prodige, luttaient
» alors contre un million d'hommes. La cam-
» pagne de 1814 est le chef-d'œuvre du
» genre : moins rompu que je ne l'étais aux
» combats, tout autre général en aurait fait,
» ainsi que moi, une campagne immortelle.
» Pouvait-on faire autrement que de grandes
» choses avec des soldats qui ne comptaient
» ni le nombre des ennemis, ni la fatigue,
» ni la faim, ni les revers, ni la mort ? »

« On se trompe si on croit que, par pur
» entêtement, je rejetai la paix à Châtillon.
» Je n'avais que de trop puissans motifs pour
» la refuser. Des dépêches, enlevées trois

» mois avant à Meissenheim dans le Hunds-
» Ruck, m'avaient donné la mesure des ou-
» trages qui m'étaient réservés, si, après
» avoir subi le joug, je n'étais de force à lut-
» ter contre l'une des trois premières puis-
» sances du nord, que l'Angleterre aurait
» protégée de son or. »

« Vainqueur de l'Europe depuis quinze
» ans, depuis dix j'avais l'honneur de tenir
» le sceptre d'une grande nation, et mon
» épouse était la fille des rois. Etait-ce avec
» tous ces titres que je pouvais accepter la
» honte et l'infamie? Je n'y ai jamais pensé
» et l'histoire m'en tiendra compte. »

« Et les alliés aussi avaient leurs raisons
» pour m'offrir la paix à Châtillon. Plus ils
» avançaient en France et plus ils craignaient
» de ne pouvoir en sortir; ils en croyaient
» le sol hérissé de fer et toujours prêt à se
» couvrir de soldats. Le sort de mes troupes
» en Espagne les épouvantait, aussi ne mar-

» chaient-ils qu'en tremblant et avec les plus
» grandes précautions. Ils suivaient en cela
» les instructions de Bernadotte, qui, si elles
» eussent toujours été constamment suivies,
» m'auraient donné le temps d'anéantir les
» alliés. Ce n'est pas que les avis de Bernadotte
» ne fussent très-sages, mais ils étaient hors
» de saison, parce que les Français n'étaient
» plus ce qu'il les avait laissés. Voici un ex-
» trait de ces mêmes instructions. »

. . . . . .

. . . . . .

La prudence et la modération doivent autant que la force diriger les opérations des souverains alliés sur le territoire français. Il faudra le moins possible en exaspérer les habitans. Quoique peu sujets à se laisser prendre au désespoir, si, par suite de mauvais traitemens ils en étaient atteints, les armées de leurs Majestés auraient beaucoup à souffrir. Si les ennemis que Napoléon a dans l'inté-

rieur, ne mettent à profit les circonstances pour lui aliéner les cœurs, il pourrait se faire qu'il se fît suivre par de nombreux bataillons. Quelque peu nombreuse, cependant, que soit l'armée qu'il commandera, les souverains alliés n'oublieront pas de se tenir constamment en garde contre la hardiesse et le désespoir de ses manœuvres. . . . . .

. . . . . .

(*Extrait de la note remise par Bernadotte, prince de Suède, à leurs Majestés les Souverains Alliés, le* 15 *décembre* 1813.)

« En m'offrant la paix à Châtillon, les » alliés, peu sûrs encore du terrain, n'avaient » d'autre but que de se donner une année » pour l'étudier et de revenir ensuite com- » pléter ma ruine. J'avais leur secret, je » voulus en finir tout de suite, et cela d'au- » tant mieux, que je me croyais encore les » moyens de m'en retirer avec honneur. En » effet, quoiqu'on s'obstine à le nier, j'étais

» à la veille de donner au monde le spectacle
» d'une seule puissance anéantissant sur son
» terrein toutes les armées de l'Europe. J'é-
» tais parvenu, par des manœuvres que les
» gens du métier peuvent seuls apprécier,
» à tourner les alliés sur leurs derrières et par
» leur extrême droite ; quelques jours plus
» tard et leurs communications étaient in-
» terceptées ; toutes les garnisons du Nord
» allaient recevoir le jour et l'heure de faire
» un mouvement général tellmeent coor-
» donné avec ma grande opération, qu'à
» moins d'un miracle les alliés ne pouvaient
» m'échapper : ajoutons à cela qu'un grand
» mouvement devait s'opérer dans une par-
» tie de la Champagne et de la Lorraine,
» mouvement qui, dans la position où l'en-
» nemi se serait trouvé, m'aurait valu une
» armée. »

» Qui croirait maintenant que l'homme
» qui avait combiné et mis en présence toutes

» les parties de cette grande manœuvre, n'en
» vit pas l'exécution par sa propre faute ?
» C'est cependant ce qui est avéré.

» Sans besoin politique, et seulement pour
» tranquilliser l'Impératrice, je lui dépêchai
» un courrier porteur d'un plan détaillé de
» toutes les opérations que j'allais comman-
» der. Malheureusement ce courrier fut pris
» et avec lui toutes ses dépêches. Ce malheur
» me coûte un trône.

» Les alliés, épouvantés de leur situation,
» agitaient de se mettre en retraite, lorsque
» M. Pozzo-di-Borgo ouvrit l'avis de mar-
» cher à l'instant même sur Paris. Il en fut
» cru; les alliés furent sauvés, et mes espé-
» rances anéanties.

» Je ne comptais point sur la capitale pour
» soutenir un siège, et, certes, j'eusse été
» le premier à m'y opposer. Il n'appar-
» tient qu'aux habitans mêmes d'une cité
» d'appeler dans leurs foyers des calamités

» semblables à celles qui désolèrent l'héroï-
» que Sarragosse. Néanmoins il ne me vint
» jamais dans l'idée que Paris ouvrirait ses
» portes avant d'être bien certain que je ne
» pouvais plus le secourir.

» Mon premier mouvement fut de l'accu-
» ser, mais je ne tardai guère à lui rendre
» justice. Le maréchal Ney me fit un ample
» détail des nombreuses perfidies mises en
» œuvre pour enchaîner le courage de la popu-
» lation parisiennne, rendre nul et malheu-
» reux celui des troupes qui se battaient à l'ex-
» térieur, et sauver aux alliés les suites de ma
» présence à la tête des intrépides soldats que
» j'amenais au secours de leurs concitoyens.

» Je comptai trop sur l'enthousiasme que
» pouvait inspirer à la capitale la présence
» de mon épouse et de mon fils. L'Impéra-
» trice était trop jeune encore, et pas assez
» brisée aux affaires, pour suppléer par sa
» propre énergie à la mollesse de ses conseils

BIBLIOTECA MUNICIPAL "ORÍGENES LESSA"
Lençóis Paulista - SP

» et à l'incertitude des autorités. En lui don-
» nant mon frère pour second, je n'avais pas
» assez réfléchi que l'homme, qui ne sut rien
» faire pour se conserver un trône, ne serait
» pas plus habile à défendre une cité.

» Surveiller les factieux et les réprimer,
» s'entourer d'hommes non moins sensés que
» braves, donner l'exemple en payant de sa
» personne, mettre à profit toutes les bonnes
» volontés, soutenir tous les enthousiasmes,
» et réveiller dans tous les cœurs les sentimens
» généreux, voilà les instructions que je lui
» avais laissées en partant : comment les sui-
» vit-il ? il prit la fuite au moment du danger.
» Vous ne pouvez quitter Paris, lui fit dire
» Joséphine, avant de savoir si l'Empereur
» ne marche point à son secours. Si José-
» phine eût été la mère de mon fils, la France
» aurait eu le spectacle d'une autre Margue-
» rite d'Anjou. »

« Le duc de Raguse fut-il ou ne fut-il pas

» un traître à mon égard ? L'intérêt de sa » patrie lui commandait-il ce qu'il a fait, ou » pouvait-il faire mieux ? Voilà ce que je me » suis toujours demandé sans jamais pouvoir » m'en rendre compte. Cependant, si, au » 20 mars, je l'eusse rencontré dans nos » rangs, la question était décidée en sa fa- » veur ; sa fuite seule l'a porté sur la liste des » proscrits.

» Si Talleyrand de Périgord fut compris » dans la même liste, ce n'est pas pour avoir » le premier proposé aux souverains alliés de » rappeler les Bourbons ; ses fautes dataient » de plus loin. En insistant pour que l'on ne » traitât plus avec ma famille, il se donnait » gratis un petit air de méchanceté. Du mo- » ment où le trône m'était enlevé, la ques- » tion se trouvait décidée ; personne de ma » famille ne pouvait plus régner en France, » mon fils encore moins qu'un autre, ou mon » exil n'eût été qu'illusoire.

» Quelque longue qu'ait été la carrière po-
» litique de l'ancien évêque d'Autun, elle
» fut plus bruyante que méritante, plus
» ambitieuse qu'utile : l'impartialité tient le
» crayon.

» Une seule bonne action le recommande
» à la reconnaissance de son pays; c'est d'a-
» voir décidé les souverains alliés à rappeler
» les Bourbons. C'était en effet le moyen de
» parer à bien des malheurs, d'arracher la
» France aux factions qui pouvaient de nou-
» veau la déchirer, et de mettre un frein aux
» vues secrètes du cabinet de Berlin, qui
» n'était que faiblement disposé à respecter
» l'intégrité de l'ancien territoire français.

.....

.....

MON ABDICATION,

MON DÉPART POUR L'ISLE D'ELBE,

MON RETOUR EN FRANCE.

« Il est probable que la postérité s'étonnera » de ce que j'ai désarmé sitôt après la capitu- » lation de Paris. Ce revers, quelque grand » qu'il fût, ne me faisait point une loi de » souscrire à ma retraite dans l'île d'Elbe. Il » me restait des ressources immenses. Libre » encore de tirer un bon parti de l'armée d'I- » talie, de rappeler une foule de garnisons, » de ramasser les débris des troupes qui avaient » défendu la capitale, je pouvais réunir le tout » au corps d'armée que je commandais, ce qui » m'aurait fait au moins cent quarante mille » hommes, qui auraient préféré la mort à la

» honte de m'abandonner. Avec ces forces » il était prouvé que je pouvais tenir la cam- » pagne, fatiguer les alliés, et les amener à » meilleure composition. Si je n'eusse pensé » qu'à moi, j'aurais usé, jusqu'à la dernière, mes » nombreuses ressources. Mais cette France » qui me fut toujours si chère, à qui je devais » tant, était là, sous mes yeux, palpitante de » malheurs et de souffrances. Les alliés avaient » déclaré qu'à moi seul ils faisaient la guerre; » c'en était assez : je souscrivis généreusement » à ce qu'il ne fût pas versé de sang pour ma » cause : il n'appartient point à la malice des » hommes de m'enlever la gloire de ce grand » sacrifice. Nos neveux diront qu'il fut vo- » lontaire, qu'il me restait de grands moyens » pour ne pas le faire, qu'il me fut enfin ar- » raché par l'amour que je portais au grand » peuple qui m'avait couronné.

» Je voulus bien signer une abdication qui » dans le fait n'était qu'une momerie. Je me

» retirai dans l'île d'Elbe, suivi d'un petit » nombre de ces vieux vétérans de gloire dont » l'intrépidité avait mis hors de combat les » plus anciens guerriers de l'Europe et du » Nil. »

« Si les calomnies politiques étaient un » crime aux yeux de l'Eternel, nul souverain » ne trouverait grâce.

» Les souverains alliés ont publié que j'a- » vais rompu mon ban; mais ils n'ont pas « dit qu'eux-mêmes m'avaient forcé à le » rompre. A peine étais-je dans mon exil, que » le prince E..... me fit savoir que la Prusse » et l'Angleterre négociaient mon transport » sur de lointains rivages. C'était une horreur; » je pensai aux moyens de m'y soustraire. Les » fautes en tous genres que faisaient alors les » ministres de Louis XVIII et leurs créatures » me servirent merveilleusement; ce fut la » planche qui me conduisit sans obstacles à » Paris.

BIBLIOTECA MUNICIPAL "ORÍGENES LESSA"
Leopoldo Paulista - SP

» Mon retour en France fit un plaisir indi-
» cible au ministère anglais. Les lords Ca-
» theart et Londondéry s'en félicitèrent mu-
» tuellement ; cela devait être. Ils y voyaient
» un nouveau moyen de tourmenter la France
» et de lui enlever les restes de ce que la vic-
» toire lui avait acquis.

» J'ignore au juste quel genre de malheurs
» me préparaient les puissances alliées, si je
» n'avais quitté l'île d'Elbe. Mais ce que je
» puis assurer, c'est que des tribulations sans
» nombre m'attendaient à Paris (1). Ce n'é-
» tait plus par les constitutions de l'Empire
» qu'une classe d'hommes voulait bien me
» permettre de régner. A leurs paroles, à leur

---

(1) Tout ce passage est écrit de la main de Napoléon ; mais à en juger seulement aux différentes sortes d'encre dont il s'est servi, il est aisé de voir que l'ouvrage avait été long-temps, et à diverses reprises, mis sur le métier.

» maintien, je m'aperçus que dans l'exilé de
» l'île d'Elbe, ils ne voyaient plus l'homme
» du 18 brumaire et le vainqueur d'Auster-
» litz. J'étais indigné ; mais je pris assez sur
» moi-même pour n'en rien témoigner. Il
» fallait avant tout que je visse le mode de
» gouvernement qu'ils voulaient m'imposer.
» On vint enfin m'en donner communication ;
» c'était à la fois du jacobin déguisé et du
» républicain à découvert. Dans ce char mal
» construit, le monarque, il est vrai, aurait
» eu la première place, mais, et quoique
» chargé de toute la responsabilité, d'autres
» que lui auraient tenu les rênes. Je m'en
» expliquai franchement avec M. Benjamin
» Constant, que je croyais plus enclin à tra-
» cer de justes limites entre le pouvoir du
» prince et les droits du peuple. Je trouvai
» M. le conseiller raisonneur, verbeux, et
» suffisamment prononcé. Mécontent de tous,
» parce que je voulais être monarque de droit

» et de fait, je tranchai la question en donnant mon acte additionnel ; c'est un service » que j'ai rendu à la France et aux Bourbons. » Si j'eusse souscrit à ce qu'on voulait de moi, » vieux révolutionnaires seraient sortis de » terre, se seraient ancrés sur le sol, et la » seconde restauration aurait été beaucoup » plus orageuse.

. . . . . .

. . . . . .

WATERLOO.

MA RETRAITE SUR LE BELLÉROPHON.

« Sous différens rapports, je n'étais plus le » même homme. De secrets chragrins en tous » genres portaient à plomb sur l'énergie de » mon caractère. Ne voir plus les Français » marcher sous les mêmes enseignes contris- » tait douloureusement mon âme. Lorsque » ma pensée s'arrêtait sur l'avenir, je ne le » préjugeais pas, mais il m'était impossible » de lui sourire. Quoique de force à soutenir » le plus grand revers, je ne pouvais penser, » sans frémir, que d'un moment à l'autre le » destin pouvait mettre entre mon fils et moi » une barrière éternelle. J'étais d'autant plus » à plaindre qu'il me fallait dévorer mes

» peines en silence. Le peuple et l'armée, mes » amis et mes ennemis, ne devaient point lire » au fond de mon cœur. Sur des charbons, je » devais paraître à tout le monde reposer sur » un lit de roses.

» Je commençai la campagne par des suc- » cès; l'inconcevable bataille de Waterloo » m'enleva tout, hors ce qu'il n'est pas per- » mis aux hommes de m'enlever, ce que j'ai » fait de grand, ce que j'ai bien fait.

» Si je n'étais ennemi du fatalisme, je » croirais que Waterloo était écrit de toute » éternité à l'avantage des Anglais et des » Prussiens. Nous avons commencé l'affaire » en guerriers accoutumés à vaincre, et moi- » tié de nous autres nous l'avons terminée en » miliciens qui pour la première fois voient » le feu. Je vivrais des siècles, qu'en parlant » de Waterloo je n'en dirais pas autre chose.

» Wellington, dans cette journée, est » passé d'une extrémité à l'autre. Il avait

» posté son armée de manière à la faire écra-
» ser jusqu'au dernier soldat. Le maréchal
» Ney qui s'en aperçut tout de suite, me dit
» que probablement le général anglais avait
» parié à Londres qu'il se ferait battre au
» Mont-Saint-Jean. Les Prussiens arrivè-
» rent et les choses ne furent plus les mêmes.
» Les alliés remportèrent une victoire com-
» plète. En fait de gloire facile le général
» anglais n'eut rien à désirer. Les Prussiens
» lui signèrent un brevet de grand capitaine ;
» il ne lui reste plus qu'à faire ses preuves. On
» doit d'autant mieux m'en croire, que j'ai-
» mai toujours rendre justice aux généraux
» qui se mesurèrent avec moi. »

« Ma vie politique venait de se terminer à
» Waterloo. Des gens sûrs de n'éprouver au-
» cun obstacle s'offrirent à me conduire en
» Amérique. Je pris trois jours pour me dé-
» cider. »

« Outre l'extrême répugnance que j'éprou-

» vais à promener mes infortunes dans le » Nouveau-Monde, j'attendais certaines dépêches bien capables de fixer mes irrésolutions. Elles arrivèrent enfin ces dépêches, » et c'est à leur contenu que je dois de m'être » abandonné à la loyauté supposée du gouvernement britannique. Loin de moi d'accuser la personne qui crut devoir me diriger sur ce point, ce qu'elle n'aurait point » fait, si elle n'avait eu parole d'un auguste » personnage, que, par ce moyen, elle me » fixerait sur le ontinent. Trompée dans son » attente et victime de la perfidie des cours, » il ne lui reste que la conviction d'avoir fait » involontairement mon malheur. »

« Le capitaine Maitland, commandant » le Bellérophon, m'aurait appris que son » gouvernement, au mépris des lois humaines et divines, me reléguait au milieu » de l'Océan, que j'eusse été bien loin de » prévoir les traitemens qui m'y attendaient.

» Ils ont à jamais noté d'infamie, non le peuple anglais, mais son gouvernement. Hudson Lowe mérite autre chose que d'être gouverneur d'une île. C'est un homme qui se tiraillerait les chairs s'il ne pouvait tourmenter les autres. Le plus cruel des supplices c'eût été de me contraindre à en faire ma société; c'est alors que j'aurais taché ma vie par un suicide.

» Quelque vexatoire cependant qu'ait été la conduite de l'Angleterre à mon égard, au moins ne peut-elle se vanter d'avoir fait mollir mon courage, et encore moins de m'avoir arraché une bassesse. Sur le rocher de Sainte-Hélène comme aux Tuileries, les Français m'eurent avoué pour l'homme que quinze ans plus tôt ils avaient chargé de leurs destinées. Mais il me reste à faire à mon siècle et à la postérité un déclaration qui me remplit de joie, aussi la ferai-je d'abondance de cœur. »

« Si j'ai déployé dans le malheur une fer-
» meté rare, une constance supérieure aux
» méchancetés de mes oppresseurs, ces gran-
» des qualités je ne les ai pas uniquement
» puisées dans la force de mon caractère :
» et l'amitié aussi fut pour pour quelque chose
» dans le stoïcisme dont j'ai fait preuve !

» Bertrand, les Montholon, Las-Case,
» Gourgaud, Marchand, généralement enfin
» tous ceux qui m'ont suivi sur la roche d'exil,
» que n'ont-ils pas fait pour m'en rendre le
» séjour plus supportable ! Que n'ont ils pas
» imaginé pour étendre sur mes infortunes le
» voile de l'espérance ! Ils ne m'abusaient
» pas toujours ; mais de temps à autre je
» me délectais dans les douces erreurs qu'ils
» m'avaient créées. C'était autant d'heureux
» momens pris sur la masse de mes chagrins.
» Qui les récompensera, ces héros de la
» fidélité ? les hommes ; j'en doute. Mon
» épouse ou mon fils ; leur en laissera-t-on le

» pouvoir ? C'est donc à celui qui régit les
» mondes qu'il faut léguer cette tâche sacrée :
» s'il est ce que j'aime à le croire, le dévoue-
» ment incomparable de mes généreux amis
» recevra une récompense incomparable. »

PIÈCES ISOLÉES
ET ANECDOTES.

Nous ignorons l'usage que Bonaparte voulait faire de ces différens morceaux, tous plus ou moins intéressans. Rien ne nous empêchait d'en faire entrer une bonne partie dans l'opuscule précédent : mais comme ces morceaux formaient un léger cahier au dos duquel était écrit : *à revoir*, nous avons pensé que les donner ici séparément, serait entrer dans les intentions de celui qui les écrivit ou les dicta.

« Je pense qu'il est beaucoup plus sage de
» mépriser certains jugemens portés par cer-
» tains hommes, que de s'appliquer à en dé-
» montrer l'inconséquence et la versalité.

» Si ceux qui ne sont plus, raisonnent de

» ce qui se passe sur notre petit tas de boue,
» feu Guillaume III, roi d'Angleterre, doit
» bien se moquer des intrigans et des sots qui
» m'ont mis au rang des usurpateurs.

» Guillaume III, stathouder de Hollande,
» gendre de Jacques II, roi d'Angleterre et
» son bienfaiteur, passe la mer, se met à la
» tête d'une armée rebelle à son souverain
» légitime, et, sans le moindre droit au
» trône, en précipite son infortuné beau-
» père, le contraint à mourir ignoré dans une
» petite ville de France, et s'il ne fait tomber
» sur l'échafaud la tête de l'héritier légitime,
» fils de ce malheureux roi, c'est que le jeune
» prince lui échappe; un arrêt du parlement
» l'avait déclaré coupable de haute trahison.

» L'histoire, juge suprême des rois qui ne
» sont plus, a-t-elle mis Guillaume III au
» rang des usurpateurs? Non. Les Anglais
» l'ont-ils ainsi nommé? Non, car ils le pla-
» cent parmi leurs rois les plus habiles. Vécut-

» il sous le poids de cette domination ? ce fut » tout le contraire : craint et redouté il fut » l'allié de tous les souverains de l'Europe » qu'il souleva contre Louis XIV ; grand gé- » néral, quoiqu'il ait perdu plusieurs batailles, » il commanda leurs armées et mourut paisi- » blement après un règne de quatorze ans.

» Examinons si, comme Guillaume III, » j'ai détrôné mon souverain et porté un » arrêt de mort contre l'héritier présomptif » du trône.

» La France déchirée à l'intérieur, vaincue » au dehors, expirante sous un gouvernement » méprisé, était devenu la risée de l'Europe, » jusqu'à ce qu'elle en devînt la proie. Une » bonne tête et une bonne épée pouvaient » seules la tirer de l'abîme. J'avais fait » mes preuves ; on me propose cette noble » tâche ; je l'accepte et l'ébauche à Saint-Cloud. » Un poste éminent devient la récompense » de mon zèle. Que fais-je alors de mon

» pouvoir et de mes moyens ? Je m'applique
» à calmer les hommes, à dissoudre les fac-
» tions, à éteindre les haines, à briser les
» échafauds, à faire descendre enfin la paix et
» l'oubli dans tous les cœurs. Mes efforts sont
» couronnés de succès complets ; l'efferves-
» cence révolutionnaire s'affaiblit, les esprits
» se rapprochent, la hache des bourreaux se
» repose, l'espoir d'un plus doux avenir re-
» conforte les gens de bien, et l'Europe
» étonnée se demande par quel enchante-
» ment s'est opérée cette métamorphose. Est-
» tout ? non : il manquait à ce grand œuvre
» des triomphes militaires. Depuis quelque
» temps nos armées avaient perdu leur supé-
» riorité et dévoré de nombreux affronts. Il
» était de toute nécessité de reconquérir l'une
» et d'effacer les autres. L'Autriche levait une
» tête altière et menaçante, il fallait la lui
» faire baisser ; bientôt je suis au milieu des
» troupes, je rencontre les phalanges enne-

» mies à Marengo, mon armée les écrase ;
» deux années de fautes et de malheurs sont
» réparées en un jour, et la France, naguère
» menacée, se trouve en mesure d'imposer
» des lois à qui voudrait lui en dicter.

» Le système consulaire n'était qu'un con-
» trat de circonstances que la mort d'un seul
» homme pouvait invalider, mais il avait un
» grand mérite celui de préparer les esprits à
» quelque chose de stable. En effet, les Fran-
» çais qui avaient eu le temps de réfléchir
» pensèrent qu'un gouvernement qui ne re-
» pose pas sur des bases immuables est en
» sens inverse des intérêts d'une grande na-
» tion : de là l'idée de se mettre sous la
» sauve-garde d'une monarchie tempérée hé-
» réditaire, sanctionnant tous les droits que
» le peuple avait acquis par quinze années de
» sacrifices. Il ne s'agissait plus que de trou-
» ver l'homme à la sagesse duquel on pût
» confier hardiment l'exécution de cette nou-

» velle charte. Il fallait qu'en lui se trouvas-
» sent tous les genres de garanties.

» La famille des Bourbons, depuis long-
» temps absente, était à cette époque, plus
» que jamais, proscrite par les intérêts nés
» de la révolution : aussi ne fut-il pas ques-
» tion de l'appeler à concourir au nouvel
» ordre de choses, et même quiconque en
» eût parlé, eût payé de sa tête cette pro-
» position. »

« L'homme réclamé par le nouveau pacte
» devait ne dater que de la révolution,
» afin qu'il pût en accepter toutes les con-
» séquences.

» Cette qualité se trouvait en moi au degré
» requis. La France reconnaissante y ajouta
» le repos que je lui avais rendu, et la masse
» de gloire dont l'armée sous mes ordres
» l'avait environnée. Ce furent là tous mes
» titres; ils en valaient bien d'autres dans un
» moment où personne en France ne pouvait

BIBLIOTECA MUNICIPAL "DIOGENES LASSA"
Lençóis Paulista - SP

» en contester la solidité. Je reçus le sceptre. »

» Ce magnifique présent d'une nation non » moins grande que généreuse agrandit mon » âme et mes pensées. J'embrassai toutes les » parties du gouvernement; je leur donnai » des bases fixes; je fis travailler à des » codes; à ma voix les beaux-arts se rani- » mèrent, l'industrie fut encouragée, le com- » merce encouragé, des canaux s'ouvrirent » de toutes parts, de grandes routes de tous » côtés, et des monumens, non moins somp- » tueux qu'utiles, sortirent de terre sur tous » les points. »

« Un grand projet m'occupait nuit et jour, » celui d'inscrire le peuple français à la tête » des premiers peuples du monde, et ce qui » valait autant, je voulais lui assurer, pour » des siècles, cette suprématie non moins glo- » rieuse qu'utile. Des guerres s'ensuivirent. » Les armées françaises à mes ordres plan- » tèrent leurs aigles dans toutes les capitales

» de l'Europe, et le monde, stupéfait de ces » prodiges, se demandait où s'arrêteraient » les destinées de la grande nation. Voilà ce » que j'ai fait; voilà ma vie : je la livre à » tous les hommes, du jour où ils voudront » n'être que justes. Je la livre au Roi de » France, plus intéressé que personne à me » juger sévèrement; j'en serai jugé avec » plus d'équité parce qu'il est le plus honnête » homme de son royaume et que les petites » passions ne sont pas de son rang. Ma chute » aussi ne sera jamais réputée la conséquence » de mes œuvres; l'univers est là pour dire » que des forces décuples et de grandes per- » fidies l'ont seules opérée.

» Maintenant, mettant en parallèle ce qu'a » fait Guillaume III pour arriver à la cou- » ronne d'Angleterre, et les événemens qui » m'ont porté au trône de France, ce qu'il » a fait comme Roi, ce que j'ai fait comme » Empereur, j'aime à penser que si l'histoire

» et ses sujets ne le qualifièrent jamais
» d'usurpateur, mes contemporains et la
» postérité pourront encore bien moins me
» donner cette dénomination. S'il en était
» autrement, je répéterais cette vérité d'un
» ancien : MALHEUR AUX VAINCUS !

. . . . . .

. . . . . .

SUR FOUCHÉ.

« Fouché est un monstre en politique, mais » un monstre à considérer, à étudier, à re- » chercher, précieux même dans les circon- » stances difficiles. Son âme est dans un étui » d'airain dont les plus doux sentimens de » l'humanité n'ont jamais eu le secret. Son » cœur est du diamant. Tout le temps qu'il » m'a vu supérieur il m'a donné par-ci par-là » d'excellens conseils et rendu d'éminens ser- » vices. Son abord et ses discours étaient le » thermomètre de mes prospérités et de » l'état de mes affaires ; honnête et mesuré » quand elles étaient brillantes, brusque et » tranchant lorsqu'elles empiraient, je ne m'y » trompai jamais quoiqu'il ne s'en doutât pas. » Il n'est pas d'homme en France qui se soit

» plus strictement appliqué le *primo mihi ;*
» mais c'était avec un machiavelisme si habi-
» lement déguisé qu'il était à peine possible
» de s'en apercevoir, même après coup. Il
» suivait mes destinées à la piste ; sitôt qu'il
» les vit désespérées il travailla pour lui et
» me trahit, sans néanmoins qu'on puisse
» trop le lui prouver. La patrie avant tout,
» s'écriait-il. Nous nous sommes constam-
» ment détestés en secret et rapprochés dans
» le cabinet. D'où partait cette haine ? De ce
» que nous croyions nous bien connaître l'un
» et l'autre. Il avait les dispositions naturel-
» lement tyranniques et il me haissait comme
» despote ou visant à le devenir. Il se trom-
» pait ; je n'étais pas despote, je n'étais que
» ferme ; et lui, si la fortune l'avait aussi
» bien servi que moi, c'eût été le tyran le
» plus sombre, le plus sévère, le moins ac-
» cessible. C'est le seul homme duquel je
» puis dire, son cœur est dans sa tête, et

» c'est un éloge en politique. Je l'ai dis-
» gracié plusieurs fois, j'ai même pensé à lui
» faire pis, et cependant je ne me suis point
» connu un homme d'État qui lui fût supé-
» rieur. Je suis encore le seul qui ai pu le
» bien apprécier, parce qu'avec moi seul il
» était forcé de mettre tous ses moyens, toutes
» ses facultés en évidence. Moins brillant que
» Talleyrand, moins politiquement famé au
» dehors, il a plus de ressources en réserve,
» plus d'art caché pour arriver à un but diffi-
» cile. Son nom en France se trouvait rare-
» ment dans les bouches de la population, et
» cependant, lors de l'expédition des Anglais
» à Flessingue, que d'activité, que de promp-
» titude dans ses moyens de défense! un sim-
» ple appel aux Français lui amena deux cent
» mille hommes, et l'ennemi fut contraint de
» se rembarquer. C'est l'action la plus glo-
» rieuse de sa vie politique. Si je ne le char-
» geai jamais de mission près les cours étran-

» gères, c'est que, l'ayant plus d'une fois
» offensé, je voulais l'avoir sous mes yeux ;
» on s'en étonnait, je m'excusais sur son vote.
» Une qualité bien précieuse encore dans le
» duc d'Otrante, qualité qu'il possède au su-
» prême degré, c'est l'art si rare, si nécessaire
» de se descendre, par la pensée, dans le
» cœur des individus que la politique lui
» amène, et de s'approprier ainsi leurs plus
» secrets desseins, et cela sans se livrer le
» moins du monde. A lui la palme dans le
» secret de vous donner une réponse positive
» qui n'était cela qu'autant qu'il le voulait
» bien.

» J'aurais dû, dans les derniers temps, le
» faire pendre et le faire enterrer avec
» les plus grands honneurs : c'eût été lui
» rendre justice. Dire de lui que c'est un ca-
» méléon, c'est prouver qu'on ne le connaît
» pas. Suivant Buffon, le caméléon, changé
» de couleur, n'a plus rien de sa primitive.

» Fouché, changeant de couleur suivant les » circonstances, conserve toujours des fortes » nuances de sa couleur première. Son mé- » moire au roi, en 1815, est passablement » marqué au coin d'un ministre de la répu- » blique. Ce n'est pas que ce mémoire ne soit » bien pensé; j'avoue au contraire qu'il pré- » sentait de grandes vues et d'excellens con- » seils. Je n'en dis pas tout le bien que j'en » pense, parce que je ne puis lui pardonner » son paragraphe concernant les provinces » de l'Est (1). Quoique ce qu'il en dit soit

---

(1) Ce paragraphe dont parle Bonaparte, est probablement celui qui se trouve ainsi conçu dans le mémoire.

« Du côté de l'Est, l'Alsace, la Lorraine, les » Trois-Évêchés, les Ardennes, la Champagne, la » Bourgogne, la Franche-Comté et le Dauphiné, » offrent une autre espèce de danger, une opposition » morale à la dynastie royale y est presque généra- » lement établie. Envahis deux fois par l'étranger,

» éminemment vrai, il devait prévoir les consé-
» quences de ses assertions, et présenter l'es-
» prit de ces provinces sous une toute autre
» forme. Celle qu'il a choisie est une vérita-
» ble dénonciation : si les royalistes exagérés
» l'emportent, et que l'arbitraire exerce ses
» fureurs dans ces malheureuses contrées, on
» s'appuiera de ce paragraphe pour tourmenter
» les habitans, et Dieu sait ce qui peut en
» arriver. »

. . . . . .

. . . . . .

» ces départemens ont plus souffert que les autres.
» Ils avaient plutôt gagné que perdu par le système
» continental. La quantité de leurs domaines natio-
» naux leur fait craindre davantage les prétentions
» de leurs anciens possesseurs. C'est aussi dans ces
» provinces que quelques fautes des ministres du
» Roi, jugés avec précipitation, avaient excité le
» plus d'alarmes. C'est là que la guerre a été la
» plus nationale. »

SUR UN MOT

DE MADAME DE STAEL.

« Madame de Staël a dit de moi, croyant » me rapetisser, que j'étais l'homme des cir- » constances. Cela n'est vrai qu'à demi; car, » si les circonstances m'ont créé, je me suis, » en revanche, créé une foule de circonstan- » ces, et cela n'est pas donné à tout le monde, » même aux personnes de beaucoup d'esprit » comme cette dame. Supposons même qu'elle » ait dit vrai, elle ne se doute pas qu'en raison- » nant ainsi, elle fait de moi le plus bel éloge, » éloge dont la postérité appréciera toute la » valeur. J'en prends acte, avec d'autant plus » de raison, qu'il sort d'une bouche accoutu- » mée à bien dire, et qui, certes, ne fut ja-

» mais trop disposée à me rendre justice.
» L'homme des circonstances..., quelle su-
» périorité elle m'accorde sur les autres
» hommes ! Celui-là, sans doute, n'est pas un
» homme vulgaire que celui qui s'empare des
» circonstances et les négocie à son profit.
» Cinq cent mille Français avec plus de nais-
» sance, de fortune et d'amis, se sont trou-
» vés comme moi au milieu des circonstances
» de la révolution ; comment se fait-il que pas
» un ne s'en soit emparé à ma manière, que
» pas un ne s'en soit fait une échelle de gloire
» pour arriver au rang suprême ? Nous étions
» pourtant pétris du même limon. »

. . . . . .

DES EFFETS DE MA CLÉMENCE.

« Un acte de clémence est pour les rois une » mise faite à la loterie; c'est le plus grand » des hasards qu'ils y gagnent. J'ai pardonné » des princes et des laquais, tous m'ont tra- » his. De la clémence à la générosité, il n'y » a que la main; eh bien! j'ai été généreux, » et j'ai fait des ingrats. J'avais conquis deux » royaumes, je les ai généreusement rendus » à leurs maîtres; j'avais enfermé une armée, » j'étais libre de la sabrer ou de la faire pri- » sonnière, je n'en fais rien. Je lui permets » au contraire de passer à travers mes postes, » et de se retirer paisiblement sur son terri- » toire. Qu'en est-il résulté? que le chef de » cette armée, et les souverains des deux » royaumes conquis et rendus, se sont ligués

» contre moi, m'ont poursuivi à outrance,
» avec refus de poser les armes avant de m'a-
» voir ravi le trône et la liberté. J'ai quelque
» peu mérité mon sort; alors que je les avais
» à discrétion, je devais les mettre hors d'état
» de jamais me nuire.

» Un homme, qui, pendant dix ans,
» brûla devant moi un encens parfois insipide,
» croupissait dans l'obscurité du barreau. Je
» l'assied sur les abeilles; j'attache sur sa
» poitrine le signe du mérite et de la valeur.
» Comment s'acquitte-t-il envers moi? il s'é-
» crie : *Chaque fois que je vois sur mon sein*
» *ce ruban de l'honneur, je crois y voir une*
» *goutte de sang.*

» Si l'impitoyable politique m'a quelque-
» fois contraint à frapper des coupables, ja-
» mais on ne m'a vu sévir contre la canaille,
» j'ai toujours préféré la mépriser (1).

---

(1) Voici à ce sujet une anecdote assez curieuse.

» De ces exemples pris dans le haut rang,
» si je descends à des exemples pris dans la
» boue, je n'ai pas plus à me louer des par-
» dons que j'ai accordés. De misérables écri-

Lors de son retour de l'île d'Elbe, Bonaparte se fit rendre compte des personnes qui s'étaient le plus prononcées contre lui. Fouché lui mit sous les yeux l'Appel aux Français, que M. Martainville avait fait placarder à tous les coins des rues, le 10 ou 12 de mars. « Oh! oh! dit Napoléon, après avoir lu la
» proclamation, c'est tout simplement un appel aux
» Français à me courir sus et à me mettre à mort.
» Mais ce Martainville, j'ai vu ce nom-là quelque
» part; je veux mourir si ce n'est pas le même homme
» qui, en 1807, m'adressa une ode telle que jamais
» monarque ou conquérant n'en reçut de pareille,
» et si je m'en souviens bien, on ne m'y proposait pas
» moins que d'escalader le ciel et de détrôner Jupiter:
» on oubliait, il est vrai, de me dire comment il fallait
» s'y prendre pour arriver jusqu'à lui; à cela près,
» nous en avons bien ri avec ce pauvre Duroc. En
» vérité, je serais curieux de savoir si je ne me trompe,

» vains m'avaient insulté pour gagner quel-
» ques écus ; en bonne justice je devais les en-
» voyer aux galères, je n'en ai rien fait ; aussi,
» les destins m'étaient à peine contraires
» que c'était à qui le mieux me calomnierait.

» et je veux faire chercher l'original manuscrit, si
» toutefois les dames de l'impératrice n'en ont fait
» des papillottes. » L'original qui aurait été pièce de conviction ne se trouva pas ; et quoique l'ode eût été imprimée dans un roman historique, le nom de l'auteur n'y étant point, Bonaparte crut devoir laisser là ce qu'il appelait une plaisanterie. Quant à la proclamation, il en était autrement. Plusieurs personnes insistaient pour que l'auteur fût mis au pilori. « Fi
» donc ! leur dit Napoléon, ce serait se salir ; ne
» voyez-vous pas que la nature même de son ouvrage
» l'innocente ? Feu le père Duchêne n'a rien fait de
» mieux; c'est le Marat du royalisme : heureusement
» que le style atroce n'est plus de mode. »

Quoi qu'en dise Napoléon, si cette ode est bien réellement de M. Martainville, ce qui n'est point en-

» Je lègue à mon fils une bien douce con-
» viction que j'emporterai dans la tombe,
» celle de n'avoir jamais commandé une ven-
» geance, un acte d'autorité, sans y avoir

---

core prouvé, elle ne laisserait pas que de lui faire beaucoup d'honneur sous le rapport... poétique; aussi, pour que tout le monde soit à portée d'en juger, nous allons la donner ici.

A NAPOLÉON-LE-GRAND.

Muse, retire-toi ; ton abord m'importune.
Je célèbre un héros maître de la fortune,
L'orgueil de l'univers :
Muse, retire-toi ; ton secours m'humilie :
Mais non, reste un moment ; écoute, son génie
A passé dans mes vers.

Monarques orgueilleux, qui n'osez reconnaître
Que le Ciel l'a créé pour être votre maître,
Redoutez son courroux.
Il dit, il part, il tonne : aussi prompt que la foudre
Vos nombreux escadrons soudain sont dans la poudre
Et vous à ses genoux.

» été plus ou moins contraint par l'intérêt gé-
» néral. Cette assertion, je le sais, me sera
» contestée. Plus d'une fois les apparences se-
» ront contre moi. Quand il s'agit de juger

Vous êtes pardonnés ; quel bruit ! pourquoi ces armes ?
Russes, que voulez-vous ? verser encor des larmes ?
Armemens superflus.
Moins rapide est l'éclair que ne sont vos défaites :
Du Czar soldats glacés, regagnez vos retraites,
Et ne paraissez plus.

Rois qu'il a remplacés, sortez des antres sombres :
Où le chardon croissait, où régnaient des décombres,
Contemplez des palais,
Et la Seine enchaînée au centre de la terre,
Roulant aux citadins son onde solitaire
Qui ne tarit jamais.

Imprudent ! où vas-tu sur ces rochers de glace ?
— Que t'importe ? une route est ouverte à leur place ;
Je puis y voyager.
— Combien de Rois ?... — Un seul a fait tous ces miracles,
Celui qui du Simplon a détruit les obstacles
Et broyé le rocher.

» mes semblables, il faudrait, avant tout,
» connaître les motifs qui nous dirigent, et
» c'est presque vouloir l'impossible. Cepen-
» dant, et sous ce rapport, je livre ma vie po-
» litique à qui voudra la juger, pourvu qu'il
» soit homme d'État et homme de bien. Je ne
» mendie point l'indulgence des hommes,
» mais je ne puis m'empêcher de reconnaître
» que j'y ai quelques droits. Empereur et con-
» sul j'ai régné quinze ans; quinze ans empe-

Quoi donc ! simple et modeste au sein de la victoire,
Demi-dieu des humains, veux-tu borner ta gloire
A nous donner la loi ?
Élève tes regards au séjour du tonnerre;
Jupiter a pâli ; déclare-lui la guerre
Et son trône est à toi.

Sitôt que le génie a franchi les limites
Qu'au pouvoir des humains le Ciel même a prescrites,
Renaît l'égalité.
Marche à côté des dieux, leur sagesse profonde
Ne peut te refuser et le sceptre du monde
Et l'immortalité.

» reur et consul j'ai vu conspirer contre moi, » soit au dehors, soit à l'intérieur. En pareille » position ne serait pas clément qui le vou- » drait.

» Combien de fois, et presque toujours en » vain, n'a-t-on pas signalé à mon ressenti- » ment des individus plus ou moins coupables. » J'avais, à cet égard, deux ou trois hommes » qui, près de moi, voulaient s'en faire mé- » rite et métier ; mais voyant que je n'étais » pas leur homme (1), ils se sont retirés et » d'autres leur ont succédé : il en pullule de » ces sortes de gens.

---

(1) Comme le dit un peu plus haut Bonaparte, bien des gens, à cet égard, ne l'en croiront pas sur parole. Néanmoins, voici deux faits dont l'authenticité ne peut être révoquée, et qui sont assez dans le sens de ses assertions.

En 1809, M. de Ségur fit paraître une très-jolie fable que nous allons donner ici, certains que nous

. . . . . .

. . . . . .

« S'il est vrai, comme cela est à peu près » prouvé, qu'un homme seul peut influer sur

---

sommes, que le public ne sera point fâché de l'y rencontrer.

L'ENFANT, LE MIROIR ET LA VÉRITÉ.

Un roi voulait punir un sage,
Pour avoir de sa vanité,
De ses travers, de sa légèreté,
Tracé dans un sermon une fidèle image.
Le sage, cependant, obtient d'être écouté,
Et voilà quel fut son langage :

Certain enfant
Fort laid et fort méchant,
Dans un miroir vit un jour sa figure ;
Et le miroir, avec sincérité,
Lui montra sa difformité.
L'enfant, tout irrité, le brise et se figure
Qu'il peut, au gré de sa fureur,
En détruisant l'image effacer sa laideur.
Mais le cristal d'une onde pure

» les destinées des peuples, long-temps après
» sa mort, la France n'a pas à se plaindre de
» m'avoir eu pour chef. Sa gloire militaire,
» à laquelle j'ai concouru comme chef de ses

Lui montra quelques jours après
Même laideur et mêmes traits;
Et ne pouvant détruire la rivière,
Il dévora sa honte et ses regrets.
O vous, rois, qui prenez cet enfant pour modèle,
Si je fus de la vérité,
Pour vous, un miroir trop fidèle,
Songez au moins, en punissant mon zèle,
Que la rivière est la postérité.
On dit que l'apologue au roi fit tant de honte
Qu'au philosophe il pardonna,
Que même il le récompensa :
Mais je veux croire au moins qu'il l'exila ;
Car, sans cela, l'histoire aurait trop l'air d'un conte.

Croirait-on que le Baron de P. ne rougit point de présenter cette fable à Bonaparte comme un trait direct lancé contre lui? Heureusement que Napoléon ne pensa pas de même ; car après avoir lu l'œuvre de M. de Ségur, il ne dit que ces mots, faisant allusion

» phalanges, se soutiendra sur des siècles.
» L'intrépidité de ses guerriers pendant les six
» dernières campagnes a fixé l'opinion sur la
» somme des résistances qu'elle peut mettre

---

aux trois avant-derniers vers : « Lui pardonner ; quoi? le récompenser ; de quoi? l'exiler ; pourquoi ? Le baron déconcerté se retira, persuadé qu'il eût beaucoup mieux fait de ne point montrer cette fable au Monarque.

L'autre anecdote que nous allons citer prouve encore mieux que Bonaparte ne se vengeait pas toujours des injures personnelles; non que nous veuillons dire que cela ne lui soit jamais arrivé ; il était homme et puissant. Voici le fait.

Le 12 mars 1811, les élèves d'un des lycées Impériaux reçurent pour sujet de composition le discours de M. de Fontanes à l'Empereur à son retour des dernières campagnes d'Autriche. Ce discours qui commence par ces mots, Sire, l'université, etc., est, comme on le sait, un tissu d'éloges à n'en pas finir.

Un de ces jeunes lycéens, que M. de Chateaubriant nommait à cette époque de jeunes barbares, un de ces

BIBLIOTECA MUNICIPAL "ORIGENES LESSA"
Lençóis Paulista - SP

» dans la balance des intérêts de l'Europe
» Aujourd'hui même qu'elle est sans prépon-
» dérance apparente, il n'est pas un cabinet
» sur le continent, sans même en excepter
» celui de Saint-Pétersbourg, qui n'y regar-

écoliers, disons-nous, sitôt après la dictée, et au lieu de traduire l'éloge proposé, quitte son banc et remet à son professeur son cahier sur lequel il avait écrit ces vers de J.-B. Rousseau :

Et je pourrais forcer ma bouche
A louer un héros farouche
Né pour le malheur des humains !

Nous ignorons qui voulut perdre ce jeune homme ; il n'en est pas moins vrai que Bonaparte fut instruit du fait. — Ce jeune homme, demanda-t-il, a-t-il des moyens ? promet-il quelque chose ? — Sur ce qu'on lui assura que c'était un des meilleurs sujets de la classe : — Eh bien ! ajouta-t-il, laissez-lui jeter son feu : je lui donnerai une belle épaulette et ce sera un de mes meilleurs officiers.

» derait à deux fois avant de lui déclarer la
» guerre. S'ils sont sages, ils n'en jugeront
» point par les succès qu'ils obtinrent en 1814.
» La France alors n'était plus cette France
» formidable, prête à faire des murs de faulx
» et de baïonnettes à l'ennemi qui violerait
» son territoire. Je savais, et certes je l'aurais
» prouvé comme autrefois, que les Français
» unis, serrés et confians dans leur chef, peu-
» vent en tout temps faire tête à l'Europe
» conjurée. Mais j'ignorais que cette union
» si nécessaire, que cette confiance si décisive
» n'existaient plus à mon retour de l'île d'Elbe;
» le prince de Bénévent, le duc de d'Alberg
» et autres y avaient pourvu en faveur de
» la famille royale. Carnot et Fouché m'en
» avaient bien dit quelque chose; mais l'un
» et l'autre à cette époque étaient loin d'avoir
» toute ma confiance. Je pensais qu'ils met-
» taient ces obstacles en avant pour se donner
» du relief et se rendre plus nécessaires.

» Cette méfiance sur la pureté de leurs in-
» tentions m'était inspirée par l'accueil bien-
» veillant qu'ils faisaient alors à une classe qui
» depuis long-temps ne se montrait plus. C'é-
» tait ces vieux révolutionnaires que le con-
» sulat et l'empire avaient réduits au silence,
» et qui voulaient mettre à profit les con-
» jonctures, non pas précisément pour m'en-
» lever le sceptre, mais bien pour me l'im-
» poser avec une constitution de leur façon,
» pacte odieux que je n'aurais accepté que
» pour saisir au plus vite le pouvoir d'en punir
» les auteurs.

» Fouché cependant ne se rebutait point;
» peut-être même était-il alors de bonne foi.
» Au commencement d'avril 1815, il me re-
» mit, de concert avec Carnot, un rapport
» circonstancié de l'état des affaires à l'inté-
» rieur et à l'étranger. Mieux servi qu'on ne
» pense, auprès des puissances étrangères,
» Fouché avait appris que dans le conseil des

» alliés on était convenu de ne commencer » les hostilités qu'à l'instant où les armées » des cinq puissances seraient réunies ou à » portée de l'être, à moins que je ne me por- » tasse en avant. Si ce fait est vrai, j'ai mal » fait de marcher aux frontières, avant d'avoir » arrangé tout ce qui pouvait m'inquiéter dans » l'intérieur.

» Fouché, se fondant sur la détermination » prise dans le conseil des alliés, avait cal- » culé que leurs armées ne pourraient guère » agir offensivement qu'au commencement » d'août. Je lui objectai qu'il se trompait. Il » me montra sa correspondance, et je fus » convaincu que dans tout cela il y avait appa- » rence de raison. Ce fut précisément ce qui » me fit agir en sens contraire de ce qu'il me » demandait.

» Plus tôt j'arriverai, me disais-je, et moins » de forces j'aurai à combattre : marchons » sans plus attendre, et culbutons les puis- » sances en détail.

» Ce raisonnement, bien d'autres l'eussent » fait en pareille circonstance. La victoire » seule pouvait en démontrer la solidité, et la » victoire me fut infidèle.

» A mon retour à Paris après la malheu- » reuse affaire de Waterloo, le duc d'Otrante » ne craignit point de me dire qu'il en serait » arrivé autrement si j'avais suivi le plan tracé » au rapport que deux mois avant il avait mis » sous mes yeux. Je lui répondis que rien ne » prouvait qu'il eût réussi. C'est vrai, me ré- » pliqua-t-il, mais je ne vois pas ce que Votre » Majesté eût perdu à en faire l'essai.

» Intéressé à ne rien laisser à désirer sur » cette particularité de ma vie, et voulant » mettre les Français à portée d'apprécier le » rapport du duc d'Otrante, en voici un léger » extrait : il suffira pour qu'ils puissent en fixer » le mérite et la solidité. »

Extrait du rapport de Fouché.

Votre Majesté n'ignore pas la source où je puise mes nouvelles à l'étranger. Je sais que dans le conseil des alliés il a été convenu de ne point commencer les hostilités avant que les armées des cinq puissances ne soient réunies ou à portée de l'être en peu de temps, à moins que vous ne vous portassiez en avant. Cette résolution laisse trois mois à Votre Majesté pour mettre ordre aux affaires de l'intérieur furieusement dérangées. Le plus important c'est d'essayer, par tous les moyens possibles, à rétablir la tranquillité où elle n'est plus, à rapprocher les esprits, et surtout à recréer l'esprit national, car celui qui fit la gloire des Français est prêt à s'éteindre, s'il ne l'est déjà. Votre Majesté n'ignore pas que la Vendée est le point de mire de toutes les résistances qui s'apprêtent. Les

dépêches du duc de Bénévent, saisies sur son courrier, prouvent à Votre Majesté que les principales espérances de la maison de Bourbon se concentrent dans les insurrections de l'Ouest et du Midi. Pour ramener ces provinces, trente à quarante mille hommes suffiront à Votre Majesté, pourvu qu'elle les commande en personne. Sa présence sur les lieux lui vaudra des bataillons; et bien employée, cette même présence peut lui regagner, à peu de choses près, les affections que les agens de la cause royale lui ont ont aliénées. « La Vendée prise à temps, écrit le général Lamarque, cessera d'être redoutable si on s'en occupe avec de bonnes troupes. En imposer d'abord sera prévenir toute effusion de sang, pardonner ensuite sera mettre un terme à l'insurrection. » Ce conseil est non-seulement d'un homme éclairé, mais encore d'un généreux Français. La Vendée, c'est donc là qu'avant tout Votre Majesté doit marcher. Ce

n'est pas qu'il ne faille en même temps fermer le Nord aux armées étrangères. Cent mille hommes peuvent encore s'y diriger sous les ordres de vos plus habiles généraux, et y rester sur la défensive. D'autre part, l'administration de l'intérieur aurait à redoubler de zèle et d'activité; des autorités bien composées surtout dans le Midi et l'Ouest, l'expulsion de tous les agens principaux de la cause royale dans ces contrées, le plus souvent de la douceur et des promesses, toujours de la fermeté, rarement des châtimens sévères, célérité dans les opérations et de l'or répandu à propos, conduiront à bien la pacification intérieure, et cela en moins de trois mois. Alors Votre Majesté pourra s'occuper exclusivement de repousser la coalition.

. . . . . .

. . . . . .

Ne se pourrait-il pas aussi, mais ce n'est là qu'une supposition, ne se pourrait-il pas,

disons-nous, que les alliés ne nous voyant point entrer sur leur territoire ne se désistassent du projet d'envahir le nôtre? De moindres circonstances ont changé la politique des cabinets.

. . . . . .

. . . . . .

« Si, avant la fin de l'année (1), le roi de » France n'est point aussi absolu sur son trône » que l'empereur Alexandre sur le sien, » c'est que Louis XVIII n'a jamais pensé à » s'affranchir totalement de la charte qu'il a » jurée. Il y a plus de quarante ans que le » pouvoir absolu n'a eu si beau jeu. Qu'im- » porte la verbeuse énergie des membres de » l'opposition et la ténacité patriotique de

---

(1) Tout ce passage est sans date.

» leurs journaux, les volontés ministérielles » n'en sont pas moins sanctionnées; et quel » que soit le secret mécontentement du peu- » ple, il est constant qu'il a donné sa dé- » mission.

» Les congrés depuis 1814 étaient des en- » cans publics, où les peuples mis à l'enchère » ont été adjugés par lots plus ou moins » grands, suivant le plus ou moins de baïon- » nettes des enchérisseurs. La Russie, comme » la mieux en fonds, a eu le royaume de Po- » logne; Alexandre peut maintenant s'écrier : » J'ai mis mon cachet sur la liberté de l'Eu- » rope. Si le grand Frédéric et Joseph II re- » venaient au monde, ils feraient fusiller » les cabinets de Vienne et de Berlin. »

CHAGRINS DOMESTIQUES

DE BONAPARTE (1).

NAPOLÉON BONAPARTE n'est à comparer à personne, ni chez les anciens ni chez les modernes. Les grands hommes qui ne sont plus, n'ont eu ni le même génie ni les mêmes vices; n'ont fait ni de si grandes actions, ni de si grandes fautes. Mais ce qui le rend unique parmi les êtres créés, c'est que dans le grand rôle qu'il a joué, les pièces, les acteurs et les machines ont été son ouvrage. Alexandre-le-Grand portait un sceptre quand

(1) Tout ce chapitre est calqué sur les communications qui nous été faites par un témoin oculaire et sur des pièces extraites d'un porte-feuille respectable.

il débuta, Bonaparte une épaulette de sous-lieutenant; aussi l'écrivain le plus impartial sera celui qui dira, comme nous, Napoléon fut un homme à part dans l'histoire du monde.

Pour bien se rendre raison des chagrins dont Bonaparte était secrètement rongé sur le rocher de Sainte-Hélène, il faut se pénétrer de la brillante carrière qu'il avait parcourue, et se placer ensuite près de lui sur une roche isolée au milieu de l'Océan.

Bonaparte avait donné des lois à l'Europe; les souverains l'avaient nommé leur frère; il avait fait et défait des rois; la fille des Césars était devenue son épouse, et ses exploits avaient fatigué la renommée. Il n'était pas donné à un mortel d'atteindre plus haut. Tout-à-coup la fortune l'abandonne, et cela devait être, parce qu'il avait voulu lui faire faire l'impossible. Bientôt cet homme, qui de son char de victoire voyait l'Europe à

ses genoux, est contraint de se réfugier chez ceux-là même qu'il avait combattus; il comptait sur un ennemi généreux, il se trompe; il trouve chez les Anglais ce que nulle part il n'eût rencontré : enfin, un vaisseau le transporte à deux mille lieues du théâtre de ses exploits, et le dépose sur un roc.

Lecteurs, c'est là qu'il faut suivre Napoléon; c'est là qu'il faut se transporter en idée; soupeser la masse des brillantes prospérités qui lui sont ravies et celles des infortunes qui pèsent maintenant sur lui. Il n'a point seulement à gémir sur deux sceptres échappés à ses mains; mais son épouse!.. mais son fils, son jeune fils!...

Sur son rocher, sans doute, Bonaparte a déployé la fermeté d'un grand caractère, et constamment il s'est montré supérieur à ses infortunes; mais il était homme, et la nature, qui rarement perd ses droits, le laissait, de temps à autre, s'abandonner à

des plaintes que l'instant d'après il eût voulu n'avoir point exprimées. Ce n'est qu'ainsi que ses plus intimes amis ont eu connaissance des peines secrètes qu'il étouffait en silence comme injurieuses à sa gloire et à son rang. Malheureusement les confidences que nous avons reçues à cet égard sont infiniment circonscrites : néanmoins, telles qu'elles sont, elles renferment encore assez d'intérêt pour qu'on nous sache gré de les faire connaître.

Sur la fin de 1817, Bonaparte reçut un exemplaire du livre intitulé : *Manuscrit venu de Sainte-Hélène*. A peine en fut-il possesseur qu'il s'enferma pour le lire. Ici nous laisserons parler la personne qui était à la fois témoin et acteur de cette affaire.

« Nous étions à la fin de septembre ; il » était à peu près deux heures après midi, » lorsque Santiné (1) vint me dire de me ren-

(1) Santiné, Corse d'origine, attaché à la maison de Bonaparte à Sainte-Hélène.

» dre auprès de l'Empereur. Je trouvai Na-
» poléon vivement affecté. Voyez, me dit-il
» en me présentant une brochure, voilà ce
» qu'en France on a publié sous mon nom,
» ce qui s'est vendu librement dans toute
» l'Europe comme étant de moi. Lisez, vous
» y verrez quelle misérable politique on me
» prête, quels principes on m'attribue, quels
» détestables aveux on me fait faire : c'est
» un ouvrage diabolique rédigé par mes plus
» mortels ennemis, pour me perdre dans
» l'esprit des autres souverains et me fermer
» ainsi tout retour en Europe.

» Je n'eus besoin que de lire une douzaine
» de pages de la brochure pour assurer l'Em-
» pereur qu'il n'était pas en France, en Eu-
» rope même, deux hommes qui ne recon-
» nussent sur-le-champ que l'ouvrage n'était ni
» ne pouvait être de lui. Vous auriez raison,
» me répondit-il, si mes ennemis étaient moins
» intéressés à me perdre dans l'opinion. Les

» Princes mêmes, quoique bien certains que » le livre n'est pas de moi, n'y puiseront pas » moins un prétexte pour éterniser mes cha- » grins. »

Il n'est pas de bruits auxquels la mort de Bonaparte n'ait donné lieu. C'est principalement sur les causes qui l'ont produite que l'opinion publique varie le plus. Nous ne nous hasarderons pas à donner notre opinion dans une affaire aussi délicate. Nous nous contenterons de faire connaître certains faits qui, s'ils ne sont pas la cause première du décès de cet homme extraordinaire, n'en étaient pas moins de nature à avancer ses jours, supposé que la politique n'ait point son trépas à se reprocher.

Bonaparte était secrètement rongé de chagrins, rien de plus naturel; mais dans le nombre de ces chagrins, il en était un plus

poignant, plus meurtrier que les autres : ce n'était point la perte de son trône, quelque sensible qu'il y fût ; ce n'était point son exil au milieu de l'Océan, quels qu'en fussent les incommodités et l'ennui.

Napoléon avait l'intime conviction que l'archiduchesse, son épouse, n'avait jamais essayé de faire pour lui ce qu'en qualité d'épouse et de mère elle eût dû essayer de faire. Cette conviction, qui était son supplice, son ver rongeur, l'a suivi dans la tombe sans qu'il en ait confié directement le secret à ses amis les plus intimes. Quelques propos que lui arrachait la force des circonstances, fixèrent seuls leur opinion à cet égard : cette particularité de sa vie serait même inconnue encore si la mort n'avait décidé de lui.

Bonaparte, tel était son caractère, qu'il aurait cru se dégrader même aux yeux de son épouse, que de lui avouer qu'il avait besoin de ses services.

En 1814, la comtesse de Saint-Leu, qui avait une partie de ses secrets les plus cachés, lui conseilla de faire intervenir Marie-Louise dans l'amélioration de ses affaires. « Non, » madame, lui répondit-il ; l'archiduchesse » m'a vu au sommet de la toute-puissance ; il » ne me convient pas de lui dire aujourd'hui » que j'en suis descendu, et encore moins de » la prier de me soutenir de son crédit. »

Cette fierté, quoi qu'on en puisse dire, n'était point une fierté déplacée. Une âme commune ne l'eût point eue ; chez Napoléon, elle était naturelle. On aurait tort d'inférer de là qu'il méprisait les services que son épouse aurait pu lui rendre auprès de François II. Il en était tout autrement. Il eût voulu que l'archiduchesse l'eût prévenu ; que sans exiger de lui l'aveu de sa position, elle eût mis secrètement la main à l'œuvre en lui ménageant des ressources auprès de son père.

Le désir de voir son épouse s'entremettre

entre lui et la cour d'Autriche, date du mois de juin 1813, époque à laquelle l'empereur d'Allemagne se déclara pour la coalition contre son propre gendre. La jeune Impératrice était chez lui, lorsqu'il en reçut la nouvelle. « Eh bien ! madame, » dit-il à son épouse en laissant tomber sur elle je ne sais quel regard oblique, « votre père va donc de nouveau mar- » cher contre moi ! Grâce au ciel, me voilà seul » contre tous ; oui, seul, absolument seul ! » L'Empereur avait appuyé sur ces derniers mots avec une affectation difficile à définir. L'Impératrice en sentit probablement toute l'énergie ; ses yeux se remplirent de larmes ; elle se leva et rentra chez elle. Caulincourt fit remarquer à l'Empereur que Marie-Louise était prête à verser des pleurs. « Pleurer sou- » lage les dames, » répondit Napoléon ; et sur-le-champ il se mit à parler d'autre chose.

Si, après son retour de l'île d'Elbe, Bonaparte eût resté paisible possesseur du trône,

les grands personnages qui étaient à Paris lors de sa première reddition aux alliés, auraient sans doute été vertement tancés de la conduite qu'ils avaient tenue. « Ils s'y sont comportés » la plupart en gens pour qui les richesses sont » tout et l'honneur rien. » Tel est le propos qu'il tint à Carnot au 20 mars. « Comment se » fait-il, disait-il encore, que dans le conseil » de la régente, il ne se soit pas trouvé un » homme de génie, à tête ardente, susceptible » de ne point attendre mes ordres pour élever » le courage de l'Impératrice à la hauteur des » circonstances? Le moment était suprême. » Il fallait inspirer à mon épouse d'être le se- » cond tome de Marie-Thérèse. Qui peut cal- » culer l'effet qu'aurait produit ma jeune com- » pagne, parcourant tous les rangs de l'armée » de ligne et ceux de l'armée citoyenne, te- » nant son jeune fils dans ses bras, l'offrant à » tous, et se mettant elle et lui sous la protec- » tion de leur courage et de leurs baïonnettes.

BIBLIOTECA MUNICIPAL "EUGENES LESSA"
Lençóis Paulista - SP

» Je connais la nation française ; elle n'eût » point été moins généreuse que les Hongrois: » j'aurais eu le temps d'arriver. Mais dans ces » momens décisifs, l'armée seule, qui n'avait » pas de trésors à mettre en sûreté, s'est mon- » trée digne de son ancienne réputation. Que » ne puis-je écarter de mon souvenir les cir- » constances de cet événement! chaque fois » qu'ils s'y présentent, j'abrège ma vie d'une » heure. »

En apprenant qu'à Marseilles et autres lieux du Midi, on avait massacré des soldats français, il s'écria comme hors de lui, « Ils » étaient sans doute désarmés ! » Sur ce qu'on lui dit qu'en effet ils avaient posé les armes en signe de paix, il ajouta : « Je le crois bien ; » autrement leurs assassins n'auraient osé les » envisager. » Se retournant ensuite vers les personnes qui étaient présentes ; « et vous vou- » lez que mon âme ne soit point en deuil ! c'est » déjà beaucoup que de n'en pas mourir. »

« Ce n'est pas sans efforts, disait-il quel-
» quefois, que je suis parvenu à me calmer
» sur la foule des ingrats que j'ai faits; ce-
» pendant il en est cinq en France dont la
» conduite à mon égard est si noire, que
» l'horreur qu'ils m'inspirent les rappelle sans
» cesse à ma pensée. Des souffrances qui me
» minent, celle-ci n'est pas la moindre. »

« Pour un souverain qui a porté deux
» couronnes je suis pauvre, Monsieur le
» comte (1); comme particulier, je serais
» immensément riche si j'étais de retour en
» Europe. C'est alors que je consentirais à ne
» vivre que trois ans pourvu qu'il me fût
» permis de les passer en France comme
» simple citoyen. Avec quel plaisir je visite-
» rais mes vieux compagnons d'armes! J'irais

---

(1) Outre que ce passage ne porte point de date, rien n'indique si c'est du comte Las-Cases ou du comte de Montholon dont il s'agit ici.

» les chercher à la charrue et dans les ate-
» liers ; les deux tiers de ma fortune seraient
» leur patrimoine. Comment suis-je donc
» fait ? En France je les aimais en masse
» comme d'intrépides guerriers, ici je les
» chéris, je les plains individuellement. S'il
» arrive que le chagrin me conduise au tom-
» beau, les malheurs de l'ancienne armée y
» seront pour quelque chose ; ils me font
» passer de bien mauvaises nuits. »

Voilà, sans doute, des peines bien avérées. Nous en fermerons la série par celle qui fit le plus son supplice, parce que la nuit et le jour, à toute heure, à tout moment, l'objet en était présent à sa pensée : c'était le souvenir de son jeune fils.

Toutes les passions de Bonaparte ont toujours été portées chez lui à un plus haut degré que chez les autres hommes ; et cela devait être dans un homme qui différait si essentiellement du vulgaire de l'espèce humaine. Il

n'est donc pas étonnant qu'il ait poussé jusqu'à l'enthousiasme l'amour qu'il portait à son fils.

S'il faut en croire les personnes qui l'approchaient à Sainte-Hélène, depuis sept ans son jeune héritier était l'objet de sa sollicitude. « Pour lui seul, disait-il, je suis revenu » de l'île d'Elbe; et si je forme encore quel- » ques vœux dans l'exil, c'est encore pour lui. » Ne m'abusé-je pas, demandait-il un jour à » Madame de Montholon, serait-il vrai que ce » rocher, tout affreux qu'il soit, me semble- » rait l'Elysée si mon fils était à mes côtés? En » recevant dans mes bras cet enfant tant de » fois demandé au ciel, et qui devait faire toute » ma félicité, aurais-je cru qu'un jour il ferait » mon supplice? Oui, Madame, chaque jour » il me coûte des larmes de sang. Je me figure » des horreurs; je ne puis m'en défendre; je » vois ou le liquide ou le fruit empoisonné qui » va terminer dans les souffrances les jours de

BIBLIOTECA MUNICIPAL "ORIGENES LESSA"
Lençóis Paulista - SP

» ce jeune innocent. Plaignez-moi, Madame,
» consolez-moi ! . . »

Quelles ne devaient point être les tortures d'un homme qui s'exprimait ainsi ?

Bonaparte n'eut jamais trop d'inclination pour les sciences de pur agrément. Cependant il avait, dans sa jeunesse, composé un poëme sur la Corse, dont on trouve quelques extraits dans les annales de l'Europe, recueil allemand. Quoi qu'il en soit, il n'est encore à la connaissance de personne que depuis cette époque il lui soit arrivé d'arranger une rime. Il ne fallait rien moins que la solitude de l'exil et l'idolâtrie qu'il portait à son fils, pour lui inspirer les vers suivans qu'il destinait probablement au portrait de ce jeune enfant, et que néanmoins, on ne sait trop pourquoi, il tint toujours cachés.

AU PORTRAIT DE MON FILS.

« De mon fils bien aimé, délicieuse image !
» Ce sont bien là ses traits, sa beauté, sa candeur.
» Je ne le verrai plus : sur un plus doux rivage
» Ne pourrai-je jamais le presser sur mon cœur ?
» O mon fils ! mon cher fils ! qu'aujourd'hui ta présence
» A l'auteur de tes jours épargnerait d'ennui !
» Sous mes yeux, je verrais s'élever ton enfance ;
» Plus tard, de mes vieux ans tu deviendrais l'appui.
» Près de toi, j'oublierais mes malheurs et ma gloire ;
» Près de toi, sur ce roc, je me croirais aux cieux ;
» Dans tes bras, j'oublierais que quinze ans la victoire
» Avait placé ton père au rang des demi-dieux (1). »

Ces vers seuls valent un commentaire sur les chagrins dont Bonaparte était dévoré.

(1) Nous donnons ici les variantes de ces vers, parce que dans les deux originaux que nous avons sous les

Cet aperçu des peines de toutes espèces auxquelles Napoléon se trouvait en proie et dont l'excès seul lui arracha l'aveu, peut donner une idée de celles qu'il eut la force de concentrer dans son âme. C'est en y suppléant par la pensée, qu'il est permis d'avancer que cette masse de chagrins, qui pesait avec tant de force sur son existence, peut naturelle-

---

yeux, rien n'indique la composition que Bonaparte aurait préférée.

« De mon jeune héritier, délicieuse image !
» Oui, voilà bien ses traits, son aimable candeur.
» Il ne vit plus pour moi : sur cet affreux rivage
» Il ne viendra jamais s'appuyer sur mon cœur.
» O mon sang ! ô mon fils ! que ta douce présence
» A ton malheureux père épargnerait d'ennui !
» Doucement je verrais s'élever ton enfance ;
» A mes vieux ans plus tard tu servirais d'appui.
» Seul, tu me tiendrais lieu de couronne et de gloire.
» Avec toi, sur ce roc, je serais dans les cieux.
» T'embrassant, j'oublierais que vingt ans la victoire
» M'avait mis en Europe au rang des demi-dieux. »

ment en avoir avancé le terme, si toutefois elle n'en est pas la première et l'unique cause. Le temps dont la main de fer déchire ordinairement tous les voiles, pourrait bien dans cette occasion demeurer en défaut, et laisser sans solution les causes premières de la mort de cet homme extraordinaire.

LES SIX DERNIERS MOIS
DE LA VIE
DE NAPOLÉON BONAPARTE.

NAPOLÉON Bonaparte est mort !!!! Cette nouvelle a percé comme l'éclair d'un bout de l'univers à l'autre. Le Français généreux en a gémi ; l'homme personnellement reconnaissant a versé des larmes : ces larmes, que la mauvaise foi voulait rendre suspectes, ont été innocentées par le monarque.

Naturellement généreuse, la nation française ne pouvait qu'être vivement affectée du trépas d'un guerrier qui l'avait placée, naguère, à la tête des destinées du monde : vingt années de glorieux souvenirs justifiaient un deuil momentané.

Napoléon est-il mort naturellement, ou l'impitoyable politique a-t-elle abrégé son existence ? Voilà ce que tout le monde se demande, ce que tout le monde serait curieux de savoir.

L'homme de bien, qui, dans de si graves circonstances, n'oserait prononcer sans les plus fortes preuves, aimerait à croire que le trépas du captif de Sainte-Hélène fut une conséquence inévitable de sa position politique, physique et morale. D'un autre côté, les hommes enthouiasmés de notre gloire éclipsée, et ceux qu'animent des motifs de reconnaissance purement personnels, publient que les jours de Napoléon ont été avancés, non pas par son séjour dans l'île qu'il habitait, mais uniquement par un moyen atroce, plus actif, plus violent, et doublement criminel aux yeux de Dieu et des hommes.

Quelles que soient ces diverses opinions, nous nous garderons d'autant mieux de prononcer entre elles, que le temps, ce tout-

puissant maître, ne parviendra peut-être jamais à lever les doutes conçus à la mort de Napoléon.

Néanmoins, et pour aider quiconque voudra s'essayer sur ce grand problème, nous pensons devoir consigner ici certains détails encore inconnus sur la mort du captif de Sainte-Hélène. Ces détails intéresseront d'autant plus que, calqués sur des documens authentiques, ils diffèrent essentiellement de tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour sur le même sujet.

Napoléon Bonaparte, doué d'un caractère de grandeur peu commun, en supposait un pareil à deux ou trois grands personnages de l'Europe; le régent d'Angleterre était de ce nombre. Le Monarque déchu se disait : « Le » fils de Georges III ne se déshéritera pas de » l'immortalité que je lui apporte, en le » croyant digne de m'offrir une noble hospi- » talité. » Dominé par cette opinion magna-

nime, Napoléon se rendit sur le Bellérophon : bientôt il y apprit qu'il avait trop présumé de la générosité de ses ennemis. Les ministres anglais préférèrent le titre odieux de geôliers impitoyables à l'honneur immortel de tendre une main protectrice au superbe soldat qui naguère portait deux couronnes, faisait trembler les rois, et contre lequel marchèrent toutes les phalanges européennes. Un exil et des fers furent donnés au guerrier confiant et désarmé qui, depuis vingt-cinq ans, fatiguait la renommée du bruit de ses exploits.

En apprenant que la politique des souverains l'exilait sur l'affreux rocher de Sainte-Hélène, Napoléon fit un mouvement qui, quoique réprimé sur-le-champ, annonçait visiblement que ce coup l'avait frappé d'une manière terrible. Cela devait être, eût-il été plus impassible que le roc qu'il allait habiter.

Cependant la nouvelle de son exil était peu de chose comparativement aux dégoûts, aux

chagrins qui l'attendaient à Sainte-Hélène gouvernée par un homme du caractère d'Hudson Lowe.

Tout en ne se prononçant point contre ceux qui veulent que Napoléon ait été empoisonné, il est, je crois, naturel de penser que sa mort a pu être une conséquence forcée des tortures physiques et morales auxquelles il était continuellement en proie. Nous savons que son caractère et son courage s'étaient montés à la hauteur de ses grandes infortunes, mais nous savons aussi que pour y résister plus longtemps, il n'était qu'un homme, là où il aurait fallu être un dieu.

Naguère, et sous le plus beau ciel du monde, il avait des royaumes, des palais, une cour brillante, de nombreuses armées; il s'endormait sur le sein de la fille des rois; ses regards à son réveil se reposaient délicieusement sur un bel enfant, son unique héritier, qu'il aimait jusqu'à l'idolâtrie après l'avoir

plus vivement désiré que tous les trésors de la terre. Que de biens, que de jouissances, que de félicités sur la tête d'un seul homme ! L'histoire ancienne et moderne n'offre rien de semblable. Que lui restait-il cependant de cet amas de gloire et de prospérités ? Rien, absolument rien, qu'un très-petit nombre de serviteurs fidèles qui, tout en lui prodiguant de douces consolations, ne parvinrent jamais à le convaincre que de plus heureux jours l'attendaient en Europe. En effet, le captif de Sainte-Hélène avait la conviction intime que la mort viendrait le saisir sur la roche d'exil. Sa jeune épouse, son fils, ce cher fils qu'il idolâtrait, sa famille dont quelques personnes l'aimaient bien tendrement, cette belle France, l'objet constant de ses regrets, ces vieux compagnons de gloire qu'il avait quittés et qu'il affectionnait plus que jamais, l'infortuné voyait tout cela dans le néant, tout cela perdu pour lui : que de supplices dans le supplice de son

exil ! En fallait-il davantage pour enraciner la mort dans le cœur de Napoléon, quelque grandes que fussent la fermeté de son caractère, l'ampleur de son courage, et la force de son tempérament ? Si on ajoute à ces causes, de nature éminemment mortelle, l'insalubrité homicide du climat et les dégoûts dont Hudson Lowe ne cessa d'abreuver son prisonnier, on sera forcé de convenir qu'il fallait être de beaucoup supérieur au vulgaire des mortels, pour résister aussi long-temps à des souffrances inouies, souffrances que lui seul pouvait bien apprécier.

S'il est vrai qu'un poison secret abrégea la vie de Napoléon, ce fut un crime bien inutile. Supposé que la politique l'eût irrévocablement condamné à périr sur le rocher de Sainte-Hélène, l'arrêt se serait exécuté sans qu'il fût besoin d'avancer les jours de la victime. Outre la masse des chagrins qui minaient sourdement son existence, Napoléon

avait contre lui l'insalubrité du climat, et les rigueurs outrées d'Hudson Lowe. C'en était assez, c'en était de trop pour ne point lui donner la mort en moins de deux ans. Oui, c'eût été le plus grand des miracles, si Napoléon se fût soutenu deux années de plus contre ces deux sortes de bourreaux.

Suivant une lettre de M. de Montholon à la princesse Borghèse, datée de Longwood, le 17 mars 1821 (1), Napoléon était, depuis quelques années, attaqué d'une maladie de foie, maladie qui, à Sainte-Hélène, est endémique et mortelle. Depuis six mois et plus, cette maladie faisait en lui des progrès non moins rapides qu'effrayans; du mois de juin 1820 jusqu'en février 1821, il en résulta pour lui cinq rechutes qui l'affaiblirent considérablement. Il se présenta devant la masse de ses

(1) Cette lettre a paru dans le Journal allemand, le 7 août 1821.

BIBLIOTECA MUNICIPAL "ORIGENES LESSA"
Lençóis Paulista - SP

souffrances, comme il s'était présenté devant celle de ses ennemis. Partout intrépide, disputant le terrein de la vie pied à pied, et ne le cédant à la mort qu'à l'instant où la cruelle l'accabla de toutes ses forces.

Du jour où Bonaparte ressentit les premiers symptômes de sa maladie, il en prévit les suites. « J'aime à vous croire un habile » homme, disait-il au docteur Automarchi; » mais quand celui qui mesure la vie a pro- » noncé, toutes les connaissances humaines » ne font plus que des essais inutiles. »

Le malade cependant dépérissait à vue d'œil. Dès le commencement de février, il devint plus sombre, plus mélancolique : les lectures qu'ordinairement on lui faisait, n'avaient plus de charmes pour lui; la solitude seule avait le secret de lui plaire. Tout-à-coup il perdit l'appétit, et bientôt après il fut contraint de s'aliter. Alors ses plus fidèles serviteurs conçurent de vives alarmes. Cependant

d'heureuses nouvelles arrivées d'Europe leur parurent propres à ramener l'espérance dans son âme. On l'instruisit que de puissantes démarches étaient faites auprès des souverains alliés, pour en obtenir que le lieu de son exil fût changé : on ajouta que sa famille était presque certaine de le voir bientôt sur le continent. « Peines de trop, s'écria-t-il; je re-
» mercie bien sincèrement les personnes qui
» s'occupent d'améliorer ma position. On
» leur vend probablement de vaines pro-
» messes pour des humiliations. Ce sont des
» démarches en pure perte. Mes oppresseurs
» fussent-ils susceptibles de vouloir se récon-
» cilier avec le ciel et les hommes qu'ils ou-
» tragèrent en moi, que je ne pourrais pro-
» fiter de leur repentir; il n'est plus temps de
» révoquer un arrêt de mort, quand la vic-
» time égorgée ne fait plus que de palpiter. »

Le 3 mai, il fit appeler MM. les comte Bertrand et de Montholon. « Allons, mes

» amis, dit-il en leur tendant la main, du
» courage ; je n'en manque pas, moi ; mais
» il faut nous séparer. Vous connaissez tous
» les objets que je ne cessai de chérir ; ne
» leur laissez rien ignorer des sentimens d'a-
» mitié qu'ils m'ont toujours inspirés. Si vous
» approchez mon fils,... mes amis,... je ne
» vous prescris rien... Vous verrez mes an-
» anciens camarades de gloire et de dangers :
» dites-leur bien que je les aimai toujours,
» que leur souvenir m'a suivi dans la tombe.
» Si ma dépouille mortelle est proscrite,
» comme le fut ma personne, faites-la porter
» près de cette fontaine dont l'eau m'a sou-
» vent désaltéré. Si, moins acharnés contre
» mes restes que contre moi, mes ennemis
» les laissent à votre disposition, transportez-
» les sur les bords de la Seine, au milieu de
» ce peuple que j'ai tant aimé (1). »

(1) Les circonstances de ce paragraphe nous ont été communiquées, le 6 septembre, par un des témoins oculaires.

Il était temps que la faiblesse du malade mît fin à ce spectacle de mort. MM. Bertrand et de Montholon, l'âme brisée de souffrances, n'avaient pas de larmes à donner aux derniers adieux d'un homme qu'ils avaient si constamment aimé, si fidèlement servi : la douleur, la vraie douleur ne pleure pas, elle étouffe.

Dans la soirée du même jour, le jeune Marchand, valet de chambre de Napoléon, reçut des preuves non équivoques de la reconnaissance de son maître. Mais des bienfaits dont il fut comblé, ce qui dut flatter le plus ce zélé serviteur, ce furent ces paroles que lui adressa le malade : « Je vous donne-» rais beaucoup moins, mon ami, que vous » n'en chéririez pas moins mon souvenir. Je » connais votre cœur, il est fait pour la » constance et l'amitié. »

Le cinq mai, Napoléon, presque agonisant, fut encore visité par les docteurs Arnott, du

20e. régiment, Short, médecin de l'armée, et Mitchel, premier officier de santé de la marine. Mais la mort avait déjà marqué sa proie : tous les secours furent inutiles. Le malade expira le même jour à six heures moins dix minutes. Sa vie ne tenait plus qu'à un fil presque rompu, qu'il s'occupait encore du beau pays dont il fut le souverain : France!.. France!... furent les derniers mots qu'il fit entendre.

Ainsi finit dans la force de l'âge, sur un rocher au milieu de l'Océan, et dans les bras de quelques fidèles serviteurs, l'homme extraordinaire qui n'eut pas son pareil dans le passé, qui, peut-être, n'en aura point dans l'avenir.

Ainsi finit ce géant politique et guerrier, qui porta deux couronnes, qui mit dans sa couche une archiduchesse, fille des Césars, qui donna des royaumes, et fit trembler les rois! Les restes de ce superbe mortel qu'at-

tendait un riche mausolée, sur le marbre duquel devaient s'exercer tous les beaux-arts en deuil, gisent maintenant sous une humble pierre à deux mille lieues du théâtre de ses exploits. L'intrépide soldat qui pendant seize ans conduisit des millions d'hommes à la victoire, n'eut pour toute escorte au champ du repos qu'une poignée d'amis au désespoir et ses geôliers attendris (1). Providence,

(1) A l'exception de quelques individus, lâches courtisans de sir Hudson Lowe, tout ce qu'il était d'Anglais à Sainte-Hélène s'intéressait aux malheurs de Napoléon : quelques uns même auraient voulu, au prix de leur sang, améliorer son sort et doubler ses consolations. De ce nombre était le capitaine Poppletton, officier d'ordonnance auprès de sa personne. Lorsque ce brave homme, qui sut allier ses devoirs avec les égards et les respects dus au malheur, vint prendre congé de Napoléon, celui-ci lui fit présent d'une tabatière enrichie de brillans en lui disant : « Adieu, mon ami, voici la seule bagatelle » qui me reste ; veuillez la recevoir comme une » preuve de ma reconnaissance pour la noble con- » duite que vous avez tenue à mon égard ; ce léger

Napoléon Bonaparte expirant seul sur le rocher de Sainte-Hélène, est le plus grand exemple que tu aies jamais donné du néant des grandeurs humaines. Rois de la terre qui l'avez condamné, n'avez-vous rien à craindre de l'avenir ? Cette épouvantable leçon sera-t-elle perdue pour vous ?..

» don vous rappellera mon souvenir après ma mort.
» Dites bien aussi à vos compatriotes que je ne les ai
» jamais confondus avec mes oppresseurs. »

Le capitaine, profondément ému, se précipita sur la main de Napoléon qu'il baigna de larmes et qui lui dit : « Ne pleurez pas, capitaine, bientôt je ne » souffrirai plus. »

FIN.

ERRATA.

Page 63, ligne 6, l'Hunaté ; *lisez :* l'humanité.
Page 71, ligne 5, trouverez-vous ; *lisez :* que trouverez-vous.

IMPRIMERIE DE A. BELIN.

EXTRAIT du Catalogue de la Librairie de GERMAIN MATHIOT, *rue du Cimetière Saint-André des Arts, n°. 4,* A PARIS.

Les Martyrs de la Foi pendant la Révolution française, ou le véritable Martyrologue des Pontifs, Prêtres, Religieux, Religieuses, Laïcs de l'un et l'autre sexe, qui périrent alors pour la Foi ; par M. l'abbé Guillon, docteur en théologie, ancien prédicateur, etc. etc., 4 vol. in-8°. de 2700 pages, prix, 33 fr., et papier vélin satiné, 66 fr.

De l'Origine des Lois, des Arts et des Sciences, et de leurs progrès, chez les anciens peuples, par Antoine-Yves Goguet ; sixième édition. Paris, 1820, 3 gros vol. in-8°. avec figures et tableaux, 21 fr.

Œuvres de Bossuet, évêque de Maux, contenant la politique tirée de l'Ecriture-Sainte ; les Méditations sur les Evangiles, et les élévations à Dieu sur tous les mystères de la religion, 3 vol. in-8°, 18 fr.

Les Héros Chrétiens, ou *les Martyrs du Sacerdoce*; par M. l'abbé Dubois. Un vol. in-12, fig. 3 fr.

Dictionnaire historique, ou histoire abrégée des hommes qui se sont fait un nom par le génie, les talens, les vertus, les erreurs, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours ; par F. X. de Feller, nouvelle édition, revue, corrigée avec soin, et augmentée d'un supplément en 4 volumes, en tout 12 vol. in-8°, avec portrait de l'auteur, et ceux au trait des personnages les plus célèbres, contenus dans les 12 volumes. Paris, 1819, 80 fr.

Vocabulaire de l'Académie Française, 1 gros vol. in-8°. Paris, 1821, 8 fr.

Dictionnaire géographique de Vosgien, le plus complet de tous, 1 gros vol. in-8°, avec de nouvelles cartes. Paris, 1821, 9 fr.

Vie de Fouché, duc d'Otrante, ex-ministre de la police, depuis son entrée à la Convention nationale jusqu'à sa mort, 1 vol. in-12, avec son portrait. Paris, 1821, prix, 3 fr.

Précis historique sur Napoléon Buonaparte, neuvième édition, 1 vol. in-12. 1 fr.

Histoire de la guerre d'Espagne et du Portugal, pendant les années 1807 à 1813, plus la Campagne de 1814 dans le midi de la France ; par le colonel sir John Jones, avec des notes et des commentaires par M. Alphonse de Beauchamp, 2 vol. in-8°, avec la carte de l'Espagne et du Portugal, 12 fr.

Histoire des deux faux Dauphins; par M. Alph. de Beauchamp, 2 vol. in-12 avec deux jolis portraits, 5 fr. Le même ouvrage, 1 vol. in-8°, fig., 6 fr.

Testament historique et politique d'Alompra, empereur des Birmans, 3 vol. in-8°, avec une jolie gravure représentant l'empereur dans son sénat, 18 fr.

Mémoires secrets sur Napoléon Buonaparte, septième édit., 2 vol. in-12, 5 fr.

Défense du peuple français, contre ses accusateurs, tant français qu'étrangers, 1 vol. in-12, 1 fr.

Vie privée, politique et morale de Lazare-Nicolas-Marguerite Carnot, ex-lieutenant-général, ex-ministre, etc., etc., 1 vol. in-12, 2 fr.

Le parfait Cuisinier, suivi du *parfait Pâtissier*, 1 gros vol. in-12, fig., 3 fr.

Martyrologe littéraire, ou Dictionnaire critique de sept cents auteurs vivans ; par un Ermite qui n'est pas mort, 1 vol. in-8°, 5 fr.

Le Retour des Bourbons, poème en dix chants, avec une jolie gravure allégorique, 1 vol. in-12, beau papier, 3 fr.
Nota. On a rendu un compte très-avantageux de cet ouvrage dans les journaux.

Histoire de l'ancienne Grèce, 2 vol. in-8°, avec deux jolies cartes, 8 fr.

Traité complet des Contrats et obligations, et des Priviléges et Hypothèques, d'après les lois nouvelles motivées, et d'après la jurisprudence suprême des arrêts de la Cour de cassation ; par A. G. Daubanton, avocat à la Cour royale de Paris ; 3 vol. in-12, 9 fr.

Le parfait Agriculteur, ou *Dictionnaire d'agriculture ;* par Cousin d'Avalon, 2 vol. in-12, 7 fr.

Traité complet sur les pépinières; par Etienne Calvel, 2e édition, 3 vol. in-12, fig., 9 fr.

Notice sur la Pépinière du Luxembourg ; 1 vol. in-12, 1 fr.

Manuel pratique des Plantations; 1 vol. in-12, 1 fr. 80 cent.

Des Arbres fruitiers pyramidaux ; 1 vol in-12, fig., 1 fr. 80 cent.

Recherches sur les moyens d'accélérer la fructification des arbres, 1 vol. in-8°, fig., 1 fr. 25 cent.

Principes de la culture et de la plantation du chasselas ; 1 vol. in-8°, fig., 1 fr. 80 cent.

Ces six ouvrages sont du même auteur.

Récréation de la jeunesse, contenant des maximes de morale, des traits choisis d'histoire, anecdotes, historiettes, et abrégé des voyages, à l'usage des deux sexes ; 1 gros vol. in-18, fig., 1 fr. 50 cent.

Comptes faits à la manière de Barême, sur les nouveaux poids et mesures, avec les prix proportionnels, à l'usage des commerçans, marchands détaillans et autres ; par Charles Haros, 1 vol. in-12, 1 fr. 50 cent.

Grammaire française de Fournier, en vingt-quatre leçons ; vingt-neuvième édition, 1 vol. in-12, 1 fr. 25 c., 1821.

Fêtes et Courtisannes de la Grèce, servant de supplément aux *Voyage d'Anacharsis et d'Antenor ;* 4°. édition, revue et corrigée avec soin ; 4 vol. in-8° ; imprimés sur papier fin d'Angoulême, avec les figures, musique et tableaux, prix, 24 fr.

Dictionnaire de la langue française ; par Richelet, 2 vol. in-8°, 15 fr.

Dictionnaire historique des batailles, siéges et combats de terre et de mer qui ont eu lieu pendant la révolution française, avec une table chronologique des événemens, et une table alphabétique des noms des militaires et des marins français et étrangers qui sont cités dans cet ouvrage ; par une société de militaires et de marins, 4 vol. in-8°, 28 fr.

Epreuves du sentiment, par d'Arnaud, 12 vol. in-12, 18 fr.

Honneur (l') français, ou tableau des personnages qui, depuis 1789 jusqu'à ce jour, ont contribué à honorer le nom français, 2 vol. in-8°. 12 fr.

Intérêts (les), des comptes courans, tout calculés, quelqu'en soient et le taux et le capital ; par Blanquart-Sept-Fontaines, Paris, 1 vol. in-4°, 15 fr.

Lettres sur les dangers de l'Onanisme, et conseils relatifs au traitement des maladies qui en résultent ; par J. L. Doussin-Dubreuil, 1 vol. in-12, 2 fr.

Vie et fin déplorable de madame de Budoy, trouvée en janvier 1814, entièrement nue et vivante, dans les montagnes des Pyrénées, 2 vol. in-12, avec de jolies gravures, 6 fr.

L'Onanisme, par M. Tissot, docteur en médecine, 2 vol. in-18, nouvelle édition considérablement augmentée. 1 fr. 50 cent.

Histoire de la chevalerie française, depuis son origine jusques et y compris Napoléon; 1 vol. in-8°, fig., imprimé sur beau papier, et jolie édition, 6 fr.

Le Chansonnier franc-maçon, échelles d'adoption et Cantiques; par J. A. Jacquelin, secrétaire-général du caveau moderne. 1 vol. in-18, 1 fr. 50 cent.

Histoire de la révolution d'Espagne, en 1820; précédée d'un aperçu du règne de Ferdinand VII, depuis 1814, et d'un précis de la révolution de l'Amérique du Sud. Cet ouvrage est terminé par une table raisonnée, par Charles Laumier. Seconde édition, 1 vol. in-8°, 6 fr.

Histoire des Missionnaires dans le midi de la France, 3 vol. in-8°, ornés de 2 gravures enluminées, 7 fr. 50 cent.

Le Visir, anecdote chinoise qui peut, par certaines personnes, être considérée comme l'histoire du ministre d'un roi de France, 1 vol. in-8°, 4 fr.

Manuel des braves, ou Victoires des armées françaises en Allemagne, en Italie, en Egypte, en Espagne, en Russie, etc., dédié aux membres de la Légion-d'Honneur; par Léon Thiessé, rédacteur des *Lettres normandes;* Eugène B..., et plusieurs militaires; 6 vol. in-12, ornés de gravures et de cartes du théâtre de la guerre, 18 fr.

Les Voyages d'une Coquette; par l'auteur des Dangers de la Coquetterie, 2 vol. in-12, 5 fr.

Précis de la guerre d'Espagne et de Portugal, de 1806 à 1814, avec des détails sur la bataille de Toulouse; par Auguste Carel, chef de bataillon, chevalier de la Légion-d'honneur, 4 fr.

Œuvres choisies de Beaumarchais, 4 vol. in-18, 7 fr.

Œuvres complètes de Palissot, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, 6 gros vol. in-8°, 36 fr.

Histoire de Bayard, 1 vol. in-12, caractère cicéro, fig., 3 fr.

Système de la Nature, ou *Lois du monde physique et du monde moral;* par le baron d'Holbach, nouvelle édition, avec des notes et des corrections; par Diderot, 2 vol. in-8°, 12 fr.

Contes des Fées; par Ducray-Duminil, 3 vol. in-12, avec fig., 7 fr. 50 cent.
Le même ouvrage, 4 vol. in-18, avec fig., 6 fr.

Délassemens de l'homme sensible; par d'Arnaud, 24 vol. in-12, 36 fr.

BIBLIOTECA MUNICIPAL "ORÍGENES LESSA"
Lençóis Paulista - SP